John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
ADAMS
255.3
v.2

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE C.TE DE BUFFON,

Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.

Tome Deuxième.

HISTOIRE DES ANIMAUX QUADRUPÈDES.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXV.

VY ALEMS255.3
v.2

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

Les Animaux ſauvages . . page 1
Le Cerf 13
Le Daim 65
Le Chevreuil 75
Le Lièvre 96
Le Lapin 121
Les Animaux carnaſſiers 133
Le Loup 185
Le Renard 205
Le Blaireau 220
La Loutre 229
La Fouine 236
La Marte 242
Le Putois 247

TABLE.

Le Furet 252
La Belette 259
L'Hermine ou *le Roſelet* 265
L'Écureuil 269
Le Rat 276
La Souris 285
Le Mulot 289
Le Rat-d'eau 298
Le Campagnol 301
Le Cochon d'Inde 305
Le Hériſſon 310
La Muſaraigne 317
La Muſaraigne d'eau 321
La Taupe 322
La Chauve-ſouris 330
Le Loir 341
Le Lérot 352
Le Muſcardin 355

HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE.

Les Animaux ſauvages.

DANS les animaux domeſtiques, & dans l'homme, nous n'avons vu la Nature que contrainte, rarement perfectionnée, ſouvent altérée, défigurée, & toujours environnée d'entraves ou chargée d'ornemens étrangers : maintenant elle va paroître nue, parée de ſa ſeule ſimplicité, mais plus piquante par ſa beauté naïve, ſa démarche légère, ſon air libre, & par les autres attributs de la nobleſſe & de l'indépendance. Nous la verrons, parcourant en ſouveraine la ſurface de la terre, partager ſon domaine entre les animaux, aſſigner à chacun ſon élément, ſon climat, ſa ſubſiſtance ;

nous la verrons dans les forêts, dans les eaux, dans les plaines, dictant ſes loix ſimples, mais immuables, imprimant ſur chaque eſpèce ſes caractères inaltérables, & diſpenſant avec équité ſes dons, compenſer le bien & le mal; donner aux uns la force & le courage, accompagnés du beſoin & de la voracité; aux autres, la douceur, la tempérance, la légèreté du corps, avec la crainte, l'inquiétude & la timidité; à tous la liberté avec des mœurs conſtantes; à tous des deſirs & de l'amour toujours aiſés à ſatisfaire, & toujours ſuivis d'une heureuſe fécondité.

Amour & liberté, quels bienfaits! Ces animaux que nous appelons ſauvages, parce qu'ils ne nous ſont pas ſoumis, ont-ils beſoin de plus pour être heureux? ils ont encore l'égalité, ils ne ſont ni les eſclaves, ni les tyrans de leurs ſemblables, l'individu n'a pas à craindre, comme l'homme, tout le reſte de ſon eſpèce; ils ont entr'eux la paix, & la guerre ne leur vient que des étrangers ou de nous. Ils ont donc raiſon de fuir l'eſpèce humaine, de ſe dérober à notre aſpect, de s'établir dans les ſolitudes éloignées de

nos habitations, de ſe ſervir de toutes les reſſources de leur inſtinct, pour ſe mettre en ſûreté, & d'employer, pour ſe ſouſtraire à la puiſſance de l'homme, tous les moyens de liberté que la Nature leur a fournis en même temps qu'elle leur a donné le deſir de l'indépendance.

Les uns, & ce ſont les plus doux, les plus innocens, les plus tranquilles, ſe contentent de s'éloigner, & paſſent leur vie dans nos campagnes; ceux qui ſont plus défians, plus farouches, s'enfoncent dans les bois; d'autres, comme s'ils ſavoient qu'il n'y a nulle ſûreté ſur la ſurface de la terre, ſe creuſent des demeures ſouterraines, ſe réfugient dans des cavernes, ou gagnent les ſommets des montagnes les plus inacceſſibles; enfin les plus féroces, ou plutôt les plus fiers, n'habitent que les déſerts, & règnent en ſouverains dans ces climats brûlans, où l'homme auſſi ſauvage qu'eux ne peut leur diſputer l'empire.

Et comme tout eſt ſoumis aux loix phyſiques, que les êtres mêmes les plus libres y ſont aſſujettis, & que les animaux éprouvent, comme l'homme, les

influences du ciel & de la terre ; il semble que les mêmes causes qui ont adouci, civilisé l'espèce humaine dans nos climats, ont produit de pareils effets sur toutes les autres espèces : le loup, qui dans cette zone tempérée est peut-être de tous les animaux le plus féroce, n'est pas à beaucoup près aussi terrible, aussi cruel que le tigre, la panthère, le lion de la zone torride, ou l'ours blanc, le loup-cervier, l'hyène de la zone glacée. Et non-seulement cette différence se trouve en général, comme si la Nature, pour mettre plus de rapport & d'harmonie dans ses productions, eût fait le climat pour les espèces, ou les espèces pour le climat, mais même on trouve dans chaque espèce en particulier, le climat fait pour les mœurs, & les mœurs pour le climat.

Amerique. En Amérique, où les chaleurs sont moindres, où l'air & la terre sont plus doux qu'en Afrique, quoique sous la même ligne, le tigre, le lion, la panthère n'ont rien de redoutable que le nom ; ce ne sont plus ces tyrans des forêts, ces ennemis de l'homme aussi fiers qu'intré-

pides, ces monſtres altérés de ſang & de carnage ; ce ſont des animaux qui fuient d'ordinaire devant les hommes, qui loin de les attaquer de front, loin même de faire la guerre à force ouverte aux autres bêtes ſauvages, n'emploient le plus ſouvent que l'artifice & la ruſe pour tâcher de les ſurprendre ; ce ſont des animaux qu'on peut dompter comme les autres, & preſque apprivoiſer. Ils ont donc dégénéré, ſi leur nature étoit la férocité jointe à la cruauté, ou plutôt ils n'ont qu'éprouvé l'influence du climat : ſous un ciel plus doux, leur naturel s'eſt adouci, ce qu'ils avoient d'exceſſif s'eſt tempéré, & par les changemens qu'ils ont ſubis ils ſont ſeulement devenus plus conformes à la terre qu'ils ont habitée.

Les végétaux qui couvrent cette terre, & qui y ſont encore attachés de plus près que l'animal qui broute, participent auſſi plus que lui à la nature du climat ; chaque pays, chaque degré de température a ſes plantes particulières ; on trouve au pied des Alpes celles de France & d'Italie, on trouve à leur ſommet celles des pays du Nord ; on retrouve ces mêmes plantes

du Nord ſur les cimes glacées des montagnes d'Afrique. Sur les monts qui ſéparent l'empire du Mogol du royaume de Cachemire, on voit du côté du midi toutes les plantes des Indes, & l'on eſt ſurpris de ne voir de l'autre côté que des plantes d'Europe. C'eſt auſſi des climats exceſſifs que l'on tire les drogues, les parfums, les poiſons, & toutes les plantes dont les qualités ſont exceſſives : le climat tempéré ne produit au contraire que des choſes tempérées ; les herbes les plus douces, les légumes les plus ſains, les fruits les plus ſuaves, les animaux les plus tranquilles, les hommes les plus polis ſont l'apanage de cet heureux climat. Ainſi, la terre fait les plantes, la terre & les plantes font les animaux, la terre, les plantes & les animaux font l'homme : car les qualités des végétaux viennent immédiatement de la terre & de l'air ; le tempérament & les autres qualités relatives des animaux qui paiſſent l'herbe, tiennent de près à celles des plantes dont ils ſe nourriſſent ; enfin les qualités phyſiques de l'homme & des animaux qui vivent ſur les autres animaux autant que ſur les plantes, dépendent,

quoique de plus loin, de ces mêmes cauſes, dont l'influence s'étend juſque ſur leur naturel & ſur leurs mœurs. Et ce qui prouve encore mieux que tout ſe tempère dans un climat tempéré, & que tout eſt excès dans un climat exceſſif, c'eſt que la grandeur & la forme, qui paroiſſent être des qualités abſolues, fixes & déterminées, dépendent cependant, comme les qualités relatives, de l'influence du climat : la taille de nos animaux quadrupèdes n'approche pas de celle de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame; nos plus gros oiſeaux ſont fort petits, ſi on les compare à l'autruche, au condor, au caſoar ; & quelle comparaiſon des poiſſons, des lézards, des ſerpens de nos climats, avec les baleines, les cachalots, les narvals qui peuplent les mers du Nord, & avec les crocodiles, les grands lézards & les couleuvres énormes qui infectent les terres & les eaux du midi ? Et ſi l'on conſidère encore chaque eſpèce dans différens climats, on y trouvera * des variétés ſenſibles pour la grandeur & pour

* Voyez l'Hiſtoire du cheval, de la chèvre, du cochon, du chien, dans le volume précédent.

la forme ; toutes prennent une teinture plus ou moins forte du climat. Ces changemens ne ſe font que lentement, imperceptiblement ; le grand ouvrier de la Nature eſt le Temps : comme il marche toujours d'un pas égal, uniforme & réglé, il ne fait rien par ſauts ; mais par degrés ; par nuances, par ſucceſſion ; il fait tout, & ces changemens, d'abord imperceptibles, deviennent peu à peu ſenſibles, & ſe marquent enfin par des réſultats auxquels on ne peut ſe méprendre.

Cependant les animaux ſauvages & libres ſont peut-être, ſans même en excepter l'homme, de tous les êtres vivans les moins ſujets aux altérations, aux changemens, aux variations de tout genre : comme ils ſont abſolument les maîtres de choiſir leur nourriture & leur climat, & qu'ils ne ſe contraignent pas plus qu'on les contraint, leur nature varie moins que celle des animaux domeſtiques, que l'on aſſervit, que l'on tranſporte, que l'on maltraite, & qu'on nourrit ſans conſulter leur goût. Les animaux ſauvages vivent conſtamment de la même façon ; on ne les voit pas errer de climats en climats ;

le bois où ils sont nés est une patrie à laquelle ils sont fidèlement attachés, ils s'en éloignent rarement, & ne la quittent jamais que lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent y vivre en sûreté. Et ce sont moins leurs ennemis qu'ils fuient, que la présence de l'homme; la Nature leur a donné des moyens & des ressources contre les autres animaux, ils sont de pair avec eux, ils connoissent leur force & leur adresse, ils jugent leurs desseins, leurs démarches, & s'ils ne peuvent les éviter, au moins ils se défendent corps à corps; ce sont, en un mot, des espèces de leur genre. Mais que peuvent-ils contre des êtres qui savent les trouver sans les voir, & les abattre sans les approcher?

C'est donc l'homme qui les inquiète, qui les écarte, qui les disperse, & qui les rend mille fois plus sauvages qu'ils ne le seroient en effet: car la plupart ne demandent que la tranquillité, la paix, & l'usage aussi modéré qu'innocent de l'air & de la terre; ils sont même portés par la Nature à demeurer ensemble, à se réunir en familles, à former des espèces de sociétés. On voit encore des vestiges de

ces ſociétés dans les pays dont l'homme ne s'eſt pas totalement emparé : on y voit même des ouvrages faits en commun, des eſpèces de projets, qui, ſans être raiſonnés, paroiſſent être fondés ſur des convenances raiſonnables, dont l'exécution ſuppoſe au moins l'accord, l'union & le concours de ceux qui s'en occupent ; & ce n'eſt point par force ou par néceſſité phyſique, comme les fourmis, les abeilles, &c. que les caſtors travaillent & bâtiſſent ; car ils ne ſont contraints, ni par l'eſpace, ni par le temps, ni par le nombre, c'eſt par choix qu'ils ſe réuniſſent, ceux qui ſe conviennent demeurent enſemble, ceux qui ne ſe conviennent pas s'éloignent, & l'on en voit quelques-uns qui, toujours rebutés par les autres, ſont obligés de vivre ſolitaires. Ce n'eſt auſſi que dans les pays reculés, éloignés, & où ils craignent peu la rencontre des hommes, qu'ils cherchent à s'établir & à rendre leur demeure plus fixe & plus commode, en y conſtruiſant des habitations, des eſpèces de bourgades, qui repréſentent aſſez bien les foibles travaux & les premiers efforts d'une république naiſſante. Dans les pays

au contraire où les hommes ſe ſont répandus, la terreur ſemble habiter avec eux, il n'y a plus de ſociété parmi les animaux, toute induſtrie ceſſe, tout art eſt étouffé, ils ne ſongent plus à bâtir, ils négligent toute commodité; toujours preſſés par la crainte & la néceſſité, ils ne cherchent qu'à vivre, ils ne ſont occupés qu'à fuir & ſe cacher; & ſi, comme on doit le ſuppoſer, l'eſpèce humaine continue dans la ſuite des temps à peupler également toute la ſurface de la terre, on pourra dans quelques ſiècles regarder comme une fable l'hiſtoire de nos caſtors.

On peut donc dire que les animaux, loin d'aller en augmentant, vont au contraire en diminuant de facultés & de talens; le temps même travaille contre eux: plus l'eſpèce humaine ſe multiplie, ſe perfectionne, plus ils ſentent le poids d'un empire auſſi terrible qu'abſolu, qui leur laiſſant à peine leur exiſtence individuelle, leur ôte tout moyen de liberté, toute idée de ſociété, & détruit juſqu'au germe de leur intelligence. Ce qu'ils ſont devenus, ce qu'ils deviendront encore,

n'indique peut-être pas aſſez ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils pourroient être. Qui ſait, ſi l'eſpèce humaine étoit anéantie, auquel d'entr'eux appartiendroit le ſceptre de la terre ?

LE CERF (a).

VOICI l'un de ces animaux innocens, doux & tranquilles, qui ne ſemblent être faits que pour embellir, animer la ſolitude des forêts, & occuper loin de nous les retraites paiſibles de ces jardins de la Nature. Sa forme élégante & légère, ſa taille auſſi ſvelte que bien priſe, ſes membres

(a) Le Cerf; en Grec, Ἔλαφος; en Latin, *Cervus*; en Italien, *Cervo*; en Eſpagnol, *Ciervo*; en Portugais, *Veado*; en Allemand, *Hirſch*; en Anglois, *Red-Deer*; en Danois, *Hiort*; en Suédois, *Kron-Hiort*; en Hollandois, *Hert*; en Polonois, *Jelijenii*.

Cervus, Geſner. *Icon. animal. quadr. p. 43 — 44.*

Cervus, Aldrov. *Quadr. biſulc. p. 771 — 774.*

Cervus, Jonſton, *Hiſt. Nat. quadr. pag. 58, tabl. XXXV, fig. 1.*

Cervus, Charleton. *De differ. animal. p. 8.*

Cervus, Ray. *Synop. animal. quadr. p. 84.*

Cervus cornibus ramoſis, teretibus, incurvatis. Linn. *Syſt. nat.*

Cervus nobilis, ramis teretibus, omnibus notus. Klein. *Quadr. Hiſt. Nat. p. 23.*

flexibles & nerveux, ſa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, & qui, comme la cime des arbres, tous les ans ſe renouvelle, ſa grandeur, ſa légèreté, ſa force, le diſtinguent aſſez des autres habitans des bois; & comme il eſt le plus noble d'entre eux, il ne ſert auſſi qu'aux plaiſirs des plus nobles des hommes; il a dans tous les temps occupé le loiſir des héros: l'exercice de la chaſſe doit ſuccéder aux travaux de la guerre, il doit même les précéder: ſavoir manier les chevaux & les armes, ſont des talens communs au chaſſeur, au guerrier: l'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adreſſe, la légèreté du corps, ſi néceſſaires pour ſoutenir, & même pour ſeconder le courage, ſe prennent à la chaſſe, & ſe portent à la guerre; c'eſt l'école agréable d'un art néceſſaire; c'eſt encore le ſeul amuſement qui faſſe diverſion entière aux affaires, le ſeul délaſſement ſans molleſſe, le ſeul qui donne un plaiſir vif ſans langueur, ſans mélange & ſans ſatiété.

Que peuvent faire de mieux les hommes qui, par état, ſont ſans ceſſe fatigués de la préſence des autres hommes! Toujours

environnés, obsédés & gênés, pour ainsi dire, par le nombre, toujours en butte à leurs demandes, à leur empressement, forcés de s'occuper de soins étrangers & d'affaires, agités par de grands intérêts, & d'autant plus contraints qu'ils sont plus élevés, les Grands ne sentiroient que le poids de la grandeur, & n'existeroient que pour les autres, s'ils ne se déroboient par instans à la foule même des flatteurs. Pour jouir de soi-même, pour rappeler dans l'ame les affections personnelles, les desirs secrets, ces sentimens intimes mille fois plus précieux que les idées de la grandeur, ils ont besoin de solitude; & quelle solitude plus variée, plus animée que celle de la chasse? quel exercice plus sain pour le corps? quel repos plus agréable pour l'esprit?

Il seroit aussi pénible de toujours représenter, que de toujours méditer. L'homme n'est pas fait par la Nature pour la contemplation des choses abstraites; & de même que s'occuper sans relâche d'études difficiles, d'affaires épineuses, mener une vie sédentaire, & faire de son cabinet le centre de son existence,

eſt un état peu naturel, il ſemble que celui d'une vie tumultueuſe, agitée, entraînée, pour ainſi dire, par le mouvement des autres hommes, & où l'on eſt obligé de s'obſerver, de ſe contraindre, & de repréſenter continuellement à leurs yeux, eſt une ſituation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes, il eſt aiſé de ſentir que repréſenter n'eſt pas être, & auſſi que nous ſommes moins faits pour penſer que pour agir, pour raiſonner que pour jouir : nos vrais plaiſirs conſiſtent dans le libre uſage de nous-mêmes ; nos vrais biens ſont ceux de la Nature, c'eſt le ciel, c'eſt la terre, ce ſont ces campagnes, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouiſſance utile, inépuiſable. Auſſi le goût de la chaſſe, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, eſt un goût naturel à tous les hommes ; & dans les ſociétés plus ſimples que la nôtre, il n'y a guère que deux ordres, tous deux relatifs à ce genre de vie ; les nobles, dont le métier eſt la chaſſe & les armes ; & les hommes en ſous-ordre, qui ne ſont occupés qu'à la culture de la terre.

Et comme dans les sociétés policées on agrandit, on perfectionne tout ; pour rendre le plaisir de la chasse plus vif & plus piquant, pour ennoblir encore cet exercice le plus noble de tous, on en a fait un art. La chasse du cerf demande des connoissances qu'on ne peut acquérir que par l'expérience : elle suppose un appareil royal, des hommes, des chevaux, des chiens, tous exercés, stylés, dressés, qui par leurs mouvemens, leurs recherches & leur intelligence, doivent aussi concourir au même but. Le veneur doit juger l'âge & le sexe ; il doit savoir distinguer & reconnoître précisément, si le cerf qu'il a détourné *(b)* avec son limier *(c)* est un daguet *(d)*, un jeune cerf *(e)*, un

(b) Détourner le cerf, c'est tourner tout autour de l'endroit où un cerf est entré, & s'assurer qu'il n'en est pas sorti.

(c) Limier, chien que l'on choisit ordinairement parmi les chiens-courans, & que l'on dresse pour détourner le cerf, le chevreuil, le sanglier, &c.

(d) Daguet, c'est un jeune cerf, portant les dagues, & les *dagues* sont la première tête ou le premier bois du cerf, qui lui vient au commencement de la seconde année.

(e) Jeune cerf, cerf qui est dans la troisième, quatrième ou cinquième année de sa vie.

cerf de dix cors jeunement *(f)*, un cerf de dix cors *(g)*, ou un vieux cerf *(h)*; & les principaux indices qui peuvent donner cette connoiſſance, ſont le pied *(i)* & les fumées *(k)*. Le pied du cerf eſt mieux fait que celui de la biche ; ſa jambe eſt *(l)* plus groſſe & plus près du talon, ſes voies *(m)* ſont mieux tournées, & ſes allures *(n)* plus grandes; il marche plus régulièrement, il porte le pied de derrière dans celui de devant, au lieu que la biche a le pied plus mal fait, les allures plus courtes, & ne poſe pas régulièrement le pied de derrière dans la trace de celui de devant. Dès que le

(f) Cerf de dix cors jeunement, cerf qui eſt dans ſa ſixième année de ſa vie.

(g) Cerf de dix cors, cerf qui eſt dans la ſeptième année de ſa vie.

(h) Vieux cerf, cerf qui eſt dans la huitième, neuvième, dixième, &c. année de ſa vie.

(i) Pied, empreinte du pied du cerf ſur la terre.

(k) Fumée, fiente du cerf.

(l) On appelle jambe, les deux os qui ſont au bas à la partie poſtérieure, & qui font trace ſur la terre avec le pied.

(m) Voies, ce ſont les pas du cerf.

(n) Allures du cerf, diſtance de ſes pas.

cerf eſt à ſa quatrième tête *(o)*, il eſt aſſez reconnoiſſable pour ne s'y pas méprendre, mais il faut de l'habitude pour diſtinguer le pied du jeune cerf de celui de la biche; & pour être ſûr, on doit y regarder de près & en revoir *(p)* ſouvent. Les cerfs de dix cors jeunement, de dix cors, &c. ſont encore plus aiſés à reconnoître; ils ont le pied de devant beaucoup plus gros que celui de derrière, & plus ils ſont vieux, plus les côtés des pieds ſont gros & uſés *(q)*: ce qui ſe juge aiſément par les allures qui ſont auſſi plus régulières que celles des jeunes cerfs, le pied de derrière poſant toujours aſſez exactement ſur le pied de devant, à moins qu'ils n'aient mis bas leurs têtes, car alors les vieux cerfs ſe

(o) Tête, bois ou cornes du cerf.

(p) En revoir, c'eſt avoir des indices du cerf par le pied.

(q) Nota, que comme le pied du cerf s'uſe plus ou moins ſuivant la nature des terreins qu'il habite, il ne faut entendre ceci que de la comparaiſon entre cerfs du même pays, & que par conſéquent il faut avoir d'autres connoiſſances, parce que dans le temps du rut on court ſouvent des cerfs venus de loin.

méjugent *(r)* preſque autant que les jeunes, mais d'une manière différente, & avec une ſorte de régularité que n'ont ni les jeunes cerfs ni les biches ; ils poſent le pied de derrière à côté de celui de devant, & jamais au-delà ni en deçà.

Lorſque le veneur, dans les ſéchereſſes de l'été, ne peut juger par le pied, il eſt obligé de ſuivre le contre-pied *(ſ)* de la bête pour tâcher de trouver les fumées, & de la reconnoître par cet indice, qui demande autant & peut-être plus d'habitude que la connoiſſance du pied ; ſans cela, il ne lui ſeroit pas poſſible de faire un rapport juſte à l'aſſemblée des chaſſeurs. Et lorſque ſur ce rapport l'on aura conduit les chiens à ſes briſées *(t)*, il doit encore ſavoir animer ſon limier, & le faire appuyer ſur les voies juſqu'à ce que le cerf ſoit lancé : dans cet inſtant

(r) Se méjuger, c'eſt, pour le cerf, mettre le pied de derrière hors de la trace de celui de devant.

(ſ) Suivre le contre-pied, c'eſt ſuivre les traces à rebours.

(t) Briſées, endroit où le cerf eſt entré, & où l'on a rompu des branches pour le remarquer.

celui qui laisse courre *(u)*, sonne pour faire découpler les chiens *(x)*, & dès qu'ils le sont, il doit les appuyer de la voix & de la trompe; il doit aussi être connoisseur, & bien remarquer le pied de son cerf, afin de le reconnoître dans le change *(y)* ou dans le cas qu'il soit accompagné. Il arrive souvent alors que les chiens se séparent, & font deux chasses: les piqueurs *(z)* doivent se séparer aussi & rompre les chiens *(a)* qui se sont fourvoyés *(b)*, pour les ramener & les rallier à ceux qui chassent le cerf de meute. Le piqueur doit bien accompagner ses chiens, toujours piquer à côté d'eux, toujours les

(u) Laisser courre un cerf, c'est le lancer avec le limier, c'est-à-dire, le faire partir.

(x) Découpler les chiens, c'est détacher les chiens l'un d'avec l'autre pour les faire chasser.

(y) Change, c'est lorsque le cerf en va chercher un autre pour le substituer à sa place.

(z) Les piqueurs, sont ceux qui courent à cheval après les chiens, & qui les accompagnent pour les faire chasser.

(a) Rompre les chiens, c'est les rapeler & leur faire quitter ce qu'ils chassent.

(b) Se fourvoyer, c'est s'écarter de la voie & chasser quelqu'autre cerf que celui de la meute.

animer ſans trop les preſſer, les aider ſur le change, ſur un retour, & pour ne ſe pas méprendre, tâcher de revoir du cerf auſſi ſouvent qu'il eſt poſſible; car il ne manque jamais de faire des ruſes, il paſſe & repaſſe ſouvent deux ou trois fois ſur ſa voie, il cherche à ſe faire accompagner d'autres bêtes pour donner le change, & alors il perce & s'éloigne tout de ſuite, ou bien il ſe jette à l'écart, ſe cache, & reſte ſur le ventre. Dans ce cas, lorſqu'on eſt en défaut *(c)*, on prend les devans, on retourne ſur les derrières; les piqueurs & les chiens travaillent de concert : ſi l'on ne retrouve pas la voie du cerf, on juge qu'il eſt reſté dans l'enceinte dont on vient de faire le tour, on la foule de nouveau; & lorſque le cerf ne s'y trouve pas, il ne reſte d'autre moyen que d'imaginer la refuite qu'il peut avoir faite, vu le pays où l'on eſt, & d'aller l'y chercher. Dès qu'on ſera retombé ſur les voies, & que les chiens auront relevé le défaut *(d)*,

(c) Etre en défaut, c'eſt lorſque les chiens ont perdu la voie du cerf.

(d) Relever le défaut, c'eſt retrouver les voies du cerf, & le lancer une ſeconde fois.

ils chasseront avec plus d'avantage, parce qu'ils sentent bien que le cerf est déjà fatigué, leur ardeur augmente à mesure qu'il s'affoiblit, & leur sentiment est d'autant plus distinct & plus vif, que le cerf est plus échauffé; aussi redoublent-ils & de jambes & de voix, & quoiqu'il fasse alors plus de ruses que jamais, comme il ne peut plus courir aussi vîte, ni par conséquent s'éloigner beaucoup des chiens, ses ruses & ses détours sont inutiles, il n'a d'autre ressource que de fuir la terre qui le trahit, & de se jeter à l'eau pour dérober son sentiment aux chiens. Les piqueurs traversent ces eaux, ou bien ils tournent autour, & remettent ensuite les chiens sur la voie du cerf, qui ne peut aller loin dès qu'il a battu l'eau *(e)*, & qui bientôt est aux abois *(f)*, où il tâche encore de défendre sa vie, & blesse souvent de coups d'andouillers les chiens & même les chevaux des chasseurs

(e) Battre l'eau, battre les eaux, c'est traverser après avoir été long-temps chassé, une rivière ou un étang.

(f) Abois, c'est lorsque le cerf est à l'extrémité & tout-à-fait epuisé de forces.

trop ardens, juſqu'à ce que l'un d'entre eux lui coupe le jarret pour le faire tomber, & l'achève enſuite en lui donnant un coup de couteau au défaut de l'épaule. On célèbre en même temps la mort du cerf par des fanfares, on le laiſſe fouler aux chiens, & on les fait jouir pleinement de leur victoire en leur faiſant curée *(g)*.

Toutes les ſaiſons, tous les temps ne ſont pas également bons pour courre le cerf *(h)* : au printemps, lorſque les feuilles naiſſantes commencent à parer les forêts, que la terre ſe couvre d'herbes nouvelles, & s'émaille de fleurs, leur parfum rend moins ſur le ſentiment des chiens ; & comme le cerf eſt alors dans ſa plus grande vigueur, pour peu qu'il ait d'avance, ils ont beaucoup de peine à le joindre. Auſſi les chaſſeurs conviennent-ils que la ſaiſon où les biches ſont prêtes à mettre bas, eſt celle de toutes où la chaſſe eſt la plus difficile, & que dans ce

(g) Faire curée, donner la curée, c'eſt faire manger aux chiens le cerf ou la bête qu'ils ont priſe.

(h) Courre le cerf, chaſſer le cerf avec des chiens courans.

temps

temps les chiens quittent souvent un cerf mal mené, pour tourner à une biche qui bondit devant eux; & de même au commencement de l'automne, lorsque le cerf est en rut *(i)*, les limiers quêtent sans ardeur; l'odeur forte du rut leur rend peut-être la voie plus indifférente; peut-être aussi tous les cerfs ont-ils dans ce temps à peu près la même odeur. En hiver, pendant la neige, on ne peut pas courre le cerf, les limiers n'ont point de sentiment, & semblent suivre les voies plutôt à l'œil qu'à l'odorat. Dans cette saison, comme les cerfs ne trouvent pas à viander *(k)* dans les forts, ils en sortent, vont & viennent dans les pays plus découverts, dans les petits taillis, & même dans les terres ensemencées; ils se mettent en hardes *(l)* dès le mois de décembre, & pendant les grands froids ils cherchent à se mettre à l'abri des côtes, ou dans des endroits bien fourrés où ils se tiennent serrés les uns contre les autres, &

(i) Rut, chaleur, ardeur d'amour.

(k) Viander, brouter, manger.

(l) Harde, troupe de cerfs.

ſe réchauffent de leur haleine. A la fin de l'hiver, ils gagnent le bord des forêts, & ſortent dans les blés. Au printemps ils mettent bas *(m)*, la tête ſe détache d'elle-même, ou par un petit effort qu'ils font en s'accrochant à quelque branche: il eſt rare que les deux côtés tombent préciſément en même temps, & ſouvent il y a un jour ou deux d'intervalle entre la chute de chacun des côtés de la tête. Les vieux cerfs ſont ceux qui mettent bas les premiers, vers la fin de février, ou au commencement de mars; les cerfs de dix cors ne mettent bas que vers le milieu ou la fin de mars; ceux de dix cors jeunement dans le mois d'avril; les jeunes cerfs au commencement, & les daguets vers le milieu & la fin de mai; mais il y a ſur tout cela beaucoup de variétés, & l'on voit quelquefois de vieux cerfs mettre bas plus tard que d'autres qui ſont plus jeunes. Au reſte, la mue de la tête des cerfs avance lorſque l'hiver eſt doux, & retarde lorſqu'il eſt rude & de longue durée.

(m) Mettre bas, c'eſt lorſque le bois des cerfs tombe.

Dès que les cerfs ont mis bas, ils se séparent les uns des autres, & il n'y a plus que les jeunes qui demeurent ensemble ; ils ne se tiennent pas dans les forts, mais ils gagnent les beaux pays, les buissons, les taillis clairs, où ils demeurent tout l'été pour y refaire leur tête ; & dans cette saison ils marchent la tête basse, crainte de la froisser contre les branches, car elle est sensible tant qu'elle n'a pas pris son entier accroissement. La tête des plus vieux cerfs n'est encore qu'à moitié refaite vers le milieu du mois de mai, & n'est tout-à-fait alongée & endurcie que vers la fin de juillet : celle des plus jeunes cerfs tombant plus tard, repousse & se refait aussi plus tard ; mais dès qu'elle est entièrement alongée, & qu'elle a pris de la solidité, les cerfs la frottent contre les arbres pour la dépouiller de la peau dont elle est revêtue : & comme ils continuent à la frotter pendant plusieurs jours de suite, on prétend *(n)* qu'elle se teint de la couleur de la sève du bois auquel ils

(n) Voyez le nouveau Traité de la Vénerie, *Paris, 1750, page 27.*

touchent, qu'elle devient rouſſe contre les hêtres & les bouleaux, brune contre les chênes, & noirâtre contre les charmes & les trembles. On dit auſſi que les têtes des jeunes cerfs, qui ſont liſſes & peu perlées, ne ſe teignent pas à beaucoup près autant que celles des vieux cerfs, dont les perlures ſont fort près les unes des autres, parce que ce ſont ces perlures qui retiennent la sève qui colore le bois; mais je ne puis me perſuader que ce ſoit là la vraie cauſe de cet effet, ayant eu des cerfs privés & enfermés dans des enclos où il n'y avoit aucun arbre, & où par conſéquent ils n'avoient pu toucher au bois, deſquels cependant la tête étoit colorée comme celle des autres.

Peu de temps après que les cerfs ont bruni leur tête, ils commencent à reſſentir les impreſſions du rut; les vieux ſont les plus avancés : dès la fin d'août & le commencement de ſeptembre, ils quittent les buiſſons, reviennent dans les forts, & commencent à chercher les bêtes *(o)*;

(o) Les bêtes, en terme de chaſſe, ſignifient *les biches*.

ils raient *(p)* d'une voix forte, le cou & la gorge leur enflent, ils se tourmentent, ils traversent en plein jour les guerêts & les plaines, ils donnent de la tête contre les arbres & les sepées, enfin ils paroissent transportés, furieux, & courent de pays en pays jusqu'à ce qu'ils aient trouvé des bêtes, qu'il ne suffit pas de rencontrer, mais qu'il faut encore poursuivre, contraindre, assujettir, car elles les évitent d'abord, elles fuient & ne les attendent qu'après avoir été long-temps fatiguées de leur poursuite. C'est aussi par les plus vieilles que commence le rut, les jeunes biches n'entrent en chaleur que plus tard, & lorsque deux cerfs se trouvent auprès de la même, il faut encore combattre avant que de jouir : s'ils sont d'égale force, ils se menacent, ils grattent la terre, ils raient d'un cri terrible, & se précipitant l'un sur l'autre, ils se battent à outrance, & se donnent des coups de tête & d'andouillers *(q)* si forts, que souvent ils se blessent à mort. Le combat ne finit que par la défaite ou la fuite de l'un

(p) Raire, crier.

(q) Andouillers, cornichon du bois de cerf.

des deux, & alors le vainqueur ne perd pas un inſtant pour jouir de ſa victoire & de ſes deſirs, à moins qu'un autre ne ſurvienne encore, auquel cas il part pour l'attaquer & le faire fuir comme le premier. Les plus vieux cerfs ſont toujours les maîtres, parce qu'ils ſont plus fiers & plus hardis que les jeunes qui n'oſent approcher d'eux ni de la bête, & qui ſont obligés d'attendre qu'ils l'aient quittée pour l'avoir à leur tour: quelquefois cependant ils ſautent ſur la biche pendant que les vieux combattent, & après avoir joui fort à la hâte, ils fuient promptement. Les biches préfèrent les vieux cerfs, non pas parce qu'ils ſont plus courageux, mais parce qu'ils ſont beaucoup plus ardens & plus chauds que les jeunes; ils ſont auſſi plus inconſtans, ils ont ſouvent pluſieurs bêtes à la fois, & lorſqu'ils n'en ont qu'une, ils ne s'y attachent pas, ils ne la gardent que quelques jours, après quoi ils s'en ſéparent & vont en chercher une autre auprès de laquelle ils demeurent encore moins, & paſſent ainſi ſucceſſivement à pluſieurs juſqu'à ce qu'ils ſoient tout-à-fait épuiſés.

Cette fureur amoureuſe ne dure que trois ſemaines, pendant ce temps ils ne mangent que très-peu, ne dorment ni ne repoſent; nuit & jouir, ils ſont ſur pied, & ne font que marcher, courir, combattre & jouir; auſſi ſortent-ils de-là ſi défaits, ſi fatigués, ſi maigres, qu'il leur faut du temps pour ſe remettre & reprendre des forces: ils ſe retirent ordinairement alors ſur le bord des forêts, le long des meilleurs gagnages, où ils peuvent trouver une nourriture abondante, & ils y demeurent juſqu'à ce qu'ils ſoient rétablis. Le rut, pour les vieux cerfs, commence au premier de ſeptembre & finit vers le 20; pour les cerfs de dix cors, & de dix cors jeunement, il commence vers le 10 de ſeptembre, & finit dans les premiers jours d'octobre; pour les jeunes cerfs, c'eſt depuis le 20 ſeptembre juſqu'au 15 octobre; & ſur la fin de ce même mois, il n'y a plus que les daguets qui ſont en rut, parce qu'ils y ſont entrés les derniers de tous; les plus jeunes biches ſont de même les dernières en chaleur. Le rut eſt donc entièrement fini au commencement de novembre, &

les cerfs, dans ce temps de foibleſſe, ſont faciles à forcer. Dans les années abondantes en gland, ils ſe rétabliſſent en peu de temps, par la bonne nourriture, & l'on remarque ſouvent un ſecond rut à la fin d'octobre, mais qui dure beaucoup moins que le premier.

Dans les climats plus chauds que celui de la France, comme les ſaiſons ſont plus avancées, le rut eſt auſſi plus précoce. En Grèce *(r)*, par exemple, il paroît par ce qu'en dit Ariſtote, qu'il commence dans les premiers jours d'août & qu'il finit à la fin de ſeptembre. Les biches portent huit mois & quelques jours; elles ne produiſent ordinairement qu'un faon *(ſ)*, très-rarement deux; elles mettent bas au mois de mai & au commencement de juin, elles ont grand ſoin de dérober leur faon à la pourſuite des chiens, elles ſe préſentent & ſe font chaſſer elles-mêmes pour les éloigner, après quoi elles viennent le rejoindre. Toutes les biches ne ſont pas fécondes; il y en a

(r) Ariſtot. Hiſt. animal. lib. VI, cap. 29.

(ſ) Faon, c'eſt le petit cerf qui vient de naître.

qu'on appelle *brehaignes*, qui ne portent jamais ; ces biches ſont plus groſſes & prennent beaucoup plus de venaiſon que les autres, auſſi ſont-elles les premieres en chaleur : on prétend auſſi qu'il ſe trouve quelquefois des biches qui ont un bois comme le cerf, & cela n'eſt pas abſolument contre toute vraiſemblance. Le faon ne porte ce nom que juſqu'à ſix mois environ, alors les boſſes commencent à paroître, & il prend le nom de hère juſqu'à ce que ces boſſes alongées en dagues lui faſſent prendre le nom de daguet. Il ne quitte pas ſa mère dans les premiers temps, quoiqu'il prenne un aſſez prompt accroiſſement ; il la ſuit pendant tout l'été. En hiver, les biches, les hères, les daguets & les jeunes cerfs ſe raſſemblent en hardes, & forment des troupes d'autant plus nombreuſes que la ſaiſon eſt plus rigoureuſe. Au printemps ils ſe diviſent, les biches ſe recèlent pour mettre bas, & dans ce temps il n'y a guère que les daguets & les jeunes cerfs qui aillent enſemble. En général, les cerfs ſont portés à demeurer les uns avec les autres, à marcher de compagnie, &

ce n'eſt que la crainte ou la néceſſité qui les diſperſe ou les ſépare.

Le cerf eſt en état d'engendrer à l'âge de dix-huit mois, car on voit des daguets, c'eſt-à-dire des cerfs nés au printemps de l'année précédente, couvrir des biches en automne, & l'on doit préſumer que ces accouplemens ſont prolifiques. Ce qui pourroit peut-être en faire douter, c'eſt qu'ils n'ont encore pris alors qu'environ la moitié ou les deux tiers de leur accroiſſement ; que les cerfs croiſſent & groſſiſſent juſqu'à l'âge de huit ans, & que leur tête va toujours en augmentant tous les ans juſqu'au même âge : mais il faut obſerver que le faon qui vient de naître ſe fortifie en peu de temps ; que ſon accroiſſement eſt prompt dans la première année, & ne ſe rallentit pas dans la ſeconde ; qu'il y a même déjà ſurabondance de nourriture, puiſqu'il pouſſe des dagues, & c'eſt-là le ſigne le plus certain de la puiſſance d'engendrer. Il eſt vrai que les animaux en général ne ſont en état d'engendrer que lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement ; mais ceux qui ont un temps

marqué pour le rut, ou pour le frai, semblent faire une exception à cette loi. Les poissons fraient & produisent avant que d'avoir pris le quart, ou même la huitième partie de leur accroissement ; & dans les animaux quadrupèdes, ceux qui, comme le cerf, l'élan, le daim, le renne, le chevreuil, &c. ont un rut bien marqué, engendrent aussi plus tôt que les autres animaux.

Il y a tant de rapports entre la nutrition, la production du bois, le rut & la génération dans ces animaux, qu'il est nécessaire, pour en bien concevoir les effets particuliers, de se rappeller ici ce que nous avons établi de plus général & de plus certain au sujet de la génération *(t)* : elle dépend en entier de la surabondance de la nourriture. Tant que l'animal croît (& c'est toujours dans le premier âge que l'accroissement est le plus prompt), la nourriture est entièrement employée à l'extension, au déve-

(t) Voyez les chapitres II, III & IV du troisième volume de cet Ouvrage, dans lesquels il est question de la reproduction, de la nutrition & de la génération.

loppement du corps ; il n'y a donc nulle ſurabondance, par conſéquent nulle production, nulle ſécrétion de liqueur ſéminale, & c'eſt par cette raiſon que les jeunes animaux ne ſont pas en état d'engendrer ; mais lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement, la ſurabondance commence à ſe manifeſter par des nouvelles productions. Dans l'homme, la barbe, le poil, le gonflement des mamelles, l'épanouiſſement des parties de la génération, précèdent la puberté. Dans les animaux en général, & dans le cerf en particulier, la ſurabondance ſe marque par des effets encore plus ſenſibles ; elle produit la tête, le gonflement des daintiers *(u)*, l'enflure du cou & de la gorge, la venaiſon *(x)*, le rut, &c. Et comme le cerf croît fort vîte dans le premier âge, il ne ſe paſſe qu'un an depuis ſa naiſſance juſqu'au temps où cette ſurabondance commence à ſe marquer au dehors par la production du

(u) Les daintiers du cerf ſont ſes teſticules.

(x) Venaiſon, c'eſt la graiſſe du cerf qui augmente pendant l'été, & dont il eſt ſurchargé au commencement de l'automne, dans le temps du rut.

bois : s'il eſt né au mois de mai, on verra paroître dans le même mois de l'année ſuivante, les naiſſances du bois qui commence à pouſſer ſur le têt *(y)*. Ce ſont deux dagues qui croiſſent, s'alongent & s'endurciſſent à meſure que l'animal prend de la nourriture ; elles ont déjà vers la fin d'août pris leur entier accroiſſement, & aſſez de ſolidité pour qu'il cherche à les dépouiller de leur peau en les frottant contre les arbres : & dans le même temps il achève de ſe charger de venaiſon, qui eſt une graiſſe abondante produite auſſi par le ſuperflu de la nourriture, qui dès-lors commence à ſe déterminer vers les parties de la génération, & à exciter le cerf à cette ardeur du rut qui le rend furieux. Et ce qui prouve évidemment que la production du bois & celle de la liqueur ſéminale, dépendent de la même cauſe, c'eſt que ſi vous détruiſez la ſource de la liqueur ſéminale en ſupprimant par la caſtration les organes néceſſaires pour cette ſécrétion, vous ſupprimez en même temps la production du

(y) Le têt, eſt la partie de l'os frontal ſur laquelle appuie le bois du cerf.

bois ; car ſi l'on fait cette opération dans le temps qu'il a mis bas ſa tête, il ne s'en forme pas une nouvelle ; & ſi on ne la fait au contraire que dans le temps qu'il a refait ſa tête, elle ne tombe plus, l'animal en un mot, reſte pour toute la vie dans l'état où il étoit lorſqu'il a ſubi la caſtration ; & comme il n'éprouve plus les ardeurs du rut, les ſignes qui l'accompagnent diſparoiſſent auſſi, il n'y a plus de venaiſon, plus d'enflure au cou ni à la gorge, & il devient d'un naturel plus doux & plus tranquille. Ces parties que l'on a retranchées étoient donc néceſſaires, non-ſeulement pour faire la ſécrétion de la nourriture ſurabondante, mais elles ſervoient encore à l'animer, à la pouſſer au dehors dans toutes les parties du corps ſous la forme de la venaiſon, & en particulier au ſommet de la tête, où elle ſe manifeſte plus que partout ailleurs par la production du bois. Il eſt vrai que les cerfs coupés ne laiſſent pas de devenir gras, mais ils ne produiſent plus de bois, jamais la gorge ni le cou ne leur enflent, & leur graiſſe ne s'exalte ni ne s'échauffe pas comme la

venaiſon des cerfs entiers qui, lorſqu'ils ſont en rut, ont une odeur ſi forte, qu'elle infecte de loin ; leur chair même en eſt ſi fort imbue & pénétrée, qu'on ne peut ni la manger, ni la ſentir, & qu'elle ſe corrompt en peu de temps, au lieu que celle du cerf coupé ſe conſerve fraîche, & peut ſe manger dans tous les temps. Une autre preuve que la production du bois vient uniquement de la ſurabondance de la nourriture, c'eſt la différence qui ſe trouve entre les têtes des cerfs de même âge, dont les unes ſont très-groſſes, très-fournies, & les autres grêles & menues, ce qui dépend abſolument de la quantité de la nourriture ; car un cerf qui habite un pays abondant, où il viande à ſon aiſe, où il n'eſt troublé ni par les chiens, ni par les hommes, où après avoir repu tranquillement, il peut enſuite ruminer en repos, aura toujours la tête belle, haute bien ouverte, l'empaumure (z) large & bien

(z) *Empaumure*, c'eſt le haut de la tête du cerf, qui s'élargit comme une main, & où il y a pluſieurs andouillers rangés inégalement comme des doigts.

garnie, le mérain *(a)* gros & bien perlé, avec grand nombre d'andouillers forts & longs ; au lieu que celui qui ſe trouve dans un pays où il n'a ni repos, ni nourriture ſuffiſante, n'aura qu'une tête mal nourrie, dont l'empaumure ſera ſerrée, le mérain grêle, & les andouillers menus & en petit nombre ; en ſorte qu'il eſt toujours aiſé de juger par la tête d'un cerf, s'il habite un pays abondant & tranquille, & s'il a été bien ou mal nourri. Ceux qui ſe portent mal, qui ont été bleſſés ou ſeulement qui ont été inquiétés & courus, prennent rarement une belle tête & une bonne venaiſon, ils n'entrent en rut que plus tard, il leur a fallu plus de temps pour refaire leur tête, & ils ne la mettent bas qu'après les autres ; ainſi, tout concourt à faire voir que ce bois n'eſt, comme la liqueur ſéminale, que le ſuperflu, rendu ſenſible, de la nourriture organique qui ne peut être employée toute entière au développement, à l'accroiſſement ou à l'entretien du corps de l'animal.

La diſette retarde donc l'accroiſſement

(a) Mérain, c'eſt le tronc, la tige du bois de cerf.

du bois, & en diminue le volume très-considérablement ; peut-être même ne seroit-il pas impossible, en retranchant beaucoup la nourriture, de supprimer en entier cette production, sans avoir recours à la castration : ce qu'il y a de sûr, c'est que les cerfs coupés mangent moins que les autres ; & ce qui fait que dans cette espèce, aussi-bien que dans celle du daim, du chevreuil & de l'élan, les femelles n'ont point de bois, c'est qu'elles mangent moins que les mâles, & que quand même il y auroit de la surabondance, il arrive que dans le temps où elle pourroit se manifester au dehors, elles deviennent pleines, par conséquent le superflu de la nourriture étant employé à nourrir le fœtus & ensuite à allaiter le faon, il n'y a jamais rien de surabondant. Et l'exception que peut faire ici la femelle du renne, qui porte un bois comme le mâle, est plus favorable que contraire à cette explication ; car de tous les animaux qui portent un bois, le renne est celui, qui, proportionnellement à sa taille, l'a d'un plus gros & d'un plus grand volume, puisqu'il s'étend en avant

& en arrière, ſouvent tout le long de ſon corps : c'eſt auſſi de tous celui qui ſe charge le plus abondamment *(b)* de venaiſon, & d'ailleurs le bois que portent les femelles eſt fort petit en comparaiſon de celui des mâles. Cet exemple prouve donc ſeulement que quand la ſurabondance eſt ſi grande qu'elle ne peut être épuiſée dans la geſtation par l'accroiſſement du fœtus, elle ſe répand au dehors, & forme dans la femelle, comme dans le mâle, une production ſemblable, un bois qui eſt d'un plus petit volume, parce que cette ſurabondance eſt auſſi en moindre quantité.

Ce que je dis ici de la nourriture ne doit pas s'entendre de la maſſe ni du volume des alimens, mais uniquement de la quantité des molécules organiques que contiennent ces alimens : c'eſt cette

(b) Le rangier *(c'eſt le renne)*, eſt une bête ſemblable au cerf, & a ſa tête diverſe, plus grande & chevillée ; il porte bien quatre-vingts cors, aucune fois moins, ſa tête lui couvre le corps ; il a plus grande venaiſon que n'a un cerf en ſa ſaiſon. *Voyez* la chaſſe du roi Phœbus, *imprimée à la ſuite de la* Vénerie de du Fouilloux. *Rouen, 1650, page 97.*

ſeule matière qui eſt vivante, active & productrice; le reſte n'eſt qu'un marc, qui peut être plus ou moins abondant ſans rien changer à l'animal. Et comme le lichen, qui eſt la nourriture ordinaire du renne eſt un aliment plus ſubſtantiel que les feuilles, les écorces ou les boutons des arbres dont le cerf ſe nourrit, il n'eſt pas étonnant qu'il y ait plus de ſurabondance de cette nourriture organique, & par conſéquent plus de bois & plus de venaiſon dans le renne que dans le cerf. Cependant il faut convenir que la matière organique qui forme le bois dans ces eſpèces d'animaux, n'eſt pas parfaitement dépouillée des parties brutes auxquelles elle étoit jointe, & qu'elle conſerve encore, après avoir paſſé par le corps de l'animal, des caractères de ſon premier état dans le végétal. Le bois du cerf pouſſe, croît & ſe compoſe comme le bois d'un arbre: ſa ſubſtance eſt peut-être moins oſſeuſe que ligneuſe; c'eſt, pour ainſi dire, un végétal greffé ſur un animal, & qui participe de la nature des deux, & forme une de ces nuances auxquelles la Nature

aboutit toujours dans les extrêmes, & dont elle ſe ſert pour rapprocher les choſes les plus éloignées.

Dans l'animal, comme nous l'avons dit *(c)*, les os croiſſent par les deux extrémités à la fois; le point d'appui contre lequel s'exerce la puiſſance de leur extenſion en longueur, eſt dans le milieu de la longueur de l'os : cette partie du milieu eſt auſſi la première formée, la première oſſifiée, & les deux extrémités vont toujours en s'éloignant de la partie du milieu, & reſtent molles juſqu'à ce que l'os ait pris ſon entier accroiſſement dans cette dimenſion. Dans le végétal au contraire, le bois ne croît que par une ſeule de ſes extrémités; le bouton qui ſe développe & qui doit former la branche, eſt attachée au vieux bois par l'extrémité inférieure, & c'eſt ſur ce point d'appui que s'exerce la puiſſance de ſon extenſion en longueur. Cette différence ſi marquée entre la végétation des os des animaux & des parties ſolides des végétaux, ne ſe trouve point dans le bois qui

(c) Voyez l'article de la vieilleſſe & de la mort, dans le quatrième volume de cet ouvrage.

croît ſur la tête des cerfs ; au contraire, rien n'eſt plus ſemblable à l'accroiſſement du bois d'un arbre : le bois du cerf ne s'étend que par l'une de ſes extrémités, l'autre lui ſert de point d'appui ; il eſt d'abord tendre comme l'herbe, & ſe durcit enſuite comme le bois ; la peau qui s'étend & qui croît avec lui, eſt ſon écorce, & il s'en dépouille lorſqu'il a pris ſon entier accroiſſement ; tant qu'il croît, l'extrémité ſupérieure demeure toujours molle ; il ſe diviſe auſſi en pluſieurs rameaux ; le mérain eſt l'arbre, les andouillers en ſont les branches ; en un mot, tout eſt ſemblable, tout eſt conforme dans le développement & dans l'accroiſſement de l'un & de l'autre, & dès-lors les molécules organiques qui conſtituent la ſubſtance vivante du bois de cerf, retiennent encore l'empreinte du végétal, parce qu'elles s'arrangent de la même façon que dans les végétaux. La matière domine donc ici ſur la forme : le cerf, qui n'habite que dans les bois, & qui ne ſe nourrit que des rejetons des arbres, prend une ſi forte teinture de bois, qu'il produit lui-même une eſpèce

de bois qui conſerve aſſez les caractères de ſon origine pour qu'on ne puiſſe s'y méprendre ; & cet effet, quoique très-ſingulier, n'eſt cependant pas unique, il dépend d'une cauſe générale que j'ai déjà eu occaſion d'indiquer plus d'une fois dans cet ouvrage.

Ce qu'il y a de plus conſtant, de plus inaltérable dans la Nature, c'eſt l'empreinte ou le moule de chaque eſpèce, tant dans les animaux que dans les végétaux ; ce qu'il y a de plus variable & de plus corruptible, c'eſt la ſubſtance qui les compoſe. La matière en général, paroît être indifférente à recevoir telle ou telle forme, & capable de porter toutes les empreintes poſſibles : les molécules organiques, c'eſt-à-dire, les parties vivantes de cette matière, paſſent des végétaux aux animaux, ſans deſtruction, ſans altération, & forment également la ſubſtance vivante de l'herbe, du bois, de la chair & des os. Il paroît donc à cette première vue, que la matière ne peut jamais dominer ſur la forme, & que quelque eſpèce de nourriture que prenne un animal, pourvu qu'il puiſſe

en tirer les molécules organiques qu'elle contient, & se les assimiler par la nutrition, cette nourriture ne pourra rien changer à sa forme, & n'aura d'autre effet que d'entretenir ou faire croître son corps en se modelant sur toutes les parties du moule intérieur, & en les pénétrant intimement : ce qui le prouve, c'est qu'en général les animaux qui ne vivent que d'herbe, qui paroît être une substance très-différente de celle de leur corps, tirent de cette herbe de quoi faire de la chair & du sang ; que même ils se nourrissent, croissent & grossissent autant & plus que les animaux qui ne vivent que de chair. Cependant en observant la Nature plus particulièrement, on s'apercevra que quelquefois ces molécules organiques ne s'assimilent pas parfaitement au moule intérieur, & que souvent la matière ne laisse pas d'influer sur la forme d'une manière assez sensible : la grandeur, par exemple, qui est un des attributs de la forme, varie dans chaque espèce suivant les différens climats ; la qualité, la quantité de la chair, qui sont d'autres attributs de la forme, varient suivant les différentes nourritures,

Cette matière organique que l'animal aſſimile à ſon corps par la nutrition, n'eſt donc pas abſolument indifférente à recevoir telle ou telle modification, elle n'eſt pas abſolument dépouillée de la forme qu'elle avoit auparavant, & elle retient quelques caractères de l'empreinte de ſon premier état; elle agit donc elle-même par ſa propre forme ſur celle du corps organiſé qu'elle nourrit; & quoique cette action ſoit preſque inſenſible, que même cette puiſſance d'agir ſoit infiniment petite en comparaiſon de la force qui contraint cette matière nutritive à s'aſſimiler au moule qui la reçoit, il doit en réſulter avec le temps des effets très-ſenſibles. Le cerf, qui n'habite que les forêts, & qui ne vit, pour ainſi dire, que de bois, porte une eſpèce de bois, qui n'eſt qu'un réſidu de cette nourriture: le caſtor qui habite les eaux, & qui ſe nourrit de poiſſon, porte une queue couverte d'écailles: la chair de la loutre & de la plupart des oiſeaux de rivière eſt un aliment de carême, une eſpèce de chair de poiſſon. L'on peut donc préſumer que des animaux auxquels

on ne donneroit jamais que la même espèce de nourriture, prendroient en assez peu de temps une teinture des qualités de cette nourriture, & que quelque forte que soit l'empreinte de la Nature, si l'on continuoit toujours à ne leur donner que le même aliment, il en résulteroit avec le temps une espèce de transformation par une assimilation toute contraire à la première; ce ne seroit plus la nourriture qui s'assimileroit en entier à la forme de l'animal, mais l'animal qui s'assimileroit en partie à la forme de la nourriture, comme on le voit dans le bois du cerf & dans la queue du castor.

Le bois, dans le cerf, n'est donc qu'une partie accessoire, &, pour ainsi dire, étrangère à son corps, une production qui n'est regardée comme partie animale que parce qu'elle croît sur un animal, mais qui est vraiment végétale, puisqu'elle retient les caractères du végétal dont elle tire sa première origine, & que ce bois ressemble au bois des arbres par la manière dont il croît, dont il se développe, se ramifie, se durcit, se sèche & se sépare; car il tombe de lui-

même après avoir pris ſon entière ſolidité, & dès qu'il ceſſe de tirer de la nourriture, comme un fruit dont la pédicule ſe détache de la branche dans le temps de ſa maturité : le nom même qu'on lui a donné dans notre langue, prouve bien qu'on a regardé cette production comme un bois, & non pas comme une corne, un os, une défenſe, une dent, &c. Et quoique cela me paroiſſe ſuffiſamment indiqué, & même prouvé, par tout ce que je viens de dire, je ne dois pas oublier un fait cité par les Anciens. Ariſtote *(d)*, Théophraſte *(e)*, Pline *(f)*, diſent tous que l'on a vu du lierre s'attacher, pouſſer & croître ſur le

(d) Captus jam cervus eſt, hederam ſuis enatam cornibus gerens viridem, quæ cornu adhuc tenello forte inſerta, quaſi ligno viridi coaluerit. Ariſt. Hiſt. anim. lib. IX, cap. v.

(e) Hedera in multis creatur, & quod mirabilius, viſa eſt in cornibus cervi etiam aliquando. Commovit (inquit Jul. Scaliger apud Theophraſtum) *virum accuratum cervi cornibus hærens hedera : quid enim eò feminium detulit, &c.* lib. II, de Cauſ. Plant. cap. XXIII.

(f) In mollioribus cervorum cornibus hedera coaleſcit, dùm ex arborum attritu illa experiuntur. Plin. de admirand. auditionibus.

bois des cerfs, lorſqu'il eſt encore tendre : ſi ce fait eſt vrai, & il ſeroit facile de s'en aſſurer par l'expérience, il prouveroit encore mieux l'analogie intime de ce bois avec le bois des arbres.

Non-ſeulement les cornes & les défenſes des autres animaux ſont d'une ſubſtance très-différente de celle du bois du cerf, mais leur développement, leur texture, leur accroiſſement & leur forme, tant extérieure qu'intérieure, n'ont rien de ſemblable ni même d'analogue au bois. Ces parties, comme les ongles, les cheveux, les crins, les plumes, les écailles, croiſſent à la vérité par une eſpèce de végétation, mais bien différente de la végétation du bois. Les cornes dans les bœufs, les chèvres, les gazelles, &c. ſont creuſes en dedans, au lieu que le bois du cerf eſt ſolide dans toute ſon épaiſſeur : la ſubſtance de ces cornes eſt la même que celle des ongles, des ergots, des écailles ; celle du bois de cerf, au contraire, reſſemble plus au bois qu'à toute autre ſubſtance. Toutes ces cornes creuſes ſont revêtues en dedans d'un périoſte, & contiennent dans leur cavité

un os qui les ſoutient & leur ſert de noyau ; elles ne tombent jamais, & elles croiſſent pendant toute la vie de l'animal, en ſorte qu'on peut juger ſon âge par les nœuds ou cercles annuels de ſes cornes. Au lieu de croître comme le bois du cerf, par leur extrémité ſupérieure, elles croiſſent au contraire comme les ongles, les plumes, les cheveux, par leur extrémité inférieure. Il en eſt de même des défenſes de l'éléphant, de la vache marine, du ſanglier & de tous les autres animaux, elles ſont creuſes en dedans, & elles ne croiſſent que par leur extrémité inférieure : ainſi, les cornes & les défenſes n'ont pas plus de rapport que les ongles, le poil ou les plumes, avec le bois du cerf.

Toutes les végétations peuvent donc ſe réduire à trois eſpèces ; la première, où l'accroiſſement ſe fait par l'extrémité ſupérieure, comme dans les herbes, les plantes, les arbres, le bois du cerf & tous les autres végétaux ; la ſeconde, où l'accroiſſement ſe fait au contraire par l'extrémité inférieure, comme dans les cornes, les ongles, les ergots, le poil,

les cheveux, les plumes, les écailles, les défenſes, les dents & les autres parties extérieures du corps des animaux; la troiſième eſt celle où l'accroiſſement ſe fait à la fois par les deux extrémités, comme dans les os, les cartilages, les muſcles, les tendons & les autres parties intérieures du corps des animaux, toutes trois n'ont pour cauſe matérielle que la ſurabondance de la nourriture organique, & pour effet que l'aſſimilation de cette nourriture au moule qui la reçoit. Ainſi, l'animal croît plus ou moins vîte à proportion de la quantité de cette nourriture, & lorſqu'il a pris la plus grande partie de ſon accroiſſement, elle ſe détermine vers les réſervoirs ſéminaux, & cherche à ſe répandre au dehors, & à produire, au moyen de la copulation, d'autres êtres organiſés. La différence qui ſe trouve entre les animaux qui, comme le cerf, ont un temps marqué pour le rut, & les autres animaux qui peuvent engendrer en tout temps, ne vient encore que de la manière dont ils ſe nourriſſent. L'homme & les animaux domeſtiques, qui tous les jours

prennent à peu près une égale quantité de nourriture, ſouvent même trop abondante, peuvent engendrer en tout temps : le cerf au contraire, & la plupart des autres animaux ſauvages, qui ſouffrent pendant l'hiver une grande diſette, n'ont rien alors de ſurabondant, & ne ſont en état d'engendrer qu'après s'être refaits pendant l'été ; & c'eſt auſſi immédiatement après cette ſaiſon que commence le rut, pendant lequel le cerf s'épuiſe ſi fort, qu'il reſte pendant tout l'hiver dans un état de langueur ; ſa chair eſt même alors ſi dénuée de bonne ſubſtance, & ſon ſang eſt ſi fort appauvri, qu'il s'engendre des vers ſous ſa peau, leſquels augmentent encore ſa miſère, & ne tombent qu'au printemps lorſqu'il a repris, pour ainſi dire, une nouvelle vie par la nourriture active que lui fourniſſent les productions nouvelles de la terre.

Toute ſa vie ſe paſſe donc dans des alternatives de plénitude & d'inanition, d'embonpoint & de maigreur, de ſanté, pour ainſi dire, & de maladie, ſans que ces oppoſitions ſi marquées, & cet état

toujours exceſſif, altèrent ſa conſtitution : il vit auſſi long-temps que les autres animaux qui ne ſont pas ſujets à ces viciſſitudes. Comme il eſt cinq ou ſix ans à croître, il vit auſſi ſept fois cinq ou ſix ans, c'eſt-à-dire, trente-cinq ou quarante ans *(g)*. Ce que l'on a débité ſur la longue vie des cerfs, n'eſt appuyé ſur aucun fondement ; ce n'eſt qu'un préjugé populaire, qui régnoit dès le temps d'Ariſtote : & ce philoſophe dit avec raiſon *(h)*, que cela ne lui paroît pas vraiſemblable, attendu que le temps de la geſtation & celui de l'accroiſſement du jeune cerf n'indiquent rien moins qu'une très-longue vie. Cependant, malgré cette autorité, qui ſeule auroit dû ſuffire pour détruire ce préjugé, il s'eſt renouvelé dans des ſiècles d'ignorance par une hiſtoire ou une fable que l'on a faite

(g) Pour moi, ſans entrer dans aucune diſcuſſion à ce ſujet, mon ſentiment eſt que les cerfs ne peuvent vivre plus de quarante ans. *Nouveau Traité de la Vénerie, page 141.*

(h) Vitâ eſſe perquam longâ hoc animal fertur, ſed nihil certi ex iis quæ narrantur videmus : nec geſtatio aut incrementum hinnuli ita evenit quaſi vita eſſet prælonga. Ariſt. Hiſt. animal. lib. VI. cap. 29.

d'un cerf qui fut pris par Charles VI, dans la forêt de Senlis, & qui portoit un collier ſur lequel étoit écrit, *Cæſar hoc me donavit;* & l'on a mieux aimé ſuppoſer mille ans de vie à cet animal, & faire donner ce collier par un Empereur Romain, que de convenir que ce cerf pouvoit venir d'Allemagne, où les Empereurs ont dans tous les temps pris le nom de Céſar.

La tête des cerfs va tous les ans en augmentant en groſſeur & en hauteur, depuis la ſeconde année de leur vie juſqu'à la huitième; elle ſe ſoutient toujours belle & à peu près la même, pendant toute la vigueur de l'âge; mais lorſqu'ils deviennent vieux, leur tête décline auſſi *. Il eſt rare que nos cerfs portent plus de vingt ou vingt-deux andouillers, lors même que leur tête eſt la plus belle, & ce nombre n'eſt rien moins que conſtant; car il arrive ſouvent que le même cerf aura dans une année un certain nombre d'andouillers, & que l'année ſuivante il en aura plus ou moins,

* Voyez la deſcription de la tête du cerf dans les différens âges, *tom. XI de l'édition en trente-un volumes.*

selon qu'il aura eu plus ou moins de nourriture & de repos : & de même que la grandeur de la tête ou du bois du cerf dépend de la quantité de la nourriture, la qualité de ce même bois dépend aussi de la différente qualité des nourritures ; il est comme le bois des forêts, grand, tendre & assez léger dans les pays humides & fertiles ; il est au contraire court, dur & pesant dans les pays secs & stériles.

Il en est de même encore de la grandeur & de la taille de ces animaux, elle est fort différente, selon les lieux qu'ils habitent : les cerfs de plaines, de vallées ou de collines abondantes en grains, ont le corps beaucoup plus grand & les jambes plus hautes que les cerfs des montagnes sèches, arides & pierreuses ; ceux-ci ont le corps bas, court & trapu ; ils ne peuvent courir aussi vîte, mais ils vont plus long-temps que les premiers ; ils sont plus méchans, ils ont le poil plus long sur le massacre ; leur tête est ordinairement basse & noire, à peu près comme un arbre rabougri, dont l'écorce est rembrunie, au lieu que la tête des

cerfs de plaines eſt haute & d'une couleur claire & rougeâtre comme le bois & l'écorce des arbres qui croiſſent en bon terrein. Ces petits cerfs trapus n'habitent guère les futaies, & ſe tiennent preſque toujours dans les taillis, où ils peuvent ſe ſouſtraire plus aiſément à la pourſuite des chiens : leur venaiſon eſt plus fine, & leur chair eſt de meilleur goût que celle des cerfs de plaine. Le cerf de Corſe *(i)* paroît être le plus petit de tous ces cerfs de montagne, il n'a guère que la moitié de la hauteur des cerfs ordinaires ; c'eſt, pour ainſi dire, un baſſet parmi les cerfs ; il a le pelage brun *(k)*, le corps trapu, les jambes courtes. Et ce qui m'a convaincu que la grandeur & la taille des cerfs en général dépendoit abſolument de la quantité & de la qualité de la nourriture, c'eſt qu'en ayant fait élever un chez moi, & l'ayant nourri largement pendant quatre ans, il étoit à cet âge beaucoup plus haut, plus gros, plus étoffé que les plus vieux cerfs de

(i) Voyez la planche du Cerf de Corſe.

(k) Pelage, c'eſt la couleur du poil du cerf, du daim, du chevreuil.

mes bois, qui cependant ſont de la belle taille.

Le pelage le plus ordinaire pour le cerf eſt le fauve; cependant il ſe trouve, même en aſſez grand nombre, des cerfs bruns, & d'autres qui ſont roux; les cerfs blancs ſont bien plus rares, & ſemblent être des cerfs devenus domeſtiques, mais très-anciennement, car Ariſtote & Pline parlent des cerfs blancs, & il paroît qu'ils n'étoient pas alors plus communs qu'ils ne le ſont aujourd'hui. La couleur du bois, comme la couleur du poil, ſemble dépendre en particulier de l'âge & de la nature de l'animal, & en général de l'impreſſion de l'air: les jeunes cerfs ont le bois plus blanchâtre & moins teint que les vieux. Les cerfs dont le pelage eſt d'un fauve clair & délayé, ont ſouvent la tête pâle & mal teinte; ceux qui ſont d'un fauve vif, l'ont ordinairement rouge; & les bruns, ſur-tout ceux qui ont du poil noir ſur le cou, ont auſſi la tête noire. Il eſt vrai qu'à l'intérieur le bois de tous les cerfs eſt à peu près également blanc, mais ces bois diffèrent beaucoup les uns des autres en ſolidité, & par leur texture

plus ou moins ſerrée ; il y en a qui ſont fort ſpongieux, & où même il ſe trouve des cavités aſſez grandes : cette différence dans la texture ſuffit pour qu'ils puiſſent ſe colorer différemment, & il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours à la ſève des arbres pour produire cet effet, puiſque nous voyons tous les jours l'ivoire le plus blanc jaunir ou brunir à l'air, quoiqu'il ſoit d'une matière bien plus compacte & moins poreuſe que celle du bois du cerf.

Le cerf paroît avoir l'œil bon, l'odorat exquis, & l'oreille excellente. Lorſqu'il veut écouter, il lève la tête, dreſſe les oreilles, & alors il entend de fort loin : lorſqu'il ſort dans un petit taillis ou dans quelqu'autre endroit à demi découvert, il s'arrête pour regarder de tous côtés, & cherche enſuite le deſſous du vent pour ſentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puiſſe l'inquiéter. Il eſt d'un naturel aſſez ſimple, & cependant il eſt curieux & ruſé : lorſqu'on le ſiffle ou qu'on l'appelle de loin, il s'arrête tout court & regarde fixement & avec une eſpèce d'admiration les voitures, le bétail, les hommes ; &

s'ils n'ont ni arme, ni chiens, il continue à marcher d'assurance *(l)*, & passe son chemin fièrement & sans fuir : il paroît aussi écouter avec autant de tranquillité que de plaisir le chalumeau ou le flageolet des bergers, & les veneurs se servent quelquefois de cet artifice pour le rassurer. En général il craint beaucoup moins l'homme que les chiens, & ne prend de la défiance & de la ruse qu'à mesure & qu'autant qu'il aura été inquiété : il mange lentement, il choisit sa nourriture ; & lorsqu'il a viandé, il cherche à se reposer pour ruminer à loisir, mais il paroît que la rumination ne se fait pas avec autant de facilité que dans le bœuf ; ce n'est, pour ainsi dire, que par secousses que le cerf peut faire remonter l'herbe contenue dans son premier estomac. Cela vient de la longueur & de la direction du chemin qu'il faut que l'aliment parcoure : le bœuf a le cou court & droit, le cerf l'a long & arqué ; il faut donc beaucoup plus d'effort pour faire remonter l'aliment, & cet effort

(l) Marcher d'assurance, aller d'assurance, c'est lorsque le cerf va d'un pas réglé & tranquille.

ſe fait par une eſpèce de hoquet dont le mouvement ſe marque au dehors & dure pendant tout le temps de la rumination. Il a la voix d'autant plus forte, plus groſſe & plus tremblante, qu'il eſt plus âgé ; la biche a la voix plus foible & plus courte, elle ne rait pas d'amour, mais de crainte : le cerf rait d'une manière effroyable dans le temps du rut, il eſt alors ſi tranſporté, qu'il ne s'inquiète ni ne s'effraie de rien ; on peut donc le ſurprendre aiſément, & comme il eſt ſurchargé de venaiſon, il ne tient pas longtemps devant les chiens ; mais il eſt dangereux aux abois, il ſe jette ſur eux avec une eſpèce de fureur. Il ne boit guère en hiver, & encore moins au printemps, l'herbe tendre & chargée de roſée lui ſuffit ; mais dans les chaleurs & les ſéchereſſes de l'été, il va boire aux ruiſſeaux, aux mares, aux fontaines, & dans le temps du rut il eſt ſi fort échauffé, qu'il cherche l'eau par-tout, non-ſeulement pour appaiſer ſa ſoif brûlante, mais pour ſe baigner & ſe rafraîchir le corps. Il nage parfaitement bien, & plus légèrement alors que dans tout autre temps,

à cauſe de la venaiſon dont le volume eſt plus léger qu'un pareil volume d'eau : on en a vu traverſer de très-grandes rivières ; on prétend même qu'attirés par l'odeur des biches, les cerfs ſe jettent à la mer dans le temps du rut, & paſſent d'une île à une autre à des diſtances de pluſieurs lieues : ils ſautent encore plus légèrement qu'ils ne nagent, car lorſqu'ils ſont pourſuivis ils franchiſſent aiſément une haie, & même un paliſ d'une toiſe de hauteur. Leur nourriture eſt différente ſuivant les différentes ſaiſons ; en automne, après le rut, ils cherchent les boutons des arbuſtes verds, les fleurs de bruyères, les feuilles de ronces, &c. en hiver, lorſqu'il neige, ils pèlent les arbres & ſe nourriſſent d'écorces, de mouſſe, &c. & lorſqu'il fait un temps doux, ils vont viander dans les blés ; au commencement du printemps, ils cherchent les chattons des trembles, des marſaules, des coudriers, les fleurs & les boutons du cornouiller, &c. en été, ils ont de quoi choiſir, mais ils préfèrent les ſeigles à tous les autres grains, & la bourgenne à tous les autres bois. La

chair du faon eſt bonne à manger, c[illegible] de la biche & du daguet n'eſt pas ſolument mauvaiſe, mais celle des cer[illegible] a toujours un goût déſagréable & fort: ce que cet animal a de plus utile, c'eſt ſon bois & ſa peau; on la prépare, & elle fait un cuir ſouple & très-durable: le bois s'emploie par les couteliers, les fourbiſſeurs, &c. & l'on en tire par la Chymie, des eſprits alkali-volatils, dont la Médecine fait un fréquent uſage.

Benard dir.

LE CERF.

B. dir.

LA BICHE.

B. dir.

LE CERF DE CORSE.

LE DAIM (a).

AUCUNE espèce n'est plus voisine d'une autre que l'espèce du daim l'est de celle du cerf ; cependant ces animaux, qui se ressemblent à tant d'égards, ne vont point ensemble, se fuient, ne se mêlent jamais, & ne forment par conséquent aucune race intermédiaire : il est même rare de trouver des daims

(a) Le Daim ; en Grec, Πρὸξ ; en Latin, *Dama* ; en Italien, *Daino* ; en Espagnol, *Daino*, *Corza* ; en Allemand, *Dam-Hirsch* ; en Anglois, *Fallow-Deer* ; en Suédois, *Dof*, *Dof-Hiort* ; en Polonois, *Lanii*.

Euryceros, Oppiani.

Platyceros, Plinii.

Dama vulgaris. Aldrov. *Quadr. bisulc. p. 741.*

Dama vulgaris sive recentiorum. Gesner. *Icon. anim. quadr. pag. 51.*

Cervus platyceros. Ray. *Synop. animal. quadr. pag. 85.*

Cervus cornibus ramosis compressis, summitatibus palmatis. Linn. *Syst. nat.*

Cervus palmatus, *Dama-cervus*. Klein. *Quadr. Hist. Nat. pag. 25.*

dans les pays qui ſont peuplés de beaucoup de cerfs, à moins qu'on ne les y ait apportés ; ils paroiſſent être d'une nature moins robuſte & moins agreſte que celle du cerf, ils ſont auſſi beaucoup moins communs dans les forêts : on les élève dans des parcs où ils ſont, pour ainſi dire, à demi domeſtiques. L'Angleterre eſt le pays de l'Europe où il y en a le plus, & l'on y fait grand cas de cette venaiſon : les chiens la préfèrent auſſi à la chair de tous les autres animaux, & lorſqu'ils ont une fois mangé du daim, ils ont beaucoup de peine à garder le change ſur le cerf ou ſur le chevreuil. Il y a des daims aux environs de Paris, & dans quelques Provinces de France ; il y en a en Eſpagne & en Allemagne ; il y en a auſſi en Amérique, qui peut-être y ont été tranſportés d'Europe : il ſemble que ce ſoit un animal des climats tempérés, car il n'y en a point en Ruſſie, & l'on n'en trouve que très-rarement dans les forêts de Suède *(b)* & des autres pays du Nord.

Les cerfs ſont bien plus généralement

(b) Lin. Fauna Suecica.

répandus, il y en a par-tout en Europe, même en Norvège, & dans tout le Nord, à l'exception peut-être de la Lapponie; on en trouve auſſi beaucoup en Aſie, ſur-tout en Tartarie *(c)* & dans les provinces ſeptentrionales de la Chine. On les retrouve en Amérique, car ceux du Canada *(d)* ne diffèrent des nôtres que par la hauteur du bois, par le nombre & par la direction des andouillers *(e)*, qui quelquefois n'eſt pas droite en avant comme dans les têtes de nos cerfs, mais qui retourne en arrière par une inflexion bien marquée, en ſorte que la pointe de chaque andouiller regarde le mérain, & cette forme de tête n'eſt pas abſolument particulière aux cerfs de Canada, car on trouve une pareille tête gravée

(c) Deſcription de l'Inde, par Marc Paul, *livre I, page 38.* Lettres édifiantes, 26.me Recueil, *page 372.*

(d) Le cerf du Canada eſt abſolument le même qu'en France. Deſcription de la nouvelle France, par le Père Charlevoix, *tome III, page 129.*

(e) Voyez dans les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, par M. Perrault, la planche du cerf de Canada.

dans la Vénerie de du Fouilloux *(f)*, & le bois du cerf de Canada, que nous avons fait graver, a les andouillers droits; ce qui prouve aſſez que ce n'eſt qu'une variété qui ſe rencontre quelquefois dans les cerfs de tous les pays. Il en eſt de même de ces têtes qui ont au-deſſus de l'empaumure un grand nombre d'andouillers en forme de couronne, que l'on ne trouve que très-rarement en France, & qui viennent, dit du Fouilloux *(g)*, du pays des Moſcovites & d'Allemagne; ce n'eſt qu'une autre variété qui n'empêche pas que ces cerfs ne ſoient de la même eſpèce que les nôtres. En Canada, comme en France, la plupart des cerfs ont donc les andouillers droits; mais leur bois en général eſt plus grand & plus gros, parce qu'ils trouvent dans ces pays inhabités plus de nourriture & de repos que dans les pays peuplés de beaucoup d'hommes. Il y a de grands & de petits cerfs en Amérique

(f) Voyez la vénerie de Jacques du Fouilloux, *fol. 22, verſo.*

(g) Idem, fol. 20, verſo.

comme en Europe ; mais, quelque répandue que soit cette espèce, il semble cependant qu'elle soit bornée aux climats froids & tempérés : les cerfs du Mexique & des autres parties de l'Amérique méridionale ; ceux que l'on appelle *biches des bois*, & *biches des palétuviers* à Cayenne ; ceux que l'on appelle *cerfs du Gange*, & que l'on trouve dans les Mémoires dressés par M. Perrault, sous le nom de *biches de Sardaigne ;* ceux enfin auxquels les voyageurs donnent le nom de *cerfs*, au cap de Bonne-espérance, en Guinée & dans les autres pays chauds, ne sont pas de l'espèce de nos cerfs, comme on le verra dans l'histoire particulière de chacun de ces animaux.

Et comme le daim est un animal moins sauvage, plus délicat, &, pour ainsi dire, plus domestique que le cerf, il est aussi sujet à un plus grand nombre de variétés. Outre les daims communs & les daims blancs, l'on en connoît encore plusieurs autres ; les daims d'Espagne, par exemple, qui sont presque aussi grands que des cerfs, mais qui ont le cou moins gros & la couleur plus obscure, avec la queue noirâtre, non

blanche par-deſſous, & plus longue que celle des daims communs; les daims de Virginie qui ſont preſqu'auſſi grands que ceux d'Eſpagne, & qui ſont remarquables par la grandeur du membre génital & la groſſeur des teſticules : d'autres qui ont le front comprimé, aplati entre les yeux, les oreilles & la queue plus longues que le daim commun, & qui ſont marqués d'une tache blanche ſur les ongles des pieds de derrière; d'autres qui ſont tachés ou rayés de blanc, de noir & de fauve-clair; & d'autres enfin qui ſont entièrement noirs : tous ont le bois plus veuſe, plus aplati, plus étendu en largeur; & à proportion plus garnis d'andouillers que celui du cerf; il eſt auſſi plus courbé en dedans, & il ſe termine par une large & longue empaumure, & quelquefois, lorſque leur tête eſt forte & bien nourrie, les plus grands andouillers ſe terminent eux-mêmes par une petite empaumure. Le daim commun a la queue plus longue que le cerf, & le pelage plus clair. La tête de tous les daims mue comme celle des cerfs, mais elle tombe plus tard; ils ſont à peu près le même temps à la

refaire, auſſi leur rut arrive quinze jours ou trois ſemaines après celui du cerf : les daims raient alors aſſez fréquemment, mais d'une voix baſſe & comme entrecoupée ; ils ne s'excèdent pas autant que le cerf, ni ne s'épuiſent par le rut ; ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller chercher les femelles, cependant ils ſe les diſputent & ſe battent à outrance ; ils ſont portés à demeurer enſemble, ils ſe mettent en hardes, & reſtent preſque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs, lorſqu'ils ſe trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes qui ſont bien diſtinctes, bien ſéparées, & qui bientôt deviennent ennemies, parce qu'ils veulent également occuper le même endroit du parc : chacune de ces troupes a ſon chef qui marche le premier, & c'eſt le plus fort & le plus âgé ; les autres ſuivent, & tous ſe diſpoſent à combattre pour chaſſer l'autre troupe du bon pays. Ces combats ſont ſinguliers par la diſpoſition qui paroît y régner ; ils s'attaquent avec ordre, ſe battent avec courage, ſe ſoutiennent les uns les autres, & ne ſe croient pas vaincus par un ſeul échec, car le combat

ſe renouvelle tous les jours, juſqu'à ce que les plus forts chaſſent les plus foibles, & les relèguent dans le mauvais pays.

Ils aiment les terreins élevés & entrecoupés de petites collines : ils ne s'éloignent pas comme le cerf lorſqu'on les chaſſe, ils ne font que tourner, & cherchent ſeulement à ſe dérober des chiens par la ruſe & par le change ; cependant lorſqu'ils ſont preſſés, échauffés & épuiſés, ils ſe jettent à l'eau comme le cerf ; mais ils ne ſe haſardent pas à la traverſer dans une auſſi grande étendue ; ainſi, la chaſſe du daim & celle du cerf n'ont entre elles aucune différence eſſentielle. Les connoiſſances du daim ſont, en plus petit, les mêmes que celles du cerf ; les mêmes ruſes leur ſont communes, ſeulement elles ſont plus répétées par le daim : comme il eſt moins entreprenant, & qu'il ne ſe forlonge pas tant, il a plus ſouvent beſoin de s'accompagner, de revenir ſur ſes voies, &c. ce qui rend en général la chaſſe du daim plus ſujette aux inconvéniens que celle du cerf : d'ailleurs, comme il eſt plus petit & plus léger, ſes voies laiſſent ſur la terre, & aux portées, une impreſſion moins

moins forte & moins durable ; ce qui fait que les chiens gardent moins le change, & qu'il eſt plus difficile de rapprocher lorſqu'on a un défaut à relever.

Le daim s'apprivoiſe très-aiſément, il mange de beaucoup de choſes que le cerf refuſe ; auſſi conſerve-t-il mieux ſa venaiſon, car il ne paroît pas que le rut, ſuivi des hivers les plus rudes & les plus longs, le maigriſſe & l'altère, il eſt preſque dans le même état pendant toute l'année : il broute de plus près que le cerf, & c'eſt ce qui fait que le bois coupé par la dent du daim, repouſſe beaucoup plus difficilement que celui qui ne l'a été que par le cerf : les jeunes mangent plus vîte & plus avidement que les vieux : ils ruminent, ils cherchent les femelles dès la ſeconde année de leur vie, ils ne s'attachent pas à la même comme le chevreuil, mais ils en changent comme le cerf : la daine porte huit mois & quelques jours comme la biche, elle produit de même ordinairement un faon, quelquefois deux, & très-rarement trois ; ils ſont en état d'engendrer & de produire depuis l'âge de deux ans juſqu'à quinze ou

ſeize ; enfin ils reſſemblent aux cerfs par preſque toutes les habitudes naturelles, & la plus grande différence qu'il y ait entre ces animaux, c'eſt dans la durée de la vie. Nous avons dit, d'après le témoignage des chaſſeurs, que les cerfs vivent trente-cinq ou quarante ans, & l'on nous a aſſuré que les daims ne vivent qu'environ vingt ans : comme ils ſont plus petits, il y a apparence que leur accroiſſement eſt encore plus prompt que celui du cerf ; car dans tous les animaux la durée de la vie eſt proportionnelle à celle de l'accroiſſement, & non pas au temps de la geſtation, comme on pourroit le croire, puiſqu'ici le temps de la geſtation eſt le même, & que dans d'autres eſpèces, comme celle du bœuf, on trouve que quoique le temps de la geſtation ſoit fort long, la vie n'en eſt pas moins courte ; par conſéquent on ne doit pas en meſurer la durée ſur celle du temps de la geſtation, mais uniquement ſur le temps de l'accroiſſement, à compter depuis la naiſſance juſqu'au développement preſque entier du corps de l'animal.

B. dir.

LE DAIM.

LE CHEVREUIL (a).

LE cerf, comme le plus noble des habitans des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies : le chevreuil, comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des

(a) Le Chevreuil, en Grec, Δορκὰς ; en Latin, *Capreolus*, *Capriolus* ; en Italien, *Capriolo* ; en Espagnol, *Zorlito*, *Cabronzillo montes* ; en Portugais, *Cabra montes* ; en Allemand, *Rehe* ; en Anglois, *Roe-Deer* ; en Suédois, *Ra-Diur* ; en Danois, *Raa-Diur* ; en Écossois, *Rohe-Buck*.

Dorcas, Aristotelis. *Caprea*, Plinii.

Capra, *Capreolus sive Dorcas*, Gesner, *Icon. anim. quadr. pag. 64.*

Capriolus, Jonston. *Hist. animal. quadr. tab. 33.*

Dorcas Scotiæ perfamiliaris, Charleton. *de different. animal. pag. 9, 12.*

Caprea, Plinii. *Capreolus vulgò*, *Cervulus silvestris septentrionalis nostras*, Ray. *Synopf. animal. quadr. pag. 89.*

Cervus cornibus ramosis, teretibus, erectis. Linn.

Cervus minimus, *Capreolus*, *Cervulus Caprea*, *cornibus brevibus ramosis, annuatim deciduis.* Klein. *Quadr. Hist. Nat. pag. 24.*

lambris plus bas, & ſe tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis ; mais s'il a moins de nobleſſe, moins de force, & beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité, & même plus de courage que le cerf *(b)* ; il eſt plus gai, plus leſte, plus éveillé ; ſa forme eſt plus arrondie, plus élégante, & ſa figure plus agréable ; ſes yeux ſur-tout ſont plus beaux, plus brillans, & paroiſſent animés d'un ſentiment plus vif ; ſes membres ſont plus ſouples, ſes mouvemens plus preſtes, & il bondit, ſans effort, avec autant de force que de légèreté. Sa robe eſt toujours propre, ſon poil net & luſtré ; il ne ſe roule jamais dans la fange comme le cerf ; il ne ſe plaît que dans les pays les plus élevés, les plus ſecs, où l'air eſt le plus pur ; il eſt encore plus ruſé, plus adroit à ſe dérober, plus difficile à ſuivre ; il a plus

(b) Lorſque les faons ſont attaqués, le chevreuil qui les reconnoît pour être à lui, prend leur défenſe ; & quoique ce ſoit un animal aſſez petit, il eſt aſſez fort pour battre un jeune cerf & le faire fuir. *Nouveau Traité de la Vénerie. Paris, 1750, page 178.*

de fineſſe, plus de reſſources d'inſtinct. Car quoiqu'il ait le déſavantage mortel de laiſſer après lui des impreſſions plus fortes, & qui donnent aux chiens plus d'ardeur & plus de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laiſſe pas de ſavoir ſe ſouſtraire à leur pourſuite par la rapidité de ſa première courſe, & par ſes détours multipliés; il n'attend pas, pour employer la ruſe, que la force lui manque; dès qu'il ſent, au contraire, que les premiers efforts d'une ſuite rapide ont été ſans ſuccès, il revient ſur ſes pas, retourne, revient encore, & lorſqu'il a confondu par ſes mouvemens oppoſés la direction de l'aller avec celle du retour, lorſqu'il a mêlé les émanations préſentes avec les émanations paſſées, il ſe ſépare de la terre par un bond, & ſe jetant à côté, il ſe met ventre à terre, & laiſſe, ſans bouger, paſſer près de lui la troupe entière de ſes ennemis ameutés.

Il diffère du cerf & du daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs; & auſſi par preſque toutes les habitudes de nature: au lieu de ſe mettre en hardes comme eux, & de marcher

par grandes troupes, il demeure en famille ; le père, la mère & les petits vont enſemble, & on ne les voit jamais s'aſſocier avec des étrangers ; ils ſont auſſi conſtans dans leurs amours que le cerf l'eſt peu ; comme la chevrette produit ordinairement deux faons, l'un mâle & l'autre femelle, ces jeunes animaux, élevés, nourris enſemble, prennent une ſi forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne ſe quittent jamais, à moins que l'un des deux n'ait éprouvé l'injuſtice du ſort, qui ne devroit jamais ſéparer ce qui s'aime ; & c'eſt attachement encore plutôt qu'amour, car quoiqu'ils ſoient toujours enſemble, ils ne reſſentent les ardeurs du rut qu'une ſeule fois par an, & ce temps ne dure que quinze jours ; c'eſt à la fin d'octobre qu'il commence, & il finit avant le 15 de novembre. Ils ne ſont point alors chargés, comme le cerf d'une venaiſon ſurabondante ; ils n'ont point d'odeur forte, point de fureur, rien en un mot qui les altère, & qui change leur état ; ſeulement ils ne ſouffrent pas que leurs faons reſtent avec eux pendant ce temps ; le père

les chaſſe, comme pour les obliger à céder leur place à d'autres qui vont venir, & à former eux-mêmes une nouvelle famille ; cependant, après que le rut eſt fini, les faons reviennent auprès de leur mère, & ils y demeurent encore quelque temps, après quoi ils la quittent pour toujours, & vont tous deux s'établir à quelque diſtance des lieux où ils ont pris naiſſance.

La chevrette porte cinq mois & demi, elle met bas vers la fin d'avril, ou au commencement de mai. Les biches, comme nous l'avons dit, portent plus de huit mois, & cette différence ſeule ſuffiroit pour prouver que ces animaux ſont d'une eſpèce aſſez éloignée pour ne pouvoir jamais ſe rapprocher, ni ſe mêler, ni produire enſemble une race intermédiaire : par ce rapport, auſſi-bien que par la figure & par la taille, ils ſe rapprochent de l'eſpèce de la chèvre autant qu'ils s'éloignent de l'eſpèce du cerf ; car la chèvre porte à peu près le même temps, & le chevreuil peut être regardé comme une chèvre ſauvage, qui ne vivant que de bois, porte du bois

au lieu de cornes. La chevrette ſe ſépare du chevreuil lorſqu'elle veut mettre bas ; elle ſe recèle dans le plus fort du bois pour éviter le loup, qui eſt ſon plus dangereux ennemi. Au bout de dix ou douze jours les jeunes faons ont déjà pris aſſez de force pour la ſuivre : lorſqu'elle eſt menacée de quelque danger, elle les cache dans quelque endroit fourré, elle fait face, ſe laiſſe chaſſer pour eux ; mais tous ſes ſoins n'empêchent pas que les hommes, les chiens, les loups, ne les lui enlèvent ſouvent : c'eſt-là leur temps le plus critique, & celui de la grande deſtruction de cette eſpèce, qui n'eſt déjà pas trop commune : j'en ai la preuve par ma propre expérience. J'habite ſouvent une campagne dans un pays (*c*), dont les chevreuils ont une grande réputation ; il n'y a point d'années qu'on ne m'apporte au printemps pluſieurs faons, les uns vivans, pris par les hommes, d'autres tués par les chiens ; en ſorte que ſans compter ceux que les loups dévorent, je vois qu'on en détruit plus dans le ſeul mois de mai, que dans le cours de tout

(*c*) A Montbard en Bourgogne.

le reſte de l'année : & ce que j'ai remarqué depuis plus de vingt-cinq ans, c'eſt que comme s'il y avoit en tout un équilibre parfait entre les cauſes de deſtruction & de renouvellement, ils ſont toujours, à très-peu près, en même nombre dans les mêmes cantons. Il n'eſt pas difficile de les compter, parce qu'ils ne ſont nulle part bien nombreux, qu'ils marchent en famille, & que chaque famille habite ſéparément, enſorte que, par exemple, dans un taillis de cent arpens, il y en aura une famille, c'eſt-à-dire, trois, quatre ou cinq ; car la chevrette, qui produit ordinairement deux faons, quelquefois n'en fait qu'un, & quelquefois en fait trois, quoique très-rarement. Dans un autre canton, qui ſera du double plus étendu, il y en aura ſept ou huit, c'eſt-à-dire deux familles ; & j'ai obſervé que dans chaque canton cela ſe ſoutient toujours au même nombre, à l'exception des années où les hivers ont été trop rigoureux & les neiges abondantes & de longue durée ; ſouvent alors la famille entière eſt détruite, mais dès l'année ſuivante il en revient une

autre, & les cantons qu'ils aiment de préférence, ſont toujours à peu près également peuplés. Cependant on prétend qu'en général le nombre en diminue, & il eſt vrai qu'il y a des provinces en France où l'on n'en trouve plus; que quoique communs en Écoſſe, il n'y en a point en Angleterre; qu'il n'y en a que peu en Italie; qu'ils ſont bien plus rares en Suède *(d)* qu'ils ne l'étoient autrefois, &c. mais cela pourroit venir, ou de la diminution des forêts, ou de l'effet de quelque grand hiver, comme celui de 1709, qui les fit preſque tous périr en Bourgogne, en ſorte qu'il s'eſt paſſé pluſieurs années avant que l'eſpèce ſe ſoit rétablie: d'ailleurs ils ne ſe plaiſent pas également dans tous les pays, puiſque dans le même pays ils affectent encore des lieux particuliers; ils aiment les collines ou les plaines élevées au-deſſus des montagnes; ils ne ſe tiennent pas dans la profondeur des forêts, ni dans le milieu des bois d'une vaſte étendue; ils occupent plus volontiers les pointes des bois qui ſont environnées de terres

(d) Lin. Faun. Suec.

labourables, les taillis clairs & en mauvais terrein, où croiſſent abondamment la bourgène, la ronce, &c.

Les faons reſtent avec leurs père & mère huit ou neuf mois en tout, & lorſqu'ils ſe ſont ſéparés, c'eſt-à-dire, vers la fin de la première année de leur âge, leur première tête commence à paroître ſous la forme de deux dagues beaucoup plus petites que celles du cerf, mais ce qui marque encore une grande différence entre ces animaux, c'eſt que le cerf ne met bas ſa tête qu'au printemps, & ne la refait qu'en été, au lieu que le chevreuil la met bas à la fin de l'automne, & la refait pendant l'hiver. Pluſieurs cauſes concourent à produire ces effets différens. Le cerf prend en été beaucoup de nourriture, il ſe charge d'une abondante venaiſon, enſuite il s'épuiſe par le rut au point qu'il lui faut tout l'hiver pour ſe rétablir & pour reprendre ſes forces; loin donc qu'il y ait alors aucune ſurabondance, il y a diſette & défaut de ſubſtance, & par conſéquent ſa tête ne peut pouſſer qu'au printemps, lorſqu'il a repris aſſez de

nourriture pour qu'il y en ait de ſuperflue. Le chevreuil au contraire, qui ne s'épuiſe pas tant, n'a pas beſoin d'autant de réparation ; & comme il n'eſt jamais chargé de venaiſon, qu'il eſt toujours preſque le même, que le rut ne change rien à ſon état, il a dans tous les temps la même ſurabondance ; en ſorte qu'en hiver même, & peu de temps après le rut, il met bas ſa tête, & la refait. Ainſi, dans tous ces animaux, le ſuperflu de la nourriture organique, avant de ſe déterminer vers les réſervoirs ſéminaux, & de former la liqueur ſéminale, ſe porte vers la tête, & ſe manifeſte à l'extérieur par la production du bois, de la même manière que dans l'homme le poil & la barbe annoncent & précèdent la liqueur ſéminale ; & il paroît que ces productions, qui ſont, pour ainſi dire, végétales, ſont formées d'une matière organique, ſurabondante, mais encore imparfaite & mêlée de parties brutes, puiſqu'elles conſervent dans leur accroiſſement & dans leur ſubſtance, les qualités du végétal ; au lieu que la liqueur ſéminale, dont la

production est plus tardive, est une matière purement organique, entièrement dépouillée des parties brutes, & parfaitement assimilée au corps de l'animal.

Lorsque le chevreuil a refait sa tête, il touche au bois, comme le cerf, pour la dépouiller de la peau dont elle est revêtue, & c'est ordinairement dans le mois de mars, avant que les arbres commencent à pousser; ce n'est donc pas la sève du bois qui teint la tête du chevreuil: cependant elle devient brune à ceux qui ont le pelage brun, & jaune à ceux qui sont roux, car il y a des chevreuils de ces deux pelages, & par conséquent cette couleur du bois ne vient, comme je l'ai dit *(e)*, que de la nature de l'animal & de l'impression de l'air. A la seconde tête, le chevreuil porte déjà deux ou trois andouillers sur chaque côté; à la troisième, il en a trois ou quatre; à la quatrième, quatre ou cinq, & il est bien rare d'en trouver qui en aient davantage: on reconnoît seulement qu'ils sont vieux chevreuils,

(e) Voyez ci-devant l'histoire du cerf.

à l'épaiſſeur du mérain, à la largeur de la meule, à la groſſeur des perlures, &c. Tant que leur tête eſt molle, elle eſt extrêmement ſenſible : j'ai été témoin d'un coup de fuſil, dont la balle coupa net l'un des côtés du refait de la tête qui commençoit à pouſſer ; le chevreuil fut ſi fort étourdi du coup, qu'il tomba comme mort : le tireur qui en étoit près, ſe jeta deſſus & le ſaiſit par le pied, mais le chevreuil ayant repris tout d'un coup le ſentiment & les forces, l'entraîna par terre à plus de trente pas dans le bois ; quoique ce fût un homme très-vigoureux ; enfin ayant été achevé d'un coup de couteau, nous vîmes qu'il n'avoit eu d'autre bleſſure que le refait coupé par la balle. L'on ſait d'ailleurs que les mouches ſont une des plus grandes incommodités du cerf, lorſqu'il refait ſa tête ; il ſe recèle alors dans le plus fort du bois où il y a le moins de mouches, parce qu'elles lui ſont inſupportables lorſqu'elles s'attachent à ſa tête naiſſante ; ainſi, il y a une communication intime entre les parties molles de ce bois vivant, & tout le ſyſtême nerveux du corps de

l'animal. Le chevreuil, qui n'a pas à craindre les mouches, parce qu'il refait sa tête en hiver, ne se recèle pas, mais il marche avec précaution, & porte la tête basse pour ne pas toucher aux branches.

Dans le cerf, le daim & le chevreuil, l'os frontal a deux apophyses ou éminences, sur lesquelles porte le bois; ces deux éminences osseuses commencent à pousser à cinq ou six mois, & prennent en peu de temps leur entier accroissement; & loin de continuer à s'élever davantage à mesure que l'animal avance en âge, elles s'abaissent & diminuent de hauteur chaque année; en sorte que les meules, dans un vieux cerf ou dans un vieux chevreuil, appuient d'assez près sur l'os frontal, dont les apophyses sont devenues fort larges & fort courtes : c'est même l'indice le plus sûr pour reconnoître l'âge avancé dans tous ces animaux. Il me semble que l'on peut aisément rendre raison de cet effet, qui d'abord paroît singulier, mais qui cesse de l'être si l'on fait attention que le bois qui porte sur cette éminence, presse ce point d'appui pendant tout le temps de son

accroiſſement ; que par conſéquent il le comprime avec une grande force tous les ans, pendant pluſieurs mois : & comme cet os, quoique dur, ne l'eſt pas plus que les autres os, il ne peut manquer de céder un peu à la force qui le comprime, en ſorte qu'il s'élargit, ſe rabaiſſe & s'aplatit toujours de plus en plus par cette même compreſſion réitérée à chaque tête que forment ces animaux. Et c'eſt ce qui fait que quoique les meules & le mérain groſſiſſent toujours, & d'autant plus que l'animal eſt plus âgé, la hauteur de la tête & le nombre des andouillers diminuent ſi fort, qu'à la fin, lorſqu'ils parviennent à un très-grand âge, ils n'ont plus que deux groſſes dagues ou des têtes bizarres & contrefaites, dont le mérain eſt fort gros, & dont les andouillers ſont très-petits.

Comme la chevrette ne porte que cinq mois & demi, & que l'accroiſſement du jeune chevreuil eſt plus prompt que celui du cerf, la durée de ſa vie eſt plus courte, & je ne crois pas qu'elle s'étende à plus de douze ou quinze ans tout au plus. J'en ai élevé pluſieurs, mais

je n'ai jamais pu les garder plus de cinq ou six ans ; ils sont très-délicats sur le choix de la nourriture ; ils ont besoin de mouvement, de beaucoup d'air, de beaucoup d'espace, & c'est ce qui fait qu'ils ne résistent que pendant les premières années de leur jeunesse aux inconvéniens de la vie domestique : il leur faut une femelle, & un parc de cent arpens, pour qu'ils soient à leur aise : on peut les apprivoiser, mais non pas les rendre obéissans, ni même familiers ; ils retiennent toujours quelque chose de leur naturel sauvage ; ils s'épouvantent aisément, & ils se précipitent contre les murailles avec tant de force, que souvent ils se cassent les jambes. Quelque privés qu'ils puissent être, il faut s'en défier ; les mâles sur-tout sont sujets à des caprices dangereux, à prendre certaines personnes en aversion ; & alors ils s'élancent & donnent des coups de tête assez forts pour renverser un homme, & ils le foulent encore avec les pieds lorsqu'ils l'ont renversé. Les chevreuils ne raient pas si fréquemment, ni d'un cri aussi fort que le cerf ; les jeunes ont

une petite voix, courte & plaintive, *mi.... mi*, par laquelle ils marquent le beſoin qu'ils ont de nourriture : ce ſon eſt aiſé à imiter, & la mère trompée par l'appeau arrive juſque ſous le fuſil du chaſſeur.

En hiver, les chevreuils ſe tiennent dans les taillis les plus fourrés, & ils vivent de ronces, de genêt, de bruyère & de chatons de coudrier, de marſaule, &c. Au printemps, ils vont dans les taillis plus clairs, & broutent les boutons & les feuilles naiſſantes de preſque tous les arbres : cette nourriture chaude fermente dans leur eſtomac, & les enivre de manière qu'il eſt alors très-aiſé de les ſurprendre ; ils ne ſavent où ils vont, ils ſortent même aſſez ſouvent hors du bois, & quelquefois ils approchent du bétail & des endroits habités. En été, ils reſtent dans les taillis élevés, & n'en ſortent que rarement pour aller boire à quelque fontaine, dans les grandes ſéchereſſes ; car pour peu que la roſée ſoit abondante, ou que les feuilles ſoient mouillées de la pluie, ils ſe paſſent de boire. Ils cherchent les nourritures les

plus fines, ils ne viandent pas avidement comme le cerf, ils ne broutent pas indifféremment toutes les herbes, ils mangent délicatement, & ils ne vont que rarement aux gagnages, parce qu'ils préfèrent la bourgène & la ronce aux grains & aux légumes.

La chair de ces animaux eſt, comme l'on ſait, excellente à manger, cependant il y a beaucoup de choix à faire; la qualité dépend principalement du pays qu'ils habitent, & dans le meilleur pays il s'en trouve encore de bons & de mauvais, les bruns ont la chair plus fine que les roux; tous les chevreuils mâles qui ont paſſé deux ans, & que nous appelons vieux *Brocards*, ſont durs & d'aſſez mauvais goût: les chevrettes, quoique du même âge, ou plus âgées, ont la chair plus tendre; celle des faons, lorſqu'ils ſont trop jeunes, eſt mollaſſe, mais elle eſt parfaite lorſqu'ils ont un an ou dix-huit mois; ceux des pays de plaines & de vallées ne ſont pas bons; ceux des terreins humides ſont encore plus mauvais; ceux qu'on élève dans des

parcs ont peu de goût ; enfin il n'y a de bien bons chevreuils que ceux des pays ſecs & élevés, entrecoupés de collines, de bois, de terres labourables, de friches, où ils ont autant d'air, d'eſpace, de nourriture, & même de ſolitude, qu'il leur en faut ; car ceux qui ont été ſouvent inquiétés ſont maigres, & ceux que l'on prend après qu'ils ont été courus ont la chair inſipide & flétrie.

Cette eſpèce, qui eſt moins nombreuſe que celle du cerf, & qui eſt même fort rare dans quelques parties de l'Europe, paroît être beaucoup plus abondante en Amérique. Ici nous n'en connoiſſons que deux variétés, les roux qui ſont les plus gros, & les bruns qui ont une tache blanche au derrière, & qui ſont les plus petits ; & comme il s'en trouve dans les pays ſeptentrionaux auſſi-bien que dans les contrées méridionales de l'Amérique, on doit préſumer qu'ils diffèrent les uns des autres peut-être plus qu'ils ne diffèrent de ceux d'Europe : par exemple, ils ſont extrêmement communs à la

Louisiane *(c)*, & ils y sont plus grands qu'en France; ils se retrouvent au Brésil, car l'animal que l'on appelle *Cujuacu-apara* ne diffère pas plus de notre chevreuil, que le cerf de Canada diffère de notre cerf; il y a seulement quelque différence dans la forme de leur bois, comme on peut le voir dans la planche du cerf de Canada, donnée par M. Pérault, & dans la *pl. XXXVII, fig. 1 & 2* *, où nous avons fait représenter deux bois de ces chevreuils du Brésil, que nous avons aisément reconnus par la description & la figure qu'en a données Pison. « Il y a, dit-il *(d)*, au Brésil des espèces de chevreuils dont les uns n'ont point « de cornes & s'appellent *Cujuacu-été*, & « les autres ont des cornes & s'appellent «

(c) On fait aussi beaucoup d'usage, à la Louisiane, de la chair de chevreuil: cet animal y est un peu plus grand qu'en Europe, & porte des cornes semblables à celles du cerf, mais il n'en a pas le poil ni la couleur; il sert aux habitans ainsi que le mouton ailleurs. *Mém. sur la Louisiane*, par M. Dumont, *tome I, page 75.*

(d) Pison. *Hist. Brasil. pag. 98*, où l'on en voit aussi la figure.

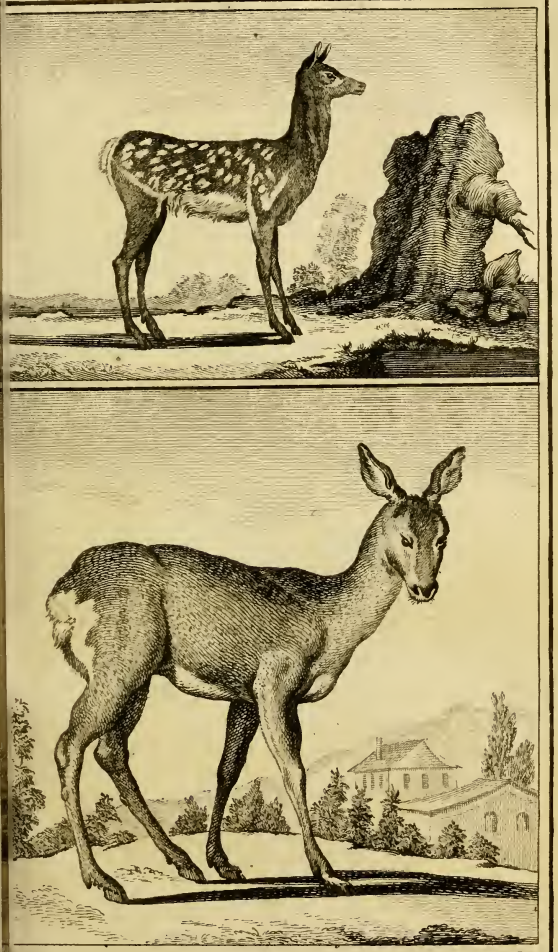
* Voy. le *tome XII* de l'édition en trente-un volumes.

» *Cujuacu-apara :* ceux-ci, qui ont des » cornes, ſont plus petits que les autres ; » les poils ſont luiſans, polis, mêlés » de brun & de blanc, ſur-tout quand » l'animal eſt jeune, car le blanc s'efface » avec l'âge. Le pied eſt diviſé en deux » ongles noirs, ſur chacun deſquels il » y en a un plus petit qui eſt comme » ſuperpoſé ; la queue courte, les yeux » grands & noirs, les narines ouvertes, les » cornes médiocres, à trois branches, & » qui tombent tous les ans ; les femelles » portent cinq ou ſix mois : on peut les » apprivoiſer, &c. Marcgrave ajoute que » l'*Apara* a des cornes à trois branches, » & que la branche inférieure de ces » cornes eſt la plus longue, & ſe diviſe en deux ». L'on voit bien par ces deſcriptions, que l'*Apara* n'eſt qu'une variété de l'eſpèce de nos chevreuils, & Ray ſoupçonne *(e)* que le *Cujuacu-été* n'eſt pas d'une eſpèce différente de celle du *Cujuacu-apara*, & que celui-ci eſt le mâle, & l'autre la femelle. Je ſerois tout-à-fait de ſon avis, ſi Piſon ne diſoit pas préciſément que ceux qui ont des

(e) Ray, *Synopſ. animal. quadr. pag. 90.*

B. dir.

LE CHEVREUIL.



B. dir.

LA CHEVRETTE.

cornes ſont plus petits que les autres : il ne me paroît pas probable que les femelles ſoient plus groſſes que les mâles, dans cette eſpèce, au Breſil, puiſqu'ici elles ſont plus petites. Ainſi, en même temps que nous croyons que le *Cujuacu-apara* n'eſt qu'une variété de notre chevreuil, à laquelle on doit même rapporter le *Capreolus marinus* de Jonſton, nous ne déciderons rien ſur ce que peut être le *Cujuacu-été*, juſqu'à ce que nous en ſoyons mieux informés.

LE LIÈVRE (a).

Les eſpèces d'animaux les plus nombreuſes ne ſont pas les plus utiles; rien n'eſt même plus nuiſible que cette multitude de rats, de mulots, de ſauterelles, des chenilles, & de tant d'autres inſectes dont il ſemble que la Nature permette & ſouffre, plutôt qu'elle ne l'ordonne, la trop nombreuſe multiplication. Mais l'eſpèce du lièvre & celle du lapin ont pour nous le double avantage du nombre & de l'utilité; les lièvres ſont univerſellement & très-abondamment

(a) Le Lièvre; en Grec, Λαγὼς; Latin, *Lepus, quaſi Levipes;* Italien, *Lepre;* Eſpagnol, *Liebre;* Portugais, *Lebre;* Allemand, *Haſe;* Anglois, *Hare;* Suédois, *Hare;* Hollandois, *Haſe;* Polonois, *Sajonç;* Eſclavon, *Saiç;* Ruſſien, *Zaïça;* Arabe, *Ernab, Harneb, Arneph;* Turc, *Tauſan;* Perſan, *Kargos;* au Breſil, *Thabiti;* dans l'Amérique ſeptentrionale, *Soutanda.*

Lepus, Ray, *Synopſ. animal. quadr. pag.* 204.

Lepus caudâ abruptâ, pupillis atris. Linnæus.

Lepus vulgaris, cinereus, cujus venatio animum exhilarat. Klein, *quadr. hiſt. nat. pag.* 51.

répandus

répandus dans tous les climats de la terre : les lapins, quoiqu'originaires de climats particuliers, multiplient si prodigieusement dans presque tous les lieux où l'on veut les transporter, qu'il n'est plus possible de les détruire, & qu'il faut même employer beaucoup d'art pour en diminuer la quantité, quelquefois incommode.

Lorsqu'on réfléchit donc sur cette fécondité sans bornes donnée à chaque espèce, sur le produit innombrable qui doit en résulter, sur la prompte & prodigieuse multiplication de certains animaux qui pullulent tout-à-coup, & viennent par milliers désoler les campagnes & ravager la terre, on est étonné qu'ils n'envahissent pas la Nature, on craint qu'ils ne l'oppriment par le nombre, & qu'après avoir dévoré sa substance, ils ne périssent eux-mêmes qu'avec elle.

L'on voit en effet avec effroi arriver ces nuages épais, ces phalanges ailées d'insectes affamés, qui semblent menacer le globe entier, & qui se rabattant sur les plaines fécondes de l'Égypte, de la Pologne ou de l'Inde, détruisent en un

inſtant les travaux, les eſpérances de tout un peuple, & n'épargnant ni les grains, ni les fruits, ni les herbes, ni les racines, ni les feuilles, dépouillent la terre de ſa verdure, & changent en un déſert aride les plus riches contrées. L'on voit deſcendre des montagnes du Nord des rats en multitude innombrable, qui, comme un déluge, ou plutôt un débordement de ſubſtance vivante, viennent inonder les plaines, ſe répandent juſque dans les provinces du Midi, & après avoir détruit ſur leur paſſage tout ce qui vit ou végète, finiſſent par infecter la terre & l'air de leurs cadavres. L'on voit dans les pays méridionaux ſortir tout-à-coup du déſert des myriades de fourmies, leſquelles, comme un torrent dont la ſource ſeroit intariſſable, arrivent en colonnes preſſées, ſe ſuccèdent, ſe renouvellent ſans ceſſe, s'emparent de tous les lieux habités, en chaſſent les animaux & les hommes, & ne ſe retirent qu'après une dévaſtation générale. Et dans les temps où l'homme, encore à demi ſauvage, étoit, comme les animaux, ſujet à toutes les loix, &

même aux excès de la Nature, n'a-t-on pas vu de ces débordemens de l'eſpèce humaine, des Normards, des Alains, des Huns, des Goths, des peuples, ou plutôt des peuplades d'animaux à face humaine, ſans domicile & ſans nom, ſortir tout-à-coup de leurs antres, marcher par troupeaux effrénés, tout opprimer ſans autre force que le nombre, ravager les cités, renverſer les empires, & après avoir détruit les nations & dévaſté la Terre, finir par la repeupler d'hommes auſſi nouveaux & plus barbares qu'eux?

Ces grands évènemens, ces époques ſi marquées dans l'hiſtoire du genre humain, ne ſont cependant que de légères viciſſitudes dans le cours ordinaire de la Nature vivante; il eſt en général toujours conſtant, toujours le même; ſon mouvement, toujours réglé, roule ſur deux pivots inébranlables, l'un la fécondité ſans bornes donnée à toutes les eſpèces, l'autre les obſtacles ſans nombre qui réduiſent le produit de cette fécondité à une meſure déterminée, & ne laiſſent en tout temps qu'à peu près la

même quantité d'individus dans chaque eſpèce. Et comme ces animaux en multitude innombrable, qui paroiſſent tout-à-coup, diſparoiſſent de même, & que le fonds de ces eſpèces n'en eſt point augmenté, celui de l'eſpèce humaine demeure auſſi toujours le même ; les variations en ſont ſeulement un peu plus lentes, parce que la vie de l'homme étant plus longue que celle de ces petits animaux, il eſt néceſſaire que les alternatives d'augmentation & de diminution ſe préparent de plus loin & ne s'achèvent qu'en plus de temps ; & ce temps même n'eſt qu'un inſtant dans la durée, un moment dans la ſuite des ſiècles, qui nous frappe plus que les autres, parce qu'il a été accompagné d'horreur & de deſtruction ; car, à prendre la terre entière & l'eſpèce humaine en général, la quantité des hommes doit, comme celle des animaux, être en tout temps à très-peu près la même, puiſqu'elle dépend de l'équilibre des cauſes phyſiques ; équilibre auquel tout eſt parvenu depuis long-temps, & que les efforts des hommes, non plus que toutes les circonſtances

morales, ne peuvent rompre, ces circonſtances dependant elles-mêmes de ces cauſes phyſiques dont elles ne ſont que des effets particuliers. Quelque ſoin que l'homme puiſſe prendre de ſon eſpèce, il ne la rendra jamais plus abondante en un lieu, que pour la détruire ou la diminuer dans un autre. Lorſqu'une portion de la Terre eſt ſurchargée d'hommes, ils ſe diſperſent, ils ſe répandent, ils ſe détruiſent, & il s'établit en même temps des loix & des uſages qui ſouvent ne previennent que trop cet excès de multiplication. Dans les climats exceſſivement féconds, comme à la Chine, en Égypte, en Guinée, on relègue, on mutile, on vend, on noie les enfans; ici on les condamne à un célibat perpétuel. Ceux qui exiſtent, s'arrogent aiſément des droits ſur ceux qui n'exiſtent pas; comme êtres néceſſaires, ils anéantiſſent les êtres contingens, ils ſupprimment pour leur aiſance, pour leur commodité, les générations futures. Il ſe fait ſur les hommes, ſans qu'on s'en aperçoive, ce qui ſe fait ſur les animaux, on les ſoigne, on les multiplie, on les

néglige, on les détruit ſelon le beſoin, les avantages, l'incommodité, les déſagrémens qui en réſultent ; & comme tous ces effets moraux dépendent eux-mêmes des cauſes phyſiques, qui, depuis que la Terre a pris ſa conſiſtance, ſont dans un état fixe & dans un équilibre permanent, il paroît que pour l'homme, comme pour les animaux, le nombre d'individus dans l'eſpèce ne peut qu'être conſtant. Au reſte, cet état fixe & ce nombre conſtant ne ſont pas des quantités abſolues ; toutes les cauſes phyſiques & morales, tous les effets qui en réſultent, ſont compris & balancent entre certaines limites plus ou moins étendues, mais jamais aſſez grandes pour que l'équilibre ſe rompe. Comme tout eſt en mouvement dans l'Univers, & que toutes les forces répandues dans la matière agiſſent les unes contre les autres & ſe contrebalancent, tout ſe fait par des eſpèces d'oſcillations, dont les points milieux ſont ceux auxquels nous rapportons le cours ordinaire de la Nature, & dont les points extrêmes en ſont les périodes le plus éloignées. En effet, tant

dans les animaux que dans les végétaux, l'excès de la multiplication eſt ordinairement ſuivi de la ſtérilité ; l'abondance & la diſette ſe préſentent tour à tour, & ſouvent ſe ſuivent de ſi près, que l'on pourroit juger de la production d'une année par le produit de celle qui la précède. Les pommiers, les pruniers, les chênes, les hêtres & la plupart des autres arbres fruitiers & foreſtiers, ne portent abondamment que de deux années l'une ; les chenilles, les hannetons, les mulots & pluſieurs autres animaux, qui, dans de certaines années, ſe multiplient à l'excès, ne paroiſſent qu'en petit nombre l'année ſuivante. Que deviendroient en effet tous les biens de la Terre, que deviendroient les animaux utiles, & l'homme lui-même, ſi dans ces années exceſſives chacun de ces inſectes ſe reproduiſoit pour l'année ſuivante par une génération proportionnelle à leur nombre ! Mais non, les cauſes de deſtruction, d'anéantiſſement & de ſtérilité ſuivent immédiatement celles de la trop grande multiplication, & indépendamment de la contagion, ſuite néceſſaire des trop grands amas de

toute matière vivante dans un même lieu, il y a dans chaque eſpèce des cauſes particulières de mort & de deſtruction, que nous indiquerons dans la ſuite, & qui ſeules ſuffiſent pour compenſer les excès des générations précédentes.

Au reſte, je le répète encore, ceci ne doit pas être pris dans un ſens abſolu, ni même ſtrict, ſur-tout pour les eſpèces qui ne ſont pas abandonnées en entier à la Nature ſeule : celles dont l'homme prend ſoin, à commencer par la ſienne, ſont plus abondantes qu'elles ne le ſeroient ſans ces ſoins ; mais comme ces ſoins ont eux-mêmes des limites, l'augmentation qui en réſulte eſt auſſi limitée & fixée depuis long-temps par des bornes immuables ; & quoique dans les pays policés l'eſpèce de l'homme & celles de tous les animaux utiles ſoient plus nombreuſes que dans les autres climats, elles ne le ſont jamais à l'excès, parce que la même Puiſſance qui les fait naître, les détruit dès qu'elles deviennent incommodes.

Dans les cantons conſervés pour le

plaiſir de la chaſſe, on tue quelquefois quatre ou cinq cents lièvres dans une ſeule battue. Ces animaux multiplient beaucoup, ils ſont en état d'engendrer en tout temps, & dès la première année de leur vie; les femelles ne portent que trente ou trente-un jours, elles produiſent trois ou quatre petits, & dès qu'elles ont mis bas, elles reçoivent le mâle; elles le reçoivent auſſi lorſqu'elles ſont pleines, & par la conformation particulière de leurs parties génitales il y a ſouvent ſuperfétation; car le vagin & le corps de la matrice ſont continus, & il n'y a point d'orifice ni de col de matrice comme dans les autres animaux, mais les cornes de la matrice ont chacune un orifice qui déborde dans le vagin, & qui ſe dilate dans l'accouchement; ainſi, ces deux cornes ſont deux matrices diſtinctes, ſéparées & qui peuvent agir indépendamment l'une de l'autre, en ſorte que les femelles dans cette eſpèce peuvent concevoir & accoucher en différens temps par chacune de ces matrices; & par conſéquent les ſuperfétations doivent être auſſi fréquentes dans

ces animaux, qu'elles ſont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organe.

Ces femelles peuvent donc être en chaleur & pleines en tout temps, & ce qui prouve aſſez qu'elles ſont auſſi laſcives que fécondes, c'eſt une autre ſingularité dans leur conformation ; elles ont le gland du clitoris proéminent, & preſque auſſi gros que le gland de la verge du mâle ; & comme la vulve n'eſt preſque pas apparente, & que d'ailleurs les mâles n'ont au dehors ni bourſes ni teſticules dans leur jeuneſſe, il eſt ſouvent aſſez difficile de diſtinguer le mâle de la femelle. C'eſt auſſi ce qui a fait dire que dans les lièvres il y avoit beaucoup d'hermaphrodites, que les mâles produiſoient quelquefois des petits comme les femelles, qu'il y en avoit qui étoient tour à tour mâles & femelles, & qui en faiſoient alternativement les fonctions, parce qu'en effet ces femelles, ſouvent plus ardentes que les mâles, les couvrent avant d'en être couvertes, & que d'ailleurs elles leur reſſemblent ſi fort à l'extérieur, qu'à moins d'y regarder de très-près, on prend la femelle pour le mâle, ou le mâle pour la femelle.

Les petits ont les yeux ouverts en naiſſant, la mère les alaite pendant vingt jours, après quoi ils s'en ſéparent & trouvent eux-mêmes leur nourriture : ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils ſont nés ; cependant ils vivent ſolitairement, & ſe forment chacun un gîte à une petite diſtance, comme de ſoixante ou quatre-vingts pas ; ainſi, lorſqu'on trouve un jeune levraut dans un endroit, on eſt preſque ſûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. Ils paiſſent pendant la nuit plutôt que pendant le jour, ils ſe nourriſſent d'herbes, de racines, de feuilles, de fruits, de graines, & préfèrent les plantes dont la ſève eſt laiteuſe ; ils rongent même l'écorce des arbres pendant l'hiver, & il n'y a guère que l'aune & le tilleul auxquels ils ne touchent pas. Lorſqu'on en élève, on les nourrit avec de la laitue & des légumes, mais la chair de ces lièvres nourris eſt toujours de mauvais goût.

Ils dorment ou ſe repoſent au gîte pendant le jour, & ne vivent, pour ainſi dire, que la nuit ; c'eſt pendant la nuit

qu'ils ſe promènent, qu'ils mangent & qu'ils s'accouplent : on les voit au clair de la lune jouer enſemble, ſauter & courir les uns après les autres ; mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille qui tombe, ſuffit pour les troubler ; ils fuient, & fuient chacun d'un côté différent.

Quelques auteurs ont aſſuré que les lièvres ruminent, cependant je ne crois pas cette opinion fondée, puiſqu'ils n'ont qu'un eſtomac, & que la conformation des eſtomacs & des autres inteſtins eſt toute différente dans les animaux ruminans, le cœcum de ces animaux eſt petit, celui du lièvre eſt extrêmement ample, & ſi l'on ajoute à la capacité de ſon eſtomac celle de ce grand cœcum, on concevra aiſément que pouvant prendre un grand volume d'alimens, cet animal peut vivre d'herbes ſeules, comme le cheval & l'âne, qui ont auſſi un grand cœcum, qui n'ont de même qu'un eſtomac, & qui par conſéquent ne peuvent ruminer.

Les lièvres dorment beaucoup, & dorment les yeux ouverts ; ils n'ont pas de cils aux paupières, & ils paroiſſent avoir les yeux mauvais ; ils ont, comme

par dédommagement, l'ouïe très-fine, & l'oreille d'une grandeur démesurée, relativement à celle de leur corps ; ils remuent ces longues oreilles avec une extrême facilité, ils s'en servent comme de gouvernail pour se diriger dans leur course, qui est si rapide, qu'ils devancent aisément tous les autres animaux. Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, il leur est plus commode de courir en montant qu'en descendant ; aussi, lorsqu'ils sont poursuivis, commencent-ils toujours par gagner la montagne : leur mouvement dans leur course est une espèce de galop, une suite de sauts très-prestes & très-pressés ; ils marchent sans faire aucun bruit, parce qu'ils ont les pieds couverts & garnis de poils, même par-dessous ; ce sont aussi peut-être les seuls animaux qui aient des poils au dedans de la bouche.

Les lièvres ne vivent que sept ou huit ans au plus *(b)*, & la durée de la vie est, comme dans les autres animaux, propor-

(b) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris, 1614, fol. 65*, recto.

tionnelle au temps de l'entier développement du corps ; ils prennent preſque tout leur accroiſſement en un an, & vivent environ ſept fois un an ; on prétend ſeulement que les mâles vivent plus longtemps que les femelles, mais je doute que cette obſervation ſoit fondée. Ils paſſent leur vie dans la ſolitude & dans le ſilence, & l'on n'entend leurs voix que quand on les ſaiſit avec force, qu'on les tourmente & qu'on les bleſſe : ce n'eſt point un cri aigre, mais une voix aſſez forte, dont le ſon eſt preſque ſemblable à celui de la voix humaine. Ils ne ſont pas auſſi ſauvages que leurs habitudes & leurs mœurs paroiſſent l'indiquer ; ils ſont doux & ſuſceptibles d'une eſpèce d'éducation, on les apprivoiſe aiſément, ils deviennent même careſſans, mais ils ne s'attachent jamais aſſez pour pouvoir devenir animaux domeſtiques ; car ceux mêmes qui ont été pris tout petits & élevés dans la maiſon ; dès qu'ils en trouvent l'occaſion, ſe mettent en liberté & s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne, qu'ils s'aſſeient volontiers ſur leurs pattes de derrière, &

qu'il ſe ſervent de celles de devant comme de bras, on en a vu qu'on avoit dreſſés à battre du tambour, à geſticuler en cadence, &c.

En général, le lièvre ne manque pas d'inſtinct pour ſa propre conſervation, ni de ſagacité pour échapper à ſes ennemis; il ſe forme un gîte, il choiſit en hiver les lieux expoſés au midi, & en été il ſe loge au nord; il ſe cache pour n'être pa vu, entre des mottes qui ſont de la couleur de ſon poil, « J'ai vu, dit du Fouilloux *(c)*, un lièvre ſi malicieux, « que depuis qu'il oyoit la trompe il ſe « levoit du gîte, & eût-il été à un quart « de lieue de là, il s'en alloit nager en « un étang, ſe relaiſſant au milieu d'icelui » ſur des joncs ſans être aucunement « chaſſé des chiens. J'ai vu courir un « lièvre bien deux heures devant les « chiens, qui, après avoir couru, venoit « pouſſer un autre & ſe mettoit en ſon « gîte. J'en ai vu d'autres qui nageoient « deux ou trois étangs, dont le moindre « avoit quatre-vingts pas de large. J'en « ai vu d'autres qui, après avoir été bien «

(c) Fol. 64 *verſo*, & 65 *recto*.

» courus l'eſpace de deux heures, entroient » par-deſſous la porte d'un tect à brebis » & ſe relaiſſoient parmi le bétail. J'en » ai vu, quand les chiens les couroient, » qui s'alloient mettre parmi un troupeau » de brebis qui paſſoit par les champs, » ne les voulant abandonner ne laiſſer. » J'en ai vu d'autres qui, quand ils oyoient » les chiens courans, ſe cachoient en » terre. J'en ai vu d'autres qui alloient » par un côté de haie & retournoient » par l'autre, en ſorte qu'il n'y avoit que » l'épaiſſeur de la haie entre les chiens » & le lièvre. J'en ai vu d'autres qui, » quand ils avoient couru une demi- » heure, s'en alloient monter ſur une » vieille muraille de ſix pieds de haut, » & s'alloient relaiſſer en un pertuis de » chauffant couvert de lierre. J'en ai » vu d'autres qui nageoient une rivière » qui pouvoit avoir huit pas de large, & » la paſſoient & repaſſoient en longueur » de deux cents pas, plus de vingt fois devant moi ». Mais ce ſont-là ſans doute les plus grands efforts de leur inſtinct; car leurs ruſes ordinaires ſont moins fines & moins recherchées, ils ſe contentent,

lorſqu'ils ſont lancés & pourſuivis, de courir rapidement, & enſuite de tourner & retourner ſur leurs pas ; ils ne dirigent pas leur courſe contre le vent, mais du côté oppoſé ; les femelles ne s'éloignent pas tant que les mâles & tournoyent davantage. En général, tous les lièvres qui ſont nés dans le lieu même où on les chaſſe ne s'en écartent guère, ils reviennent au gîte, & ſi on les chaſſe deux jours de ſuite, ils font le lendemain les mêmes tours & détours qu'ils ont fait la veille. Lorſqu'un lièvre va droit & s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé, c'eſt une preuve qu'il eſt étranger, & qu'il n'étoit en ce lieu qu'en paſſant. Il vient en effet, ſur-tout dans le temps le plus marqué du rut, qui eſt aux mois de janvier, de février & de mars, des lièvres mâles, qui manquant de femelles en leur pays, font pluſieurs lieues pour en trouver & s'arrêtent auprès d'elles, mais dès qu'ils ſont lancés par les chiens, ils regagnent leur pays natal & ne reviennent pas. Les femelles ne ſortent jamais, elles ſont plus groſſes que les mâles, & cependant elles ont moins de force &

d'agilité, & plus de timidité, car elles n'attendent pas au gîte les chiens de ſi près que les mâles, & elles multiplient davantage leurs ruſes & leurs détours : elles ſont auſſi plus délicates & plus ſuſceptibles des impreſſions de l'air, elles craignent l'eau & la roſée, au lieu que parmi les mâles il s'en trouve pluſieurs qu'on appelle *lièvres ladres*, qui cherchent les eaux, & ſe font chaſſer dans les étangs, les marais & autres lieux fangeux. Ces lièvres ladres ont la chair de fort mauvais goût, & en général tous les lièvres qui habitent les plaines baſſes ou les vallées ont la chair inſipide & blanchâtre, au lieu que dans les pays de collines élevées ou de plaines en montagne, où le ſerpolet & les autres herbes fines abondent, les levrauts, & même les vieux lièvres, ſont excellens au goût. On remarque ſeulement que ceux qui habitent le fond des bois dans ces mêmes pays, ne ſont pas à beaucoup près auſſi bons que ceux qui en habitent les liſières, ou qui ſe tiennent dans les champs & dans les vignes, & que les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâles.

La nature du terroir influe sur ces animaux comme sur tous les autres : les lièvres de montagnes sont plus grands & plus gros que les lièvres de plaine, ils sont aussi de couleur différente ; ceux de montagnes sont plus bruns sur le corps, & ont plus de blanc sous le cou que ceux de plaine, qui sont presque rouges. Dans les hautes montagnes & dans les pays du Nord, ils deviennent blancs pendant l'hiver, & reprennent en été leur couleur ordinaire ; il n'y en a que quelques-uns, & ce sont peut-être les plus vieux, qui restent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieillissant. Les lièvres des pays chauds, d'Italie, d'Espagne, de Barbarie, sont plus petits que ceux de France & des autres pays plus septentrionaux : selon Aristote, ils étoient aussi plus petits en Égypte qu'en Grèce. Ils sont également répandus dans tous ces climats : il y en a beaucoup en Suède, en Danemarck, en Pologne, en Moscovie ; beaucoup en France, en Angleterre, en Allemagne ; beaucoup en Barbarie, en Égypte, dans les îles de l'Archipel,

ſur-tout à Délos *(d)*, aujourd'hui Idilis, qui fut appelée par les anciens Grecs, *Lagia*, à cauſe du grand nombre de lièvres qu'on y trouvoit. Enfin il y en a auſſi beaucoup en Lapponie *(e)*, où ils ſont blancs pendant dix mois de l'année, & ne reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Il paroît donc que les climats leur ſont à peu près égaux; cependant on remarque qu'il y a moins de lièvres en Orient qu'en Europe, & peu ou point dans l'Amérique méridionale, quoiqu'il y en ait en Virginie, en Canada *(f)*, & juſque dans les terres qui avoiſinent la baie de Hudſon *(g)* & le détroit de

(d) Voyez la deſcription des îles de l'Archipel, par Daper. *Amſterdam, 1730, page 375.*

(e) Voyez les œuvres de Regnard. *Paris, 1742, tome I, page 180.* Il genio vagante. *Parma, 1691, tome II, page 46.* Voyages de la Martinière. *Paris, 1671, page 74.*

(f) Voyez la relation de la Gaſpéſie, par le P. le Clercq. *Paris, 1691, pages 488, 489, 491, 492.*

(g) Voyez le voyage de Robert Lade. *Paris, 1744, tome II, page 317;* & la ſuite des voyages de Dampier, *tome V, page 167.*

Magellan ; mais ces lièvres de l'Amérique ſeptentrionale ſont peut-être d'une eſpèce différente de celle de nos lièvres, car les voyageurs diſent que non-ſeulement ils ſont beaucoup plus gros, mais que leur chair eſt blanche & d'un goût tout différent de celui de la chair de nos lièvres *(h)*, ils ajoutent que le poil de ces lièvres du nord de l'Amérique ne tombe jamais, & qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays exceſſivement chauds, comme au Sénégal, à Gambie, en Guinée *(i)*, & ſur-tout dans les cantons de Fida, d'Apam, d'Acra, & dans quelques autres pays ſitués ſous la zone torride en Afrique & en Amérique, comme dans la nouvelle Hollande & dans les terres de l'Iſthme de Panama, on trouve auſſi des animaux que les voyageurs ont pris pour des lièvres, mais qui ſont plutôt des eſpèces de lapins *(k)*; car le lapin

(h) Voyez *idem*.

(i) Voyez hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevoſt, *tome III, pages 235 & 296.*

(k) Voyez le voyage de Dampier aux Terres Auſtrales, *tome V, page 111*; & le Voyage de Waſer, imprimé à la ſuite de celui de Dampier, *tome IV, page 224.*

eſt originaire des pays chauds, & ne ſe trouve pas dans les climats ſeptentrionaux, au lieu que le lièvre eſt d'autant plus fort & plus grand, qu'il habite un climat plus froid.

Cet animal, ſi recherché pour la table en Europe, n'eſt pas du goût des Orientaux : il eſt vrai que la loi de Mahomet, & plus anciennement la loi des Juifs, a interdit l'uſage de la chair du lièvre comme de celle du cochon ; mais les Grecs & les Romains en faiſoient autant de cas que nous : *Inter quadrupedes gloria prima Lepus*, dit Martial. En effet, ſa chair eſt excellente, ſon ſang même eſt très-bon à manger, & eſt le plus doux de tous les ſangs ; la graiſſe n'a aucune part à la délicateſſe de la chair, car le lièvre ne devient jamais gras tant qu'il eſt à la campagne en liberté, & cependant il meurt ſouvent de trop de graiſſe lorſqu'on le nourrit à la maiſon.

La chaſſe du lièvre eſt l'amuſement, & ſouvent la ſeule occupation des gens oiſifs de la campagne : comme elle ſe fait ſans appareil & ſans dépenſe, & qu'elle eſt même utile, elle convient à tout le

monde ; on va le matin & le soir au coin du bois attendre le lièvre à sa rentrée ou à sa sortie ; on le cherche pendant le jour dans les endroits où il se gîte. Lorsqu'il y a de la fraîcheur dans l'air, par un soleil brillant, & que le lièvre vient de se gîter après avoir couru, la vapeur de son corps forme une petite fumée que les chasseurs aperçoivent de fort loin ; sur-tout si leurs yeux sont excercés à cette espèce d'observation ; j'en ai vu qui, conduits par cet indice, partoient d'une demi-lieue, pour aller tuer le lièvre au gîte. Il se laisse ordinairement approcher de fort près, sur-tout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, & si au lieu d'aller directement à lui on tourne obliquement pour l'approcher. Il craint les chiens plus que les hommes, & lorsqu'il sent ou qu'il entend un chien, il part de plus loin : quoiqu'il coure plus vîte que les chiens, comme il ne fait pas une route droite, qu'il tourne & retourne autour de l'endroit où il a été lancé, les levriers, qui le chassent à la vue plutôt qu'à l'odorat, lui coupent le chemin, le saisissent & le tuent. Il se tient volontiers en été dans

les champs, en automne dans les vignes, & en hiver dans les buiſſons ou dans les bois, & l'on peut en tout temps, ſans le tirer, le forcer à la courſe avec des chiens courans : on peut auſſi le faire prendre par des oiſeaux de proie ; les ducs, les buſes, les aigles, les renards, les loups, les hommes lui font également la guerre : il a tant d'ennemis qu'il ne leur échappe que par haſard, & il eſt bien rare qu'ils le laiſſent jouir du petit nombre de jours que la Nature lui a comptés.

LE LAPIN.

LE LAPIN (a).

LE Lièvre & le Lapin, quoique fort ſemblables tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ne ſe mêlant point enſemble, ſont deux eſpèces diſtinctes & ſéparées : cependant comme les chaſſeurs (b) diſent que les lièvres mâles, dans le temps du rut, courent les lapines & les couvrent, j'ai cherché à ſavoir ce qui pourroit réſulter de cette union, & pour cela j'ai

(a) Le lapin ; en Grec, Δασύπους ; Latin, *Cuniculus* ; Italien, *Coniglio* ; Eſpagnol, *Conejo* ; Portugais, *Coélho* ; Allemand, *Kaninichen* ; Anglois, *Rabbet*, *Cony* ; Suédois, *Kanin* ; ancien François, *Connin* ; *Connil*.

Lepus vel lepuſculus Hiſpanicus. Geſner. *Icon. animal. quadr. pag. 105*.

Cuniculus. Ray. *Synopſ. quadr. pag. 205*.

Lepus caudâ breviſſimâ, pupillis rubris. Linnæus. *Nota*, que cette phraſe de nomenclature eſt mauvaiſe, attendu qu'il n'y a que les lapins blancs domeſtiques qui aient les pupilles rouges.

Lepuſculus, Cuniculus terramfodiens. Klein, *Quadr. Hiſt. Nat. pag. 52*.

(b) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris, 1614, folio 100, recto*.

fait élever des lapins avec des haſes, & des lièvres avec des lapines; mais ces eſſais n'ont rien produit, & m'ont ſeulement appris que ces animaux, dont la forme eſt ſi ſemblable, ſont cependant de nature aſſez différente pour ne pas même produire des eſpèces de mulets. Un levraut & une jeune lapine, à peu près du même âge, n'ont pas vécu trois mois enſemble; dès qu'ils furent un peu forts, ils devinrent ennemis, & la guerre continuelle qu'ils ſe faiſoient finit par la mort du levraut. De deux lièvres plus âgés, que j'avois mis chacun avec une lapine, l'un eut le même ſort, & l'autre, qui étoit très-ardent & très-fort, qui ne ceſſoit de tourmenter la lapine en cherchant à la couvrir, la fit mourir à force de bleſſures ou de careſſes trop dures. Trois ou quatre lapins de différens âges, que je fis de même appareiller avec des haſes, les firent mourir en plus ou moins de temps; ni les uns ni les autres n'ont produit: je crois cependant pouvoir aſſurer qu'ils ſe ſont quelquefois réellement accouplés; au moins y a-t-il eu ſouvent certitude que malgré la réſiſ-

tance de la femelle, le mâle s'étoit satisfait ; il y avoit plus de raison d'attendre quelque produit de ces accouplemens, que des amours du lapin & de la poule dont on nous a fait l'histoire *(c)*, & dont, suivant l'auteur, le fruit devoit être *des poulets couverts de poils, ou des lapins couverts de plumes ;* tandis que ce n'étoit qu'un lapin vicieux ou trop ardent, qui, faute de femelle, se servoit de la poule de la maison, comme il se seroit servi de tout autre meuble, & qu'il est hors de toute vraisemblance de s'attendre à quelque production entre deux animaux d'espèces si éloignées, puisque de l'union du lièvre & du lapin, dont les espèces sont tout-à-fait voisines, il ne résulte rien.

La fécondité du lapin est encore plus grande que celle du lièvre ; & sans ajouter foi à ce que dit Wotten, que d'une seule paire qui fut mise dans une île, il s'en trouva six mille au bout d'un an, il est sûr que ces animaux multiplient si prodigieusement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir

(c) Voyez l'art d'élever des poulets.

à leur ſubſiſtance ; ils détruiſent les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, & même les arbriſſeaux & les arbres ; & ſi l'on n'avoit pas contre eux le ſecours des furets & des chiens, ils feroient déſerter les habitans de ces campagnes. Non-ſeulement le lapin s'accouple plus ſouvent & produit plus fréquemment & en plus grand nombre que le lièvre, mais il a auſſi plus de reſſources pour échapper à ſes ennemis ; il ſe ſouſtrait aiſément aux yeux de l'homme : les trous qu'il ſe creuſe dans la terre, où il ſe retire pendant le jour & où il fait ſes petits, le mettent à l'abri du loup, du renard & de l'oiſeau de proie ; il y habite avec ſa famille en pleine ſécurité, il y élève & y nourrit ſes petits juſqu'à l'âge d'environ deux mois, & il ne les fait ſortir de leur retraite pour les amener au dehors, que quand ils ſont tout élevés ; il leur évite par-là tous les inconvéniens du bas âge, pendant lequel au contraire les lièvres périſſent en plus grand nombre, & ſouffrent plus que dans tout le reſte de la vie.

Cela ſeul ſuffit auſſi pour prouver

que le lapin eſt ſupérieur au lièvre par la ſagacité ; tous deux ſont conformés de même, & pourroient également ſe creuſer des retraites ; tous deux ſont également timides à l'excès, mais l'un plus imbécille ſe contente de ſe former un gîte à la ſurface de la terre, où il demeure continuellement expoſé, tandis que l'autre, par un inſtinct plus réfléchi, ſe donne la peine de fouiller la terre & de s'y pratiquer un aſyle ; & il eſt ſi vrai que c'eſt par ſentiment qu'il travaille, que l'on ne voit pas le lapin domeſtique faire le même ouvrage ; il ſe diſpenſe de ſe creuſer une retraite, comme les oiſeaux domeſtiques ſe diſpenſent de faire des nids, & cela parce qu'ils ſont également à l'abri des inconvéniens auxquels ſont expoſés les lapins & les oiſeaux ſauvages. L'on a ſouvent remarqué que quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins & ceux qu'ils produiſoient, reſtoient, comme les lièvres, à la ſurface de la terre, & que ce n'étoit qu'après avoir éprouvé bien des inconvéniens, & au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commen-

çoient à creuſer la terre pour ſe mettre en ſûreté.

Ces lapins clapiers, ou domeſtiques, varient pour les couleurs, comme tous les autres animaux domeſtiques; le blanc, le noir & le gris *(d)*, ſont cependant les ſeuls qui entrent ici dans le jeu de la Nature : les lapins noirs ſont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs, beaucoup de tout gris, & beaucoup de mêlés. Tous les lapins ſauvages ſont gris, & parmi les lapins domeſtiques, c'eſt encore la couleur dominante, car dans toutes les portées il ſe trouve toujours des lapins gris, & même en plus grand nombre, quoique le père & la mère ſoient tous deux blancs, ou tous deux noirs, ou l'un noir & l'autre blanc; il eſt rare qu'ils en faſſent plus de deux ou trois qui leur reſſemblent; au lieu que les lapins gris, quoique domeſtiques, ne produiſent d'ordinaire que des lapins de cette même couleur, & que ce n'eſt que très-rarement & comme par

(d) J'appelle gris ce mélange de couleurs fauves, noires & cendrées, qui fait la couleur ordinaire des lapins & des lièvres.

hasard qu'ils en produisent de blancs, de noirs & de mêlés.

Ces animaux peuvent engendrer & produire à l'âge de cinq ou six mois : on assure qu'ils sont constans dans leurs amours, & que communément ils s'attachent à une seule femelle & ne la quittent pas ; elle est presque toujours en chaleur, ou du moins en état de recevoir le mâle : elle porte trente ou trente-un jours, & produit quatre, cinq ou six, & quelquefois sept & huit petits : elle a, comme la femelle du lièvre, une double matrice, & peut par conséquent mettre bas en deux temps ; cependant il paroît que les superfétations sont moins fréquentes dans cette espèce que dans celle du lièvre, peut-être par cette même raison que les femelles changent moins souvent, qu'il leur arrive moins d'aventures, & qu'il y a moins d'accouplemens hors de saison.

Quelques jours avant de mettre bas, elles se creusent un nouveau terrier, non pas en ligne droite, mais en zig zag, au fond duquel elles pratiquent une excavation, après quoi elles s'arrachent sous le

ventre une aſſez grande quantité de poils, dont elles ſont une eſpèce de lit pour recevoir leurs petits. Pendant les deux premiers jours elles ne les quittent pas, elles ne ſortent que lorſque le beſoin les preſſe, & reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture : dans ce temps elles mangent beaucoup & fort vîte, elles ſoignent ainſi & allaitent leurs petits pendant plus de ſix ſemaines. Juſqu'alors le père ne les connoît point, il n'entre pas dans ce terrier qu'a pratiqué la mère ; ſouvent même, quand elle en ſort, & qu'elle y laiſſe ſes petits, elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de ſon urine ; mais lorſqu'ils commencent à venir au bord du trou, & à manger du ſéneçon & d'autres herbes que la mère leur préſente, le père ſemble les reconnoître, il les prend entre ſes pattes, il leur luſtre le poil, il leur lèche les yeux, & tous, les uns après les autres, ont également part à ſes ſoins : dans ce même temps la mère lui fait beaucoup de careſſes, & ſouvent devient pleine peu de jours après.

Un Gentilhomme de mes voiſins *(e)*,

(e) M. le Chapt du Moutier.

qui pendant plusieurs années s'est amusé à élever des lapins, m'a communiqué ces remarques. « J'ai commencé, dit-il, par avoir un mâle & une femelle seulement, « le mâle étoit tout blanc & la femelle « toute grise, & dans leur postérité, qui « fut très-nombreuse, il y en eut beau- « coup plus de gris que d'autres, un assez « bon nombre de blancs & de mêlés, « & quelques-uns de noirs.... Quand « la femelle est en chaleur, le mâle ne la « quitte presque point; son tempérament « est si chaud que je l'ai vu se lier avec « elle cinq ou six fois en moins d'une « heure.... La femelle, dans le temps « de l'accouplement, se couche sur le « ventre à plate terre, les quatre pattes « alongées, elle fait de petits cris qui « annoncent plutôt le plaisir que la « douleur : leur façon de s'accoupler « ressemble assez à celle des chats, à « la différence pourtant que le mâle ne « mord que très-peu sa femelle sur le « chignon .... La paternité chez ces « animaux, est très-respectée; j'en juge « ainsi par la grande déférence que tous « mes lapins ont eue pour leur premier «

» père, qu'il m'étoit aiſé de reconnoître
» à cauſe de ſa blancheur, & qui eſt le
» ſeul mâle que j'aie conſervé de cette
» couleur : la famille avoit beau s'aug-
» menter, ceux qui devenoient pères à
» leur tour lui étoient toujours ſubor-
» donnés ; dès qu'ils ſe battoient, ſoit
» pour des femelles, ſoit parce qu'ils ſe
» diſputoient la nourriture, le grand-
» père, qui entendoit du bruit, accou-
» roit de toute ſa force, & dès qu'on
» l'appercevoit, tout rentroit dans l'ordre,
» & s'il en attrapoit quelqu'un aux priſes,
» il les ſéparoit & en faiſoit ſur le champ
» un exemple de punition. Une autre
» preuve de ſa domination ſur toute ſa
» poſtérité, c'eſt que les ayant accou-
» tumés à rentrer tous à un coup de
» ſifflet, lorſque je donnois ce ſignal,
» & quelque éloignés qu'ils fuſſent, je
» voyois le grand père ſe mettre à leur
» tête, & quoiqu'arrivé le premier, les
» laiſſer tous défiler devant lui & ne
» rentrer que le dernier..... Je les
» nourriſſois avec du ſon de froment,
» du foin & beaucoup de genièvre, il
» leur en falloit plus d'une voiture par

semaine, ils en mangeoient toutes les « baies, les feuilles & l'écorce, & ne « laissoient que le gros bois: cette nour- « riture leur donnoit du fumet, & leur « chair étoit aussi bonne que celle des « lapins sauvages ».

Ces animaux vivent huit ou neuf ans : comme ils passent la plus grande partie de leur vie dans leurs terriers, où ils sont en repos & tranquilles, ils prennent un peu plus d'embonpoint que les lièvres ; leur chair est aussi fort différente par la couleur & par le goût ; celle des jeunes lapereaux est très-délicate, mais celle des vieux lapins est toujours sèche & dure. Il sont, comme je l'ai dit, originaires des climats chauds : les Grecs les connoissoient *(f)*, & il paroît que les seuls endroits de l'Europe où il y en eût anciennement, étoient la Grèce & l'Espagne *(g)*; de-là on les a transportés dans des climats plus tempérés, comme en Italie, en France, en Allemagne, où ils se sont naturalisés ; mais dans les pays

(f) Vide *Aristot. Hist. animal.* lib. I, cap. 1.

(g) Vide *Plin. Hist. Natural.* lib. VIII.

plus froids, comme en Suède *(h)* & dans le reſte du Nord, on ne peut les élever que dans les maiſons, & ils périſſent lorſqu'on les abandonne à la campagne. Ils aiment, au contraire, le chaud exceſſif, car on en trouve dans les contrées méridionales de l'Aſie & de l'Afrique, comme au golfe Perſique *(i)*, à la baie de Saldana *(k)*, en Lybie, au Sénégal, en Guinée *(l)*, & on en trouve auſſi dans nos îles de l'Amérique *(m)*, qui y ont été tranſportés de l'Europe, & qui y ont très-bien réuſſi.

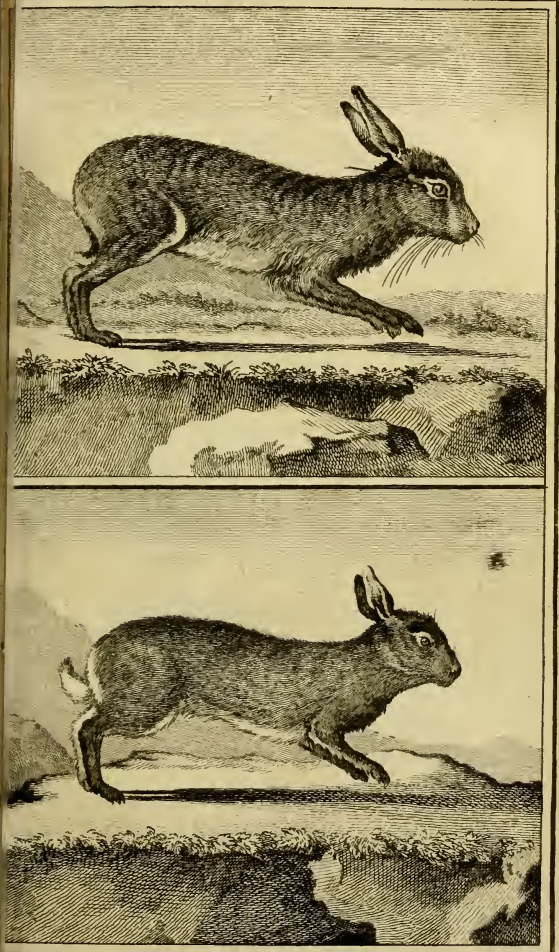
(h) Vide *Linnæi Faun. Suec.* pag. 8.

(i) Voyez l'hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *Tome II, page 354.*

(k) Idem, *tome I, page 449.*

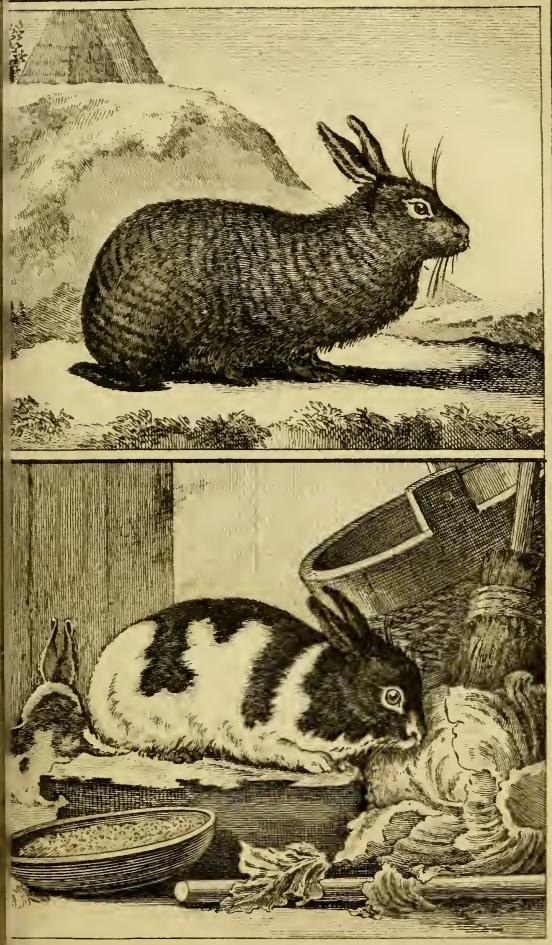
(l) Vid. *Leon. Afric. de Afric. deſcript.* Lugd. Bat. 1632, Part. II, *pag. 257.* Voyez auſſi le voyage de Guill. Boſman. *Utrecht, 1705, page 252.*

(m) Voyez l'Hiſtoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. *Paris, 1667, tome II, page 297.*



B. dir.

LE LAPIN SAUVAGE.



B. dir.

LE LAPIN DOMESTIQUE.

B. dir.

LE LAPIN D'ANGORA EN MUE.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Animaux Carnaſſiers.

JUSQU'ICI nous n'avons parlé que des animaux utiles ; les animaux nuiſibles ſont en bien plus grand nombre ; & quoiqu'en tout, ce qui nuit paroiſſe plus abondant que ce qui ſert, cependant tout eſt bien, parce que dans l'univers phyſique, le mal concourt au bien, & que rien en effet ne nuit à la Nature. Si nuire eſt détruire des êtres animés, l'homme, conſidéré comme faiſant partie du ſyſtême général de ces êtres, n'eſt-il pas l'eſpèce la plus nuiſible de toutes ? Lui ſeul immole, anéantit plus d'individus vivans, que tous les animaux carnaſſiers n'en dévorent. Ils ne ſont donc nuiſibles que parce qu'ils ſont rivaux de l'homme, parce ce qu'ils ont les mêmes appétits, le même goût pour la chair, & que, pour

ſubvenir à un beſoin de première néceſſité, ils lui diſputent quelquefois une proie qu'il réſervoit à ſes excès ; car nous ſacrifions plus encore à notre intempérance, que nous ne donnons à nos beſoins. Deſtructeurs nés des êtres qui nous ſont ſubordonnés, nous épuiſerions la Nature ſi elle n'étoit inépuiſable, ſi par une fécondité auſſi grande que notre déprédation, elle ne ſavoit ſe réparer elle-même & ſe renouveler. Mais il eſt dans l'ordre que la mort ſerve à la vie, que la reproduction naiſſe de la deſtruction ; quelque grande, quelque prématurée que ſoit donc la dépenſe de l'homme & des animaux carnaſſiers, le fonds, la quantité totale de ſubſtance vivante n'eſt point diminuée : & s'ils précipitent les deſtructions, ils hâtent en même temps des naiſſances nouvelles.

Les animaux qui, par leur grandeur, figurent dans l'univers, ne ſont que la plus petite partie des ſubſtances vivantes ; la terre fourmille de petits animaux. Chaque plante, chaque graine, chaque particule de matière organique contient des milliers d'atomes animés. Les végétaux

paroissent être le premier fonds de la Nature ; mais ce fonds de subsistance, tout abondant, tout inépuisable qu'il est, suffiroit à peine au nombre encore plus abondant d'insectes de toute espèce. Leur pullulation, toute aussi nombreuse & souvent plus prompte que la reproduction des plantes, indique assez combien ils sont surabondans ; car les plantes ne se reproduisent que tous les ans, il faut une saison entière pour en former la graine, au lieu que dans les insectes, & sur-tout dans les plus petites espèces, comme celle des pucerons, une seule saison suffit à plusieurs générations. Ils multiplieroient donc plus que les plantes, s'ils n'étoient détruits par d'autres animaux dont ils paroissent être la pâture naturelle, comme les herbes & les graines semblent être la nourriture préparée pour eux-mêmes. Aussi parmi les insectes y en a-t-il beaucoup qui ne vivent que d'autres insectes ; il y en a même quelques espèces qui, comme les araignées, dévorent indifféremment les autres espèces & la leur : tous servent de pâture aux oiseaux, & les oiseaux domestiques & sauvages

nourriſſent l'homme, ou deviennent la proie des animaux carnaſſiers.

mort violente.

Ainſi, la mort violente eſt un uſage preſque auſſi néceſſaire que la loi de la mort naturelle; ce ſont deux moyens de deſtruction & de renouvellement, dont l'un ſert à entretenir la jeuneſſe perpétuelle de la Nature, & dont l'autre maintient l'ordre de ſes productions, & peut ſeul limiter le nombre dans les eſpèces. Tous deux ſont des effets dépendans des cauſes générales; chaque individu qui naît, tombe de lui-même au bout d'un temps; ou lorſqu'il eſt prématurément détruit par les autres, c'eſt qu'il étoit ſurabondant. Eh combien n'y en a-t-il pas de ſupprimés d'avance! que de fleurs moiſſonnées au printemps! que de races éteintes au moment de leur naiſſance! que de germes anéantis avant leur développement! L'homme & les animaux carnaſſiers ne vivent que d'individus tout formés, ou d'individus prêts à l'être; la chair, les œufs, les graines, les germes de toute eſpèce ſont leur nourriture ordinaire; cela ſeul peut borner l'exubérance de la Nature. Que l'on conſidère

un inſtant quelqu'une de ces eſpèces inférieures qui ſervent de pâture aux autres, celle des harengs, par exemple, ils viennent par milliers s'offrir à nos pêcheurs, & après avoir nourri tous les monſtres des mers du Nord, ils fourniſſent encore à la ſubſiſtance de tous les peuples de l'Europe pendant une partie de l'année. Quelle pullulation prodigieuſe parmi ces animaux! & s'ils n'étoient en grande partie détruits par les autres, quels ſeroient les effets de cette immenſe multiplication! eux ſeuls couvriroient la ſurface entière de la mer; mais bientôt ſe nuiſant par le nombre, ils ſe corromproient, ils ſe détruiroient eux-mêmes; faute de nourriture ſuffiſante, leur fécondité diminueroit; la contagion & la diſette feroient ce que fait la conſommation; le nombre de ces animaux ne ſeroit guère augmenté, & le nombre de ceux qui s'en nourriſſent ſeroit diminué. Et comme l'on peut dire la même choſe de toutes les autres eſpèces, il eſt donc néceſſaire que les unes vivent ſur les autres; & dès-lors la mort violente des animaux eſt un uſage légitime, innocent, puiſqu'il eſt fondé dans la Nature,

& qu'ils ne naiſſent qu'à cette condition.

Avouons cependant que le motif par lequel on voudroit en douter fait honneur à l'humanité; les animaux, du moins ceux qui ont des ſens, de la chair & du ſang, ſont des êtres ſenſibles; comme nous ils ſont capables de plaiſir & ſujets à la douleur. Il y a donc une eſpèce d'inſenſibilité cruelle à ſacrifier, ſans néceſſité, ceux ſur-tout qui nous approchent, qui vivent avec nous, & dont le ſentiment ſe réfléchit vers nous en ſe marquant par les ſignes de la douleur; car ceux dont la nature eſt différente de la nôtre, ne peuvent guère nous affecter. La pitié naturelle eſt fondée ſur les rapports que nous avons avec l'objet qui ſouffre; elle eſt d'autant plus vive que la reſſemblance, la conformité de nature eſt plus grande; on ſouffre en voyant ſouffrir ſon ſemblable. *Compaſſion;* ce mot exprime aſſez que c'eſt une ſouffrance, une paſſion qu'on partage; cependant c'eſt moins l'homme qui ſouffre, que ſa propre nature qui pâtit, qui ſe révolte machinalement & ſe met d'elle-même à l'uniſſon de douleur. L'ame a moins de part que le

corps à ce ſentiment de pitié naturelle, & les animaux en ſont ſuſceptibles comme l'homme ; le cri de la douleur les émeut, ils accourent pour ſe ſecourir, ils reculent à la vue d'un cadavre de leur eſpèce. Ainſi, l'horreur & la pitié ſont moins des paſſions de l'ame que des affections naturelles, qui dépendent de la ſenſibilité du corps & de la ſimilitude de la conformation ; ce ſentiment doit donc diminuer à meſure que les natures s'éloignent. Un chien qu'on frappe, un agneau qu'on égorge, nous font quelque pitié ; un arbre que l'on coupe, une huître qu'on mord, ne nous en font aucune.

Dans le réel, peut-on douter que les animaux dont l'organiſation eſt ſemblable à la nôtre, n'éprouvent des ſenſations ſemblables ? ils ſont ſenſibles, puiſqu'ils ont des ſens, & ils le ſont d'autant plus que ces ſens ſont plus actifs & plus parfaits : ceux au contraire dont les ſens ſont obtus ont-ils un ſentiment exquis ? & ceux auxquels il manque quelque organe, quelque ſens, ne manquent-ils pas de toutes les ſenſations qui y ſont relatives ? Le mouvement eſt l'effet néceſſaire de l'exercice

du ſentiment. Nous avons prouvé *(a)* que de quelque manière qu'un être fût organiſé, s'il a du ſentiment, il ne peut manquer de le marquer au dehors par des mouvemens extérieurs. Ainſi les plantes, quoique bien organiſées, ſont des êtres inſenſibles, auſſi-bien que les animaux qui, comme elles, n'ont nul mouvement apparent. Ainſi, parmi les animaux, ceux qui n'ont, comme la plante appelée *ſenſitive*, qu'un mouvement ſur eux-mêmes, & qui ſont privés du mouvement progreſſif, n'ont encore que très-peu de ſentiment; & enfin ceux même qui ont un mouvement progreſſif, mais qui, comme des automates, ne font qu'un petit nombre de choſes, & les font toujours de la même façon, n'ont qu'une foible portion de ſentiment, limitée à un petit nombre d'objets. Dans l'eſpèce humaine, que d'automates! combien l'éducation, la communication reſpective des idées n'augmentent-elles pas la quantité, la vivacité du ſentiment! quelle différence à cet égard entre l'homme

(a) Voyez le Diſcours ſur la nature des Animaux, *Vol. V* de cette Hiſtoire Naturelle.

ſauvage & l'homme policé, la payſanne & la femme du monde ! Et de même parmi les animaux, ceux qui vivent avec nous deviennent plus ſenſibles par cette communication, tandis que ceux qui demeurent ſauvages n'ont que la ſenſibilité naturelle, ſouvent plus ſûre, mais toujours moindre que l'acquiſe.

Au reſte, en ne conſidérant le ſentiment que comme une faculté naturelle, & même indépendamment de ſon réſultat apparent, c'eſt-à-dire, des mouvemens qu'il produit néceſſairement dans tous les êtres qui en ſont doués, on peut encore le juger, l'eſtimer & en déterminer à peu près les différens dégrés par des rapports phyſiques auxquels il me paroît qu'on n'a pas fait aſſez d'attention. Pour que le ſentiment ſoit au plus haut degré dans un corps animé, il faut que ce corps faſſe un tout, lequel ſoit non-ſeulement ſenſible dans toutes ſes parties, mais encore compoſé de manière que toutes ces parties ſenſibles aient entr'elles une correſpondance intime, en ſorte que l'une ne puiſſe être ébranlée ſans communiquer une partie de cet ébranlement

à chacune des autres. Il faut de plus qu'il y ait un centre principal & unique auquel puiſſent aboutir ces différens ébranlemens, & ſur lequel, comme ſur un point d'appui général & commun, ſe faſſe la réaction de tous ces mouvemens. Ainſi l'homme, & les animaux qui par leur organiſation reſſemblent le plus à l'homme, ſeront les êtres les plus ſenſibles ; ceux au contraire qui ne font pas un tout auſſi complet, ceux dont les parties ont une correſpondance moins intime, ceux qui ont pluſieurs centres de ſentiment, & qui, ſous une même enveloppe, ſemblent moins renfermer un tout unique, un animal parfait, que contenir pluſieurs centres d'exiſtence ſéparés ou différens les uns des autres, ſeront des êtres beaucoup moins ſenſibles. Un polype que l'on coupe, & dont les parties diviſées vivent ſéparément ; une guêpe dont la tête, quoique ſéparée du corps, ſe meut, vit, agit, & même mange comme auparavant ; un lézard auquel, en retranchant une partie de ſon corps, on n'ôte ni le mouvement, ni le ſentiment ; une écreviſſe,

dont les membres amputés ſe renouvellent; une tortue, dont le cœur bat longtemps après avoir été arraché; tous les inſectes, dans leſquels les principaux viſcères, comme le cœur & les poumons, ne forment pas un tout au centre de l'animal, mais ſont diviſés en pluſieurs parties, s'étendent le long du corps, & font, pour ainſi dire, une ſuite de viſcères, de cœurs & de trachées; tous les poiſſons, dont les organes de la circulation & de la reſpiration n'ont que peu d'action & diffèrent beaucoup de ceux des quadrupèdes, & même de ceux des cétacées; enfin tous les animaux dont l'organiſation s'éloigne de la nôtre, ont peu de ſentiment, & d'autant moins qu'elle en diffère plus.

Dans l'homme & dans les animaux qui lui reſſemblent, le diaphragme paroît être le centre du ſentiment; c'eſt ſur cette partie nerveuſe que portent les impreſſions de la douleur & du plaiſir; c'eſt ſur ce point d'appui que s'exercent tous les mouvemens du ſyſtème ſenſible. Le diaphragme ſépare tranſverſalement le corps entier de l'animal,

& le diviſe aſſez exactement en deux parties égales, dont la ſupérieure renferme le cœur & les poumons, & l'inférieure contient l'eſtomac & les inteſtins. Cette membrane eſt douée d'une extrême ſenſibilité ; elle eſt d'une ſi grande néceſſité pour la propagation & la communication du mouvement & du ſentiment, que la plus légère bleſſure, ſoit au centre nerveux, ſoit à la circonférence ou même aux attaches du diaphragme, eſt toujours accompagnée de convulſions & ſouvent ſuivie d'une mort violente. Le cerveau, qu'on a dit être le ſiége des ſenſations, n'eſt donc pas le centre du ſentiment, puiſqu'on peut au contraire le bleſſer, l'entamer, ſans que la mort ſuive, & qu'on a l'expérience qu'après avoir enlevé une portion conſidérable de la cervelle, l'animal n'a pas ceſſé de vivre, de ſe mouvoir, & de ſentir dans toutes ſes parties.

Diſtinguons donc la ſenſation du ſentiment : la ſenſation n'eſt qu'un ébranlement dans le ſens, & le ſentiment est cette même ſenſation devenue agréable ou déſagréable par la propagation de ce ébranlemen

ébranlement dans tout le ſyſtême ſenſible : je dis la ſenſation devenue agréable ou déſagréable, car c'eſt-là ce qui conſtitue l'eſſence du ſentiment ; ſon caractère unique eſt le plaiſir ou la douleur, & tous les mouvemens qui ne tiennent ni de l'un ni de l'autre, quoiqu'ils ſe paſſent au dedans de nous-mêmes, nous ſont indifférens & ne nous affectent point. C'eſt du ſentiment que dépend tout le mouvement extérieur & l'exercice de toutes les forces de l'animal ; il n'agit qu'autant qu'il eſt affecté, c'eſt-à-dire, autant qu'il ſent ; & cette même partie, que nous regardons comme le centre du ſentiment, ſera auſſi le centre des forces, ou, ſi l'on veut, le point d'appui commun ſur lequel elles s'exercent. Le diaphragme eſt dans l'animal ce que le collet eſt dans la plante, tous deux les diviſent tranſverſalement, tous deux ſervent de point d'appui aux forces oppoſées ; car les forces qui dans un arbre pouſſent en haut les parties qui doivent former le tronc & les branches, portent & appuient ſur le collet, auſſi-bien que les forces oppoſées qui

pouſſent en bas les parties qui forment les racines.

Pour peu qu'on s'examine, on s'apercevra aiſément que toutes les affections intimes, les émotions vives, les épanouiſſemens de plaiſir, les ſaiſiſſemens, les douleurs, les nauſées, les défaillances, toutes les impreſſions fortes des ſenſations devenues agréables ou déſagréables, ſe font ſentir au-dedans du corps, à la région même du diaphragme. Il n'y a au contraire nul indice de ſentiment dans le cerveau, & l'on n'a dans la tête que les ſenſations pures, ou plutôt les repréſentations de ces mêmes ſenſations ſimples & dénuées des caractères du ſentiment; ſeulement on ſe ſouvient, on ſe rappelle que telle ou telle ſenſation nous a été agréable ou déſagréable; & ſi cette opération, qui ſe fait dans la tête, eſt ſuivie d'un ſentiment vif & réel, alors on en ſent l'impreſſion au-dedans du corps, & toujours à la région du diaphragme. Ainſi, dans le fœtus, où cette membrane eſt ſans exercice, le ſentiment eſt nul, ou ſi foible qu'il ne peut rien produire; auſſi les petits

mouvemens que le fœtus ſe donne, ſont plutôt machinaux que dépendans des ſenſations & de la volonté.

Quelle que ſoit la matière qui ſert de véhicule au ſentiment, & qui produit le mouvement muſculaire, il eſt ſûr qu'elle ſe propage par les nerfs, & ſe communique dans un inſtant indiviſible d'une extrémité à l'autre du ſyſtème ſenſible. De quelque manière que ce mouvement s'opère, que ce ſoit par des vibrations comme dans des cordes élaſtiques, que ce ſoit par un feu ſubtil, par une matière ſemblable à celle de l'électricité, laquelle non-ſeulement réſide dans les corps animés, comme dans tous les autres corps, mais y eſt même continuellement régénérée par le mouvement du cœur & des poumons, par le frottement du ſang dans les artères, & auſſi par l'action des cauſes extérieures ſur les organes des ſens, il eſt encore ſûr que les nerfs & les membranes ſont les ſeules parties ſenſibles dans le corps animal. Le ſang, la lymphe, toutes les autres liqueurs, les graiſſes, les os, les chairs, tous les autres ſolides, ſont par eux-mêmes inſenſibles;

la cervelle l'eſt auſſi, c'eſt une ſubſtance molle & ſans élaſticité, incapable dès-lors de produire, de propager ou de rendre le mouvement, les vibrations ou les ébranlemens du ſentiment. Les méninges au contraire ſont très-ſenſibles, ce ſont les enveloppes de tous les nerfs; elles prennent, comme eux, leur origine dans la tête, elles ſe diviſent comme les branches des nerfs, & s'étendent juſqu'à leurs plus petites ramifications; ce ſont, pour ainſi dire, des nerfs aplatis, elles ſont de la même ſubſtance, elles ont à peu près le même degré d'élaſticité, elles font partie, & partie néceſſaire du ſyſtème ſenſible. Si l'on veut donc que le ſiége des ſenſations ſoit dans la tête, il ſera dans les méninges, & non dans la partie médullaire du cerveau, dont la ſubſtance eſt toute différente.

Ce qui a pu donner lieu à cette opinion, que le ſiège de toutes les ſenſations & le centre de toute ſenſibilité étoient dans le cerveau, c'eſt que les nerfs, qui ſont les organes du ſentiment, aboutiſſent tous à la cervelle, qu'on a regardé dès-lors comme la ſeule partie

commune qui pût en recevoir tous les ébranlemens, toutes les impreſſions. Cela ſeul a ſuffi pour faire du cerveau le principe du ſentiment, l'organe eſſentiel des ſenſations, en un mot le *ſenſorium* commun. Cette ſuppoſition a paru ſi ſimple & ſi naturelle, qu'on n'a fait aucune attention à l'impoſſibilité phyſique qu'elle renferme, & qui cependant eſt aſſez évidente; car comment ſe peut-il qu'une partie inſenſible, une ſubſtance molle & inactive, telle qu'eſt la cervelle, ſoit l'organe même du ſentiment & du mouvement? comment ſe peut-il que cette partie molle & inſenſible, non-ſeulement reçoive ces impreſſions, mais les conſerve long-temps, & en propage les ébranlemens dans toutes les parties ſolides & ſenſibles? l'on dira peut-être d'après Deſcartes, ou d'après M. de la Peyronie, que ce n'eſt point dans la cervelle, mais dans la glande pinéale ou dans le corps calleux que réſide ce principe; mais il ſuffit de jeter les yeux ſur la conformation du cerveau pour reconnoître que ces parties de la glande pinéale, le corps calleux, dans leſquelles on a voulu mettre le

ſiége des ſenſations, ne tiennent point aux nerfs, qu'elles ſont toutes environnées de la ſubſtance inſenſible de la cervelle, & ſéparées des nerfs de manière qu'elles ne peuvent en recevoir les mouvemens, & dès-lors ces ſuppoſitions tombent auſſi-bien que la première.

Mais quel ſera donc l'uſage, quelles ſeront les fonctions de cette partie ſi noble, ſi capitale ? Le cerveau ne ſe trouve-t-il pas dans tous les animaux ? n'eſt-il pas dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiſeaux, qui tous ont beaucoup de ſentiment, plus étendu, plus grand, plus conſidérable que dans les poiſſons, les inſectes & les autres animaux, qui en ont peu ? Dès qu'il eſt comprimé, tout mouvement n'eſt-il pas ſuſpendu ? toute action ne ceſſe-t-elle pas ? Si cette partie n'eſt pas le principe du mouvement, pourquoi y eſt-elle ſi néceſſaire, ſi eſſentielle ? pourquoi même eſt-elle proportionnelle, dans chaque eſpèce d'animal, à la quantité de ſentiment dont il eſt doué ?

Je crois pouvoir répondre d'une manière ſatisfaiſante à ces queſtions, quelque

difficiles qu'elles paroiſſent ; mais pour cela il faut ſe prêter un inſtant à ne voir avec moi le cerveau que comme de la cervelle, & n'y rien ſuppoſer que ce que l'on peut y apercevoir par une inſpection attentive & par un examen réfléchi. La cervelle, auſſi-bien que la moëlle alongée & la moëlle épinière, qui n'en ſont que la prolongation, eſt une eſpèce de mucilage à peine organiſé ; on y diſtingue ſeulement les extrémités des petites artères qui y aboutiſſent en très-grand nombre, & qui n'y portent pas du ſang, mais une lymphe blanche & nourricière : ces mêmes petites artères, ou vaiſſeaux lymphatiques, paroiſſent dans toute leur longueur en forme de filets très-déliés, lorſqu'on déſunit les parties de la cervelle par la macération. Les nerfs au contraire ne pénètrent point la ſubſtance de la cervelle, ils n'aboutiſſent qu'à la ſurface ; ils perdent auparavant leur ſolidité, leur élaſticité, & les dernières extrémités des nerfs, c'eſt-à-dire, les extrémités les plus voiſines du cerveau, ſont molles & preſque mucilagineuſes. Par cette expoſition, dans laquelle il n'entre rien

d'hypothétique, il paroît que le cerveau, qui eſt nourri par les artères lymphatiques, fournit à ſon tour la nourriture aux nerfs, & que l'on doit les conſidérer comme une eſpèce de végétation qui part du cerveau par troncs & par branches, leſquelles ſe diviſent enſuite en une infinité de rameaux. Le cerveau eſt aux nerfs ce que la terre eſt aux plantes; les dernières extrémités des nerfs ſont les racines qui, dans tout végétal, ſont plus tendres & plus molles que le tronc ou les branches; elles contiennent une matière ductile, propre à faire croître & à nourrir l'arbre des nerfs; elles tirent cette matière ductile de la ſubſtance même du cerveau, auquel les artères rapportent continuellement la lymphe néceſſaire pour y ſuppléer. Le cerveau, au lieu d'être le ſiége des ſenſations, le principe du ſentiment, ne ſera donc qu'un organe de ſécrétion & de nutrition, mais un organe très-eſſentiel, ſans lequel les nerfs ne pourroient ni croître, ni s'entretenir.

Cet organe eſt plus grand dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiſeaux,

parce que le nombre ou le volume des nerfs dans ces animaux, eſt plus grand que dans les poiſſons & les inſectes, dont le ſentiment eſt foible par cette même raiſon ; ils n'ont qu'un petit cerveau proportionné à la petite quantité de nerfs qu'il nourrit. Et je ne puis me diſpenſer de remarquer, à cette occaſion, que l'homme n'a pas, comme on l'a prétendu, le cerveau plus grand qu'aucun des animaux ; car il y a des eſpèces de ſinges & de cétacées qui, proportionnellement au volume de leur corps, ont plus de cerveau que l'homme ; autre fait qui prouve que le cerveau n'eſt ni le ſiége des ſenſations, ni le principe du ſentiment, puiſqu'alors ces animaux auroient plus de ſenſations & plus de ſentiment que l'homme.

Si l'on conſidère la manière dont ſe fait la nutrition des plantes, on obſervera qu'elles ne tirent pas les parties groſſières de la terre ou de l'eau ; il faut que ces parties ſoient réduites par la chaleur en vapeurs ténues, pour que les racines puiſſent les pomper. De même, dans les nerfs, la nutrition ne ſe fait qu'au

moyen des parties les plus ſubtiles de l'humidité du cerveau, qui ſont pompées, par les extrémités ou racines des nerfs, & de-là ſont portées dans toutes les branches du ſyſtème ſenſible : ce ſyſtème fait, comme nous l'avons dit, un tout dont les parties ont une connexion ſi ſerrée, une correſpondance ſi intime qu'on ne peut en bleſſer une ſans ébranler violemment toutes les autres, la bleſſure, le ſimple tiraillement du plus petit nerf, ſuffit pour cauſer une vive irritation dans tous les autres, & mettre le corps en convulſion ; & l'on ne peut faire ceſſer la douleur & les convulſions qu'en coupant ce nerf au-deſſus de l'endroit lézé, mais dès-lors toutes les parties auxquelles le nerf aboutiſſoit deviennent à jamais immobiles, inſenſibles. Le cerveau ne doit pas être conſidéré comme partie du même genre, ni comme portion organique du ſyſtème des nerfs, puiſqu'il n'a pas les mêmes propriétés, ni la même ſubſtance, n'étant ni ſolide, ni élaſtique, ni ſenſible. J'avoue que lorſqu'on le comprime, on fait ceſſer l'action du ſentiment ; mais

cela même prouve que c'eſt un corps étranger à ce ſyſtème, qui agiſſant alors par ſon poids ſur les extrémités des nerfs, les preſſe & les engourdit, de la même manière qu'un poids appliqué ſur le bras, la jambe, ou ſur quelqu'autre partie du corps, en engourdit les nerfs, & en amortit le ſentiment. Il eſt ſi vrai que cette ceſſation de ſentiment par la compreſſion n'eſt qu'une ſuſpenſion, un engourdiſſement, qu'à l'inſtant où le cerveau ceſſe d'être comprimé, le ſentiment renaît & le mouvement ſe rétablit. J'avoue encore qu'en déchirant la ſubſtance médullaire, & en bleſſant le cerveau juſques au corps calleux, la convulſion, la privation de ſentiment, & la mort même ſuit; mais c'eſt qu'alors les nerfs ſont entièrement dérangés, qu'ils ſont, pour ainſi dire, déracinés & bleſſés tous enſemble & dans leur origine.

Je pourrois ajouter à toutes ces raiſons des faits particuliers, qui prouvent également que le cerveau n'eſt ni le centre du ſentiment, ni le ſiége des ſenſations. On a vu des animaux, & même des enfans, naître ſans tête & ſans

cerveau, qui cependant avoient ſentiment, mouvement & vie. Il y a des claſſes entières d'animaux, comme les inſectes & les vers, dans leſquels le cerveau ne fait point une maſſe diſtincte ni un volume ſenſible; ils ont ſeulement une partie correſpondante à la moëlle alongée & à la moëlle épinière. Il y auroit donc plus de raiſon de mettre le ſiége des ſenſations & du ſentiment dans la moëlle épinière, qui ne manque à aucun animal, que dans le cerveau, qui n'eſt pas une partie générale & commune à tous les êtres ſenſibles.

Le plus grand obſtacle à l'avancement des connoiſſances de l'homme eſt moins dans les choſes mêmes, que dans la manière dont il les conſidère; quelque compliquée que ſoit la machine de ſon corps, elle eſt encore plus ſimple que ſes idées. Il eſt moins difficile de voir la Nature telle qu'elle eſt, que de la reconnoître telle qu'on nous la préſente; elle ne porte aucun voile, nous lui donnons un maſque, nous la couvrons de préjugés, nous ſuppoſons qu'elle agit, qu'elle opère comme nous agiſſons

& penſons. Cependant ces actes ſont évidens, & nos penſées ſont obſcures ; nous portons dans ſes ouvrages les abſtractions de notre eſprit, nous lui prêtons nos moyens, nous ne jugeons de ſes fins que par nos vues, & nous mêlons perpétuellement à ſes opérations, qui ſont conſtantes, à ſes faits, qui ſont toujours certains, le produit illuſoire & variable de notre imagination.

Je ne parle point de ces ſyſtèmes purement arbitraires, de ces hypothèſes frivoles, imaginaires, dans leſquelles on reconnoît à la première vue qu'on nous donne la chimère au lieu de la réalité : j'entends les méthodes par leſquelles on recherche la Nature. La route expérimentale elle-même a produit moins de vérités que d'erreurs : cette voie, quoique la plus ſûre, ne l'eſt néanmoins qu'autant qu'elle eſt bien dirigée ; pour peu qu'elle ſoit oblique, on arrive à des plages ſtériles, où l'on ne voit obſcurément que quelques objets épars ; cependant on s'efforce de les raſſembler, en leur ſuppoſant des rapports entr'eux & des propriétés communes ; & comme

l'on paſſe & repaſſe avec complaiſance ſur les pas tortueux qu'on a faits, le chemin paroît frayé, & quoiqu'il n'aboutiſſe à rien, tout le monde le ſuit, on adopte la méthode, & l'on en reçoit les conſéquences comme principes. Je pourrois en donner la preuve en expoſant à nu l'origine de ce que l'on appelle principes dans toutes les ſciences, abſtraites ou réelles : dans les premières, la baſe générale des principes eſt l'abſtraction, c'eſt-à-dire, une ou pluſieurs ſuppoſitions *(b)*; dans les autres, les principes ne ſont que les conſéquences, bonnes ou mauvaiſes, des méthodes que l'on a ſuivies. Et pour ne parler ici que de l'anatomie, le premier qui, ſurmontant la répugnance naturelle, s'aviſa d'ouvrir un corps humain, ne crut-il pas qu'en le parcourant, en le diſſéquant, en le diviſant dans toutes ſes parties, il en connoîtroit bientôt la ſtructure, le mécaniſme & les fonctions ? mais ayant trouvé la choſe infiniment plus compliquée qu'on ne penſoit, il

(b) Voyez les preuves que j'en donne, *vol. I* de cet Ouvrage, à la fin du premier Diſcours.

fallut bientôt renoncer à ces prétentions, & l'on fut obligé de faire une méthode, non pas pour connoître & juger, mais ſeulement pour voir, & voir avec ordre. Cette méthode ne fut pas l'ouvrage d'un ſeul homme, puiſqu'il a fallu tous les ſiècles pour la perfectionner, & qu'encore aujourd'hui elle occupe ſeule nos plus habiles Anatomiſtes; cependant cette méthode n'eſt pas la ſcience, ce n'eſt que le chemin qui devroit y conduire, & qui peut-être y auroit conduit en effet, ſi, au lieu de toujours marcher ſur la même ligne dans un ſentier étroit, on eût étendu la voie & mené de front l'anatomie de l'homme & celle des animaux. Car quelle connoiſſance réelle peut-on tirer d'un objet iſolé? le fondement de toute ſcience n'eſt-il pas dans la comparaiſon que l'eſprit humain ſait faire des objets ſemblables & différens, de leurs propriétés analogues ou contraires, & de toutes leurs qualités relatives? L'abſolu, s'il exiſte, n'eſt pas du reſſort de nos connoiſſances, nous ne jugeons & ne pouvons juger des choſes que par les rapports qu'elles ont

entr'elles ; ainſi, toutes les fois que dans une méthode on ne s'occupe que du ſujet, qu'on le conſidère ſeul & indépendamment de ce qui lui reſſemble & de ce qui en diffère, on ne peut arriver à aucune connoiſſance réelle, encore moins s'élever à aucun principe général ; on ne pourra donner que des noms & faire des deſcriptions de la choſe & de toutes ſes parties : auſſi, depuis trois mille ans que l'on diſsèque des cadavres humains, l'anatomie n'eſt encore qu'une nomenclature, & à peine a-t-on fait quelques pas vers ſon objet réel, qui eſt la ſcience de l'économie animale. De plus, que de défauts dans la méthode elle-même qui, cependant devroit être claire & ſimple, puiſqu'elle dépend de l'inſpection & n'aboutit qu'à des dénominations ! comme l'on a pris cette connoiſſance nominale pour la vraie ſcience, on ne s'eſt occupé qu'à augmenter, à multiplier le nombre des noms, au lieu de limiter celui des choſes ; on s'eſt appeſanti ſur les détails, on a voulu trouver des différences où tout étoit ſemblable ; en créant de nouveaux noms,

on a cru donner des choſes nouvelles ; on a décrit avec une exactitude minutieuſe les plus petites parties, & la deſcription de quelque partie encore plus petite, oubliée ou négligée par les anatomiſtes précédens, s'eſt appelée découverte : les dénominations elles-mêmes ayant ſouvent été priſes d'objets qui n'avoient aucun rapport avec ceux qu'on vouloit déſigner, n'ont ſervi qu'à augmenter la confuſion. Ce que l'on appelle *Teſtes* & *Nates* dans le cerveau, qu'eſt-ce autre choſe, ſinon des parties de cervelle ſemblable au tout, & qui ne méritoient pas un nom ? Ces noms empruntés à l'aventure ou donnés par préjugé, ont enſuite produit eux-mêmes de nouveaux préjugés & des opinions de haſard ; d'autres noms donnés à des parties mal vues, ou qui même n'exiſtoient pas, ont été de nouvelles ſources d'erreurs. Que de fonctions & d'uſages n'a-t-on pas voulu donner à la glande pinéale, à l'eſpace prétendu vide qu'on appelle la *voûte* dans le cerveau, tandis que l'un n'eſt qu'une glande, & qu'il eſt fort douteux que l'autre exiſte,

puiſque cet eſpace vide n'eſt peut-être produit que par la main de l'anatomiſte & la méthode de diſſection *(c)*!

Ce qu'il y a de plus difficile dans les ſciences n'eſt donc pas de connoître les choſes qui en font l'objet direct, mais c'eſt qu'il faut auparavant les dépouiller d'une infinité d'enveloppes dont on les a couvertes, leur ôter toutes les fauſſes couleurs dont on les a maſquées, examiner le fondement & le produit de la méthode par laquelle on les recherche, en ſéparer ce que l'on y a mis d'arbitraire, & enfin tâcher de reconnoître les préjugés & les erreurs adoptées que ce mélange de l'arbitraire au réel a fait naître, il faut tout cela pour retrouver la Nature; mais enſuite, pour la connoître, il ne faut plus que la comparer avec elle-même. Dans l'économie animale, elle nous paroît très-myſtérieuſe & très-cachée, non-ſeulement parce que le ſujet en eſt fort compliqué, & que le corps de l'homme eſt de toutes ſes productions la moins ſimple, mais ſurtout parce qu'on ne l'a pas comparée

(c) Voyez à ce ſujet le Diſcours de Sténon.

avec elle-même, & qu'ayant négligé ces moyens de comparaiſon, qui ſeuls pouvoient nous donner des lumières, on eſt reſté dans l'obſcurité du doute, ou dans la vague des hypothèſes. Nous avons des milliers de volumes ſur la deſcription du corps humain, & à peine a-t-on quelques mémoires commencés ſur celle des animaux: dans l'homme on a reconnu, nommé, décrit les plus petites parties, tandis que l'on ignore ſi dans les animaux l'on retrouve, non-ſeulement ces petites parties, mais même les plus grandes; on attribue certaines fonctions à de certains organes, ſans être informé ſi dans d'autres êtres, quoique privés de ces organes, les mêmes fonctions ne s'exercent pas; en ſorte que dans toutes ces explications qu'on a voulu donner des différentes parties de l'économie animale, on a eu le double déſavantage d'avoir d'abord attaqué le ſujet le plus compliqué, & enſuite d'avoir raiſonné ſur ce même ſujet ſans fondement de la relation, & ſans le ſecours de l'analogie.

Nous avons ſuivi par-tout, dans le

cours de cet ouvrage, une méthode très-différente : comparant toujours la Nature avec elle-même, nous l'avons conſidérée dans ſes rapports, dans ſes oppoſés, dans ſes extrêmes ; & pour ne citer ici que les parties relatives à l'économie animale, que nous avons eu occaſion de traiter, comme la génération, les ſens, le mouvement, le ſentiment, la nature des animaux, il ſera aiſé de reconnoître qu'après le travail, quelque fois long, mais toujours néceſſaire, pour écarter les fauſſes idées, détruire les préjugés, ſéparer l'arbitraire du réel de la choſe ; le ſeul art que nous ayons employé eſt la comparaiſon : ſi nous avons réuſſi à répandre quelque lumière ſur ces ſujets, il faut moins l'attribuer au génie qu'à cette méthode que nous avons ſuivie conſtamment, & que nous avons rendue auſſi générale, auſſi étendue que nos connoiſſances nous l'ont permis. Et comme tous les jours nous en acquérons de nouvelles par l'examen & la diſſection des parties intérieures des animaux, & que pour bien raiſonner ſur l'économie animale, il faut avoir vu de cette façon

u moins tous les genres d'animaux dif-
érens, nous ne nous preſſerons pas de
lonner des idées générales avant d'avoir
réſenté les réſultats particuliers.

Nous nous contenterons de rappeler
ertains faits qui, quoique dépendans
e la théorie du ſentiment & de l'appétit,
ır laquelle nous ne voulons pas, quant-
-préſent, nous étendre davantage,
ıffiront cependant ſeuls pour prouver
ue l'homme, dans l'état de nature,
e s'eſt jamais borné à vivre d'herbes,
e graines ou de fruits, & qu'il a dans
ous les temps, auſſi-bien que la plu-
art des animaux, cherché à ſe nourrir
e chair.

La diète Pythagorique, préconiſée
ır les Philoſophes anciens & nouveaux,
commandée même par quelques Mé-
ecins, n'a jamais été indiquée par la
ature. Dans le premier âge aux ſiècles
or, l'homme, innocent comme la
olombe, mangeoit du gland, buvoit
e l'eau; trouvant par-tout ſa ſubſiſ-
nce, il étoit ſans inquiétude, vivoit
dépendant, toujours en paix avec
i-même, avec les animaux; mais dès

qu'oubliant ſa nobleſſe, il ſacrifia ſa liberté pour ſe réunir aux autres, la guerre, l'âge de fer prirent la place de l'or & de la paix; la cruauté, le goût de la chair & du ſang furent les premiers fruits d'une nature dépravée, que les mœurs & les arts achevèrent de corrompre.

Voilà ce que dans tous les temps certains philoſophes auſtères, ſauvages par tempérament, ont reproché à l'homme en ſociété : rehauſſant leur orgueil individuel par l'humiliation de l'eſpèce entière, ils ont expoſé ce tableau, qui ne vaut que par le contraſte, & peut-être parce qu'il eſt bon de préſenter quelquefois aux hommes des chimères de bonheur.

Cet état idéal d'innocence, de haute tempérance, d'abſtinence entière de la chair, de tranquillité parfaite, de paix profonde, a-t-il jamais exiſté? n'eſt-ce pas un apologue, une fable, où l'on emploie l'homme comme un animal, pour nous donner des leçons ou des exemples? peut-on même ſuppoſer qu'il y eût des vertus avant la ſociété?

peut-on dire de bonne foi que cet état auvage mérite nos regrets, que l'homme animal farouche fût plus digne que 'homme citoyen civiliſé? Oui, car tous es malheurs viennent de la ſociété; & u'importe qu'il y eût des vertus dans 'état de nature, s'il y avoit du bonheur, i l'homme dans cet état étoit ſeulement noins malheureux qu'il ne l'eſt? la liberté, la ſanté, la force, ne ſont-elles as préférables à la molleſſe, à la ſenualité, à la volupté même, accompagnées e l'eſclavage? la privation des peines aut bien l'uſage des plaiſirs; & pour tre heureux, que faut-il, ſinon de ne ien deſirer?

Si cela eſt, diſons en même temps u'il eſt plus doux de végéter que de ivre, de ne rien appéter que de ſatisaire ſon appétit, de dormir d'un ſomeil apathique que d'ouvrir les yeux pour oir & pour ſentir; conſentons à laiſſer otre ame dans l'engourdiſſement, notre ſprit dans les ténèbres, à ne nous jamais ervir ni de l'une ni de l'autre, à nous ettre au-deſſous des animaux, à n'être nfin que des maſſes de matière brute ttachées à la terre,

Mais au lieu de diſputer, diſcutons; après avoir dit des raiſons, donnons des faits. Nous avons ſous les yeux, non l'état idéal, mais l'état réel de nature : le ſauvage habitant les déſerts eſt-il un animal tranquille ? eſt-il un homme heureux ? car nous ne ſuppoſerons pas avec un Philoſophe, l'un des plus fiers cenſeurs de notre humanité *(d)*, qu'il y a une plus grande diſtance de l'homme en pure nature au ſauvage, que du ſauvage à nous ; que les âges qui ſe ſont écoulés avant l'invention de l'art de la parole, ont été bien plus longs que les ſiècles qu'il a fallu pour perfectionner les ſignes & les langues, parce qu'il me paroît que lorſqu'on veut raiſonner ſur des faits, il faut éloigner les ſuppoſitions, & ſe faire une loi de n'y remonter qu'après avoir épuiſé tout ce que la Nature nous offre. Or, nous voyons qu'on deſcend par degrés aſſez inſenſibles des nations les plus éclairées, les plus polies, à des peuples moins induſtrieux ; de ceux-ci à d'autres plus groſſiers, mais encore ſoumis à des Rois, à des loix ;

(d) M. Rouſſeau.

de

de ces hommes groſſiers aux ſauvages, qui ne ſe reſſemblent pas tous, mais chez leſquels on trouve autant de nuances différentes que parmi les peuples policés; que les uns forment des nations aſſez nombreuſes ſoumiſes à des chefs; que d'autres, en plus petite ſociété, ne ſont ſoumis qu'à des uſages; qu'enfin les plus ſolitaires, les plus indépendans, ne laiſſent pas de former des familles & d'être ſoumis à leurs pères. Un Empire, un Monarque, une famille, un père, voilà les deux extrêmes de la ſociété: ces extrêmes ſont auſſi les limites de la Nature; ſi elles s'étendoient au-delà, n'auroit-on pas trouvé, en parcourant toutes les ſolitudes du globe, des animaux humains privés de la parole, ſourds à la voix comme aux ſignes, les mâles & les femelles diſperſées, les petits abandonnés, &c? Je dis même qu'à moins de prétendre que la conſtitution du corps humain fût toute différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui, & que ſon accroiſſement fût bien plus prompt, il n'eſt pas poſſible de ſoutenir que l'homme ait jamais exiſté ſans former des familles, puiſque les

enfans périroient s'ils n'étoient ſecourus & ſoignés pendant pluſieurs années ; au lieu que les animaux nouveaux-nés n'ont beſoin de leur mère que pendant quelques mois. Cette néceſſité phyſique ſuffit donc ſeule pour démontrer que l'eſpèce humaine n'a pu durer & ſe multiplier qu'à la faveur de la ſociété ; que l'union des pères & mères aux enfans eſt naturelle, puiſqu'elle eſt néceſſaire. Or cette union ne peut manquer de produire un attachement reſpectif & durable entre les parens & l'enfant, & cela ſeul ſuffit encore pour qu'ils s'accoutument entre eux à des geſtes, à des ſignes, à des ſons, en un mot à toutes les expreſſions du ſentiment & du beſoin ; ce qui eſt auſſi prouvé par le fait, puiſque les ſauvages les plus ſolitaires ont, comme les autres hommes, l'uſage des ſignes & de la parole.

Ainſi, l'état de pure nature eſt un état connu ; c'eſt le ſauvage vivant dans le déſert, mais vivant en famille, connoiſſant ſes enfans, connu d'eux, uſant de la parole & ſe faiſant entendre. La fille ſauvage ramaſſée dans les bois de Cham-

pagne, l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre, ne prouvent pas le contraire; ils avoient vécu dans une ſolitude abſolue, ils ne pouvoient donc avoir aucune idée de ſociété, aucun uſage des ſignes ou de la parole; mais s'ils ſe fuſſent ſeulement rencontrés, la pente de nature les auroit entraînés, le plaiſir les auroit réunis; attachés l'un à l'autre, ils ſe ſeroient bientôt entendus, ils auroient d'abord parlé la langue de l'amour entre eux, & enſuite celle de la tendreſſe entre eux & leurs enfans; & d'ailleurs ces deux Sauvages étoient iſſus d'hommes en ſociété & avoient ſans doute été abandonnés dans les bois, non pas dans le premier âge, car ils auroient péri, mais à quatre, cinq ou ſix ans, à l'âge en un mot auquel ils étoient déjà aſſez forts de corps pour ſe procurer leur ſubſiſtance, & encore trop foibles de tête pour conſerver les idées qu'on leur avoit communiquées.

Examinons donc cet homme en pure nature, c'eſt-à-dire, ce ſauvage en famille. Pour peu qu'elle proſpère, il ſera bientôt le chef d'une ſociété plus

nombreuſe, dont tous les membres auront les mêmes manières, ſuivront les mêmes uſages & parleront la même langue; à la troiſième, ou tout au plus tard à la quatrième génération, il y aura de nouvelles familles qui pourront demeurer ſéparées, mais qui, toujours réunies par les liens communs des uſages & du langage formeront une petite nation, laquelle s'augmentant avec le temps, pourra, ſuivant les circonſtances, ou devenir un peuple, ou demeurer dans un état ſemblable à celui des nations ſauvages que nous connoiſſons. Cela dépendra ſur-tout de la proximité ou de l'éloignement où ces hommes nouveaux ſe trouveront des hommes policés: ſi, ſous un climat doux, dans un terrein abondant, ils peuvent en liberté occuper un eſpace conſidérable au-delà duquel ils ne rencontrent que des ſolitudes ou des hommes tout auſſi neufs qu'eux, ils demeureront ſauvages & deviendront, ſuivant d'autres circonſtances, ennemis ou amis de leurs voiſins; mais lorſque ſous un ciel dur, dans une terre ingrate, ils ſe trouveront

gênés entr'eux par le nombre & ſerrés par l'eſpace, ils feront des colonies ou des irruptions, ils ſe répandront, ils ſe confondront avec les autres peuples dont ils ſeront devenus les conquérans ou les eſclaves. Ainſi l'homme, en tout état, dans toutes les ſituations & ſous tous les climats, tend également à la ſociété ; c'eſt un effet conſtant d'une cauſe néceſſaire, puiſqu'elle tient à l'eſſence même de l'eſpèce, c'eſt-à-dire, à ſa propagation.

Voilà pour la ſociété ; elle eſt, comme l'on voit, fondée ſur la Nature. Examinant de même quels ſont les appétits, quel eſt le goût de nos Sauvages, nous trouverons qu'aucun ne vit uniquement de fruits, d'herbes ou de graines, que tous préfèrent la chair & le poiſſon aux autres alimens, que l'eau pure leur déplaît, & qu'ils cherchent les moyens de faire eux-mêmes ou de ſe procurer d'ailleurs une boiſſon moins inſipide. Les Sauvages du Midi boivent l'eau du palmier ; ceux du Nord avalent à longs traits l'huile dégoûtante de la baleine, d'autres font des boiſſons fermentées,

& tous en général ont le goût le plus décidé, la paſſion la plus vive pour les liqueurs fortes. Leur induſtrie, dictée par les beſoins de première néceſſité, excitée par leurs appétits naturels, ſe réduit à faire des inſtrumens pour la chaſſe & pour la pêche. Un arc, des flèches, une maſſue, des filets, un canot, voilà le ſublime de leurs arts, qui tous n'ont pour objet que les moyens de ſe procurer une ſubſiſtance convenable à leur goût. Et ce qui convient à leur goût convient à la Nature, car, comme nous l'avons déjà dit *(e)*, l'homme ne pourroit pas ſe nourrir d'herbe ſeule, il périroit d'inanition s'il ne prenoit des alimens plus ſubſtantiels; n'ayant qu'un eſtomac & des inteſtins courts, il ne peut pas, comme le bœuf qui a quatre eſtomacs & des boyaux très-longs, prendre à la fois un grand volume de cette maigre nourriture, ce qui ſeroit cependant abſolument néceſſaire pour compenſer la qualité par la quantité. Il en eſt à peu près de même des fruits & des graines,

(e) Voyez le *I.er volume* de cet Ouvrage, article du Bœuf.

elles ne lui ſuffiroient pas, il en faudroit encore un trop grand volume pour fournir la quantité de molécules organiques néceſſaire à la nutrition ; & quoique le pain ſoit fait de ce qu'il y a de plus pur dans le blé, & que le blé même & nos autres grains & légumes, ayant été perfectionnés par l'art ſoient plus ſubſtantiels & plus nourriſſans que les graines qui n'ont que leurs qualités naturelles, l'homme, réduit au pain & aux légumes pour toute nourriture, traîneroit à peine une vie foible & languiſſante.

Voyez ces pieux ſolitaires qui s'abſtiennent de tout ce qui a eu vie, qui par de ſaints motifs, renoncent aux dons du Créateur, ſe privent de la parole, fuient la ſociété, s'enferment dans des murs ſacrés contre leſquels ſe briſe la Nature ; confinés dans ces aſiles, ou plutôt dans ces tombeaux vivans, où l'on ne reſpire que la mort, le viſage mortifié, les yeux éteints, ils ne jettent autour d'eux que des regards languiſſans, leur vie ſemble ne ſe ſoutenir que par efforts, ils prennent leur nourriture ſans que le

beſoin ceſſe : quoique ſoutenu par leur ferveur (car l'état de la tête fait à celui du corps), ils ne réſiſtent que pendant peu d'années à cette abſtinence cruelle ; ils vivent moins qu'ils ne meurent chaque jour par une mort anticipée, & ne s'éteignent pas en finiſſant de vivre, mais en achevant de mourir.

Ainſi, l'abſtinence de toute chair, loin de convenir à la Nature, ne peut que la détruire : ſi l'homme y étoit réduit, il ne pourroit, du moins dans ces climats, ni ſubſiſter, ni ſe multiplier. Peut-être cette diète ſeroit poſſible dans les pays méridionaux, où les fruits ſont plus cuits, les plantes plus ſubſtantielles, les racines plus ſucculentes, les graines plus nourries ; cependant les Brachmanes ſont plutôt une ſecte qu'un peuple, & leur religion, quoique très-ancienne, ne s'eſt guère étendue au-delà de leurs écoles, & jamais au-delà de leur climat.

Cette religion fondée ſur la métaphyſique, eſt un exemple frappant du ſort des opinions humaines. On ne peut pas douter, en ramaſſant les débris qui nous reſtent, que les ſciences n'aient été très-

anciennement cultivées, & perfectionnées peut-être au-delà de ce qu'elles le ſont aujourd'hui. On a ſu avant nous que tous les êtres animés contenoient des molécules indeſtructibles, toujours vivantes, & qui paſſoient de corps en corps. Cette vérité, adoptée par les Philoſophes, & enſuite par un grand nombre d'hommes, ne conſerva ſa pureté que pendant les ſiècles de lumière: une révolution de ténèbres ayant ſuccédé, on ne ſe ſouvint des molécules organiques vivantes, que pour imaginer que ce qu'il y avoit de vivant dans l'animal étoit apparemment un tout indeſtructible qui ſe ſéparoit du corps après la mort. On appela ce tout idéal, une *ame*, qu'on regarda bientôt comme un être réellement exiſtant dans tous les animaux; & joignant à cet être fantaſtique l'idée réelle, mais défigurée, du paſſage des molécules vivantes, on dit qu'après la mort cette ame paſſoit ſucceſſivement & perpétuellement de corps en corps. On n'excepta pas l'homme; on joignit bientôt le moral au métaphyſique; on ne douta pas que cet être ſurvivant ne

conſervât, dans ſa tranſmigration, ſes ſentimens, ſes affections, ſes deſirs : les têtes foibles frémirent ! Quelle horreur en effet pour cette ame, lorſqu'au ſortir d'un domicile agréable, il falloit aller habiter le corps infect d'un animal immonde ? On eut d'autres frayeurs (chaque crainte produit ſa ſuperſtition), on eut peur, en tuant un animal, d'égorger ſa maîtreſſe ou ſon père ; on reſpecta toutes les bêtes, on les regarda comme ſon prochain ; on dit enfin qu'il falloit, par amour, par devoir, s'abſtenir de tout ce qui avoit eu vie. Voilà l'origine & le progrès de cette religion, la plus ancienne du continent des Indes ; origine qui indique aſſez que la vérité livrée à la multitude eſt bientôt défigurée, qu'une opinion philoſophique ne devient opinion populaire, qu'après avoir changé de forme ; mais qu'au moyen de cette préparation elle peut devenir une religion d'autant mieux fondée, que le préjugé ſera plus général, & d'autant plus reſpectée, qu'ayant pour baſe des vérités mal entendues, elle ſera néceſſairement environnée d'obſcurités, & par conſé-

quent paroître myſtérieuſe, auguſte, incompréhenſible ; qu'enſuite, la crainte ſe mêlant au reſpect, cette religion dégénérera en ſuperſtitions, en pratiques ridicules, leſquelles cependant prendront racines, produiront des uſages qui ſeront d'abord ſcrupuleuſement ſuivis, mais qui s'altérant peu à peu, changeront tellement avec le temps, que l'opinion même dont ils ont pris naiſſance ne ſe conſervera plus que par de fauſſes traditions, par des proverbes, & finira par des contes puériles & des abſurdités ; d'où l'on doit conclure que toute religion fondée ſur des opinions humaines eſt fauſſe & variable, & qu'il n'a jamais appartenu qu'à Dieu de nous donner la vraie religion, qui ne dépendant pas de nos opinions, eſt inaltérable, conſtante, & ſera toujours la même.

Mais revenons à notre ſujet. L'abſtinence entière de la chair ne peut qu'affoiblir la Nature. L'homme, pour ſe bien porter a, non-ſeulement beſoin d'uſer de cette nourriture ſolide, mais même de la varier. S'il veut acquérir une vigueur

complète, il faut qu'il choiſiſſe ce qui lui convient le mieux; & comme il ne peut ſe maintenir dans un état actif qu'en ſe procurant des ſenſations nouvelles, il faut qu'il donne à ſes ſens toute leur étendue, qu'il ſe permette la variété de mets comme celle des autres objets, & qu'il prévienne le dégoût qu'occaſionne l'uniformité de nourriture; mais qu'il évite les excès, qui ſont encore plus nuiſibles que l'abſtinence.

Les animaux qui n'ont qu'un eſtomac & les inteſtins courts, ſont forcés, comme l'homme à ſe nourrir de chair. On s'aſſurera de ce rapport & de cette vérité en comparant au moyen des deſcriptions, le volume relatif du canal inteſtinal dans les animaux carnaſſiers & dans ceux qui ne vivent que d'herbes : on trouvera toujours que cette différence dans leur manière de vivre dépend de leur conformation, & qu'ils prennent une nourriture plus ou moins ſolide, relativement à la capacité plus ou moins grande du magaſin qui doit la recevoir.

Cependant il n'en faut pas conclure

que les animaux qui ne vivent que d'herbes, ſoient, par néceſſité phyſique, réduits à cette ſeule nourriture, comme les animaux carnaſſiers ſont, par cette même néceſſité, forcés à ſe nourrir de chair, nous diſons ſeulement que ceux qui ont pluſieurs eſtomacs, ou des boyaux très-amples, peuvent ſe paſſer de cet aliment ſubſtantiel & néceſſaire aux autres; mais nous ne diſons pas qu'ils ne puſſent en uſer, & que ſi la Nature leur eût donné des armes, non-ſeulement pour ſe défendre, mais pour attaquer & pour ſaiſir, ils n'en euſſent fait uſage & ne ſe fuſſent bientôt accoutumés à la chair & au ſang, puiſque nous voyons que les moutons, les veaux, les chèvres, les chevaux, mangent avidement le lait, les œufs, qui ſont des nourritures animales, & que, ſans être aidés de l'habitude, ils ne refuſent pas la viande hachée & aſſaiſonnée de ſel. On pourroit donc dire que le goût pour la chair & pour les autres nourritures ſolides eſt l'appétit général de tous les animaux, qui s'exerce avec plus ou moins de véhémence ou de

modération, ſelon la conformation particulière de chaque animal, puiſqu'à prendre la Nature entière, ce même appétit ſe trouve non-ſeulement dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes, mais auſſi dans les oiſeaux, dans les poiſſons, dans les inſectes & dans les vers, auxquels en particulier il ſemble que toute chair ait été ultérieurement deſtinée.

La nutrition, dans tous les animaux, ſe fait par les molécules organiques, qui, ſéparées du marc de la nourriture au moyen de la digeſtion, ſe mêlent avec le ſang & s'aſſimilent à toutes les parties du corps. Mais indépendamment de ce grand effet, qui paroît être le principal but de la Nature, & qui eſt proportionnel à la qualité des alimens, ils en produiſent un autre qui ne dépend que de leur quantité, c'eſt-à-dire, de leur maſſe & de leur volume. L'eſtomac & les boyaux ſont des membranes ſouples, qui forment au dedans du corps une capacité très-conſidérable; ces membranes, pour ſe ſoutenir dans leur état de tenſion, & pour contre-balancer les forces des autres parties qui les avoi-

ſinent, ont beſoin d'être toujours remplies en partie : ſi, faute de prendre de la nourriture, cette grande capacité ſe trouve entièrement vide, les membranes n'étant plus ſoutenues au dedans, s'affaiſſent, ſe rapprochent, ſe collent l'une contre l'autre, & c'eſt ce qui produit l'affaiſſement & la foibleſſe, qui ſont les premiers ſymptômes de l'extrême beſoin. Les alimens, avant de ſervir à la nutrition du corps, lui ſervent donc de leſt, leur préſence, leur volume, eſt néceſſaire pour maintenir l'équilibre entre les parties intérieures qui agiſſent & réagiſſent toutes les unes contre les autres. Lorſqu'on meurt par la faim, c'eſt donc moins parce que le corps n'eſt pas nourri, que parce qu'il n'eſt plus leſté, auſſi les animaux, ſur-tout les plus gourmands, les plus voraces, lorſqu'ils ſont preſſés par le beſoin, ou ſeulement avertis par la défaillance qu'occaſionne le vide intérieur, ne cherchent qu'à le remplir, & avalent de la terre & des pierres : nous avons trouvé de la glaiſe dans l'eſtomac d'un loup ; j'ai vu des cochons en

manger; la plupart des oiſeaux avalent des cailloux, &c. Et ce n'eſt point par goût, mais par néceſſité, & parce que le plus preſſant n'eſt pas de rafraîchir le ſang par un chyle nouveau, mais de maintenir l'équilibre des forces dans les grandes parties de la machine animale.

LE LOUP (a).

LE Loup eſt l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair eſt le plus véhément ; & quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la Nature les moyens de le ſatisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruſe, de l'agilité, de la force, tout ce qui eſt néceſſaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, ſaiſir, & dévorer ſa proie, cependant il meurt ſouvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proſcrit en mettant ſa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne

(a) Le Loup, en Grec, Λύκος ; en Latin, *Lupus* ; en Italien, *Lupo* ; en Eſpagnol, *Lobo* ; en Allemand, *Wolff* ; en Anglois, *Wolf* ; en Suédois, *Ulf* ; en Polonois, *Wilk*.

Lupus, Geſner. *Icon. animal. quadr. pag. 79.*

Lupus, Ray. *Synopſ. animal. quadr. p. 173.*

Canis caudâ rectâ, corpore breviore. Linn. edit. IV. *Canis caudâ incurvâ.* edit. VI.

Lupus vulgaris. Klein. *Hiſt. nat. quadr. p. 70.*

Canis ex griſeo flaveſcens, Lupus vulgaris. Briſſon. *Reg. animal. p. 235.*

trouve que quelques animaux ſauvage
qui lui échappent par la vîteſſe de leu
courſe, & qu'il ne peut ſurprendre qu
par haſard ou par patience, en le
attendant long-temps, & ſouvent e
vain, dans les endroits où ils doiven
paſſer. Il eſt naturellement groſſier &
poltron, mais il devient ingénieux pa
beſoin, & hardi par néceſſité; preſſé pa
la famine, il brave le danger, vient atta
quer les animaux qui ſont ſous la gard
de l'homme, ceux ſur-tout qu'il pe
emporter aiſément, comme les agneaux
les petits chiens, les chevreaux; & lor
que cette maraude lui réuſſit, il revie
ſouvent à la charge, juſqu'à ce qu'ayan
été bleſſé ou chaſſé & maltraité par le
hommes & les chiens, il ſe recèle pendan
le jour dans ſon fort, n'en ſort qu
la nuit, parcourt la campagne, rôd
autour des habitations, ravit les animau
abandonnés, vient attaquer les bergeries
gratte & creuſe la terre ſous les portes
entre furieux, met tout à mort avan
de choiſir & d'emporter ſa proie. Lor
que ces courſes ne lui produiſent rien
il retourne au fond des bois, ſe met e

ête, cherche, ſuit à la piſte, chaſſe, ourſuit les animaux ſauvages, dans ſpérance qu'un autre loup pourra les rêter, les ſaiſir dans leur fuite, & s'ils en partageront la dépouille. Enfin, rſque le beſoin eſt extrême, il s'expoſe tout, il attaque les femmes & les enfans, jette même quelquefois ſur les hommes, evient furieux par ces excès, qui niſſent ordinairement par la rage & la ort.

Le Loup, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, reſſemble ſi fort au chien, qu'il roît être modelé ſur la même forme; pendant il n'offre tout au plus que le vers de l'empreinte, & ne préſente les êmes caractères que ſous une face ntièrement oppoſée : ſi la forme eſt mblable, ce qui en réſulte eſt bien ntraire; le naturel eſt ſi différent, que on-ſeulement ils ſont incompatibles, ais antipathiques par nature, ennemis ar inſtinct. Un jeune chien friſſonne premier aſpect du loup, il fuit à odeur ſeule, qui, quoique nouvelle, connue, lui répugne ſi fort, qu'il ent en tremblant ſe ranger entre les

jambes de ſon maître : un mâtin q
connoît ſes forces ſe hériſſe, s'indigne
l'attaque avec courage, tâche de le mett
en fuite, & fait tous ſes efforts pour
délivrer d'une préſence qui lui eſt odieuſ
jamais ils ne ſe rencontrent ſans ſe fuir
ſans combattre, & combattre à outranc
juſqu'à ce que la mort ſuive. Si le lo
eſt le plus fort, il déchire, il dévore
proie ; le chien, au contraire, plus g
néreux, ſe contente de la victoire, &
trouve pas que *le corps d'un ennemi m*
ſente bon, il l'abandonne pour ſervir
pâture aux corbeaux, & même a
autres loups ; car ils s'entredévorent,
lorſqu'un loup eſt grièvement bleſſé, l
autres le ſuivent au ſang & s'attroupe
pour l'achever.

Le chien, même ſauvage, n'eſt p
d'un naturel farouche ; il s'apprivoi
aiſément, s'attache & demeure fidèle
ſon maître. Le loup pris jeune ſe priv
mais ne s'attache point, la nature eſt pl
forte que l'éducation, il reprend av
l'âge ſon caractère féroce, & retourne
dès qu'il le peut, à ſon état ſauvag
Les chiens, même les plus groſſiers

erchent la compagnie des autres ani-
aux ; ils ſont naturellement portés à
ſuivre, & à les accompagner, & c'eſt
r inſtinct ſeul & non par éducation
'ils ſavent conduire & garder les trou-
aux. Le loup eſt au contraire l'ennemi
toute ſociété, il ne fait pas même
mpagnie à ceux de ſon eſpèce : lorſ-
'on les voit pluſieurs enſemble, ce
ſt point une ſociété de paix, c'eſt un
roupement de guerre, qui ſe fait à
and bruit avec des hurlemens affreux,
qui dénote un projet d'attaquer quel-
e gros animal, comme un cerf, un
euf, ou de ſe défaire de quelque re-
utable mâtin. Dès que leur expédition
litaire eſt conſommée, ils ſe ſéparent
retournent en ſilence à leur ſolitude.
n'y a pas même une grande habitude
re le mâle & la femelle ; ils ne ſe
erchent qu'une fois par an, & ne
meurent que peu de temps enſemble.
ſt en hiver que les louves deviennent
chaleur : pluſieurs mâles ſuivent la
me femelle, & cet attroupement eſt
core plus ſanguinaire que le premier ;
ils ſe la diſputent cruellement, ils

grondent, ils frémiſſent, ils ſe battent ils ſe déchirent, & il arrive ſouvent qu'i mettent en pièces celui d'entr'eux qu'el a préféré. Ordinairement elle fuit lon temps, laſſe tous ſes aſpirans, & dérobe, pendant qu'ils dorment, av le plus alerte ou le mieux aimé.

La chaleur ne dure que douze quinze jours, & commence par les pl vieilles louves, celle des plus jeun n'arrive que plus tard. Les mâles n'o point de rut marqué, ils pourroie s'accoupler en tout temps; ils paſſe ſucceſſivement de femelles en femel à meſure qu'elles deviennent en état les recevoir; ils ont des vieilles à la de décembre, & finiſſent par les jeur au mois de février & au commencem de mars. Le temps de la geſtation d'environ trois mois & demi *(b)*, & l' trouve des louveteaux nouveaux-n depuis la fin d'avril juſqu'au mois juillet. Cette différence dans la durée la geſtation entre les louves, qui port plus de cent jours, & les chiens,

(b) Voyez le nouveau traité de Vénerie. *Pa* 1750, *pages* 75 & 76.

en portent guère plus de ſoixante, rouve que le loup & le chien, déjà ſi ifférens par le naturel, le ſont auſſi par tempérament & par l'un des prin-paux réſultats des fonctions de l'éco-omie animale. Auſſi le loup & le chien ont jamais été pris pour le même animal ie par les nomenclateurs en hiſtoire turelle, qui ne connoiſſant la Nature ie ſuperficiellement, ne la conſidèrent mais pour lui donner toute ſon étendue, ais ſeulement pour la reſſerrer & la duire à leur méthode, toujours fautive, ſouvent démentie par les faits. Le ien & la louve ne peuvent ni s'ac-upler *(c)*, ni produire enſemble, il n'y pas de races intermédiaires entr'eux; ils nt d'un naturel tout oppoſé, d'un tem-rament différent; le loup vit plus long-mps que le chien, les louves ne portent 'une fois par an, les chiennes portent ux ou trois fois. Ces différences ſi arquées ſont plus que ſuffiſantes pour montrer que ces animaux ſont d'eſpèces ez éloignées: d'ailleurs, en y regardant

(c) Voyez les expériences que j'ai faites à ce ſujet, . *I. quadr.* de cet ouvrage, à l'article du chien.

de près, on reconnoît aiſément que même à l'extérieur, le loup diffère d chien par des caractères eſſentiels & con tans. L'aſpect de la tête eſt différent la forme des os l'eſt auſſi ; le loup a l cavité de l'œil obliquement poſée, l'orbit inclinée, les yeux étincelans, brillan pendant la nuit ; il a le hurlement a lieu de l'aboiement, les mouvemen différens, la démarche plus égale, pl uniforme, quoique plus prompte & pl précipitée, le corps beaucoup plus fo & bien moins ſouple *(d)*, les membr plus fermes, les mâchoires & les den plus groſſes ; le poil plus rude & pl fourré.

Mais ces animaux ſe reſſemblent bea coup par la conformation des parties i térieures. Les loups s'accouplent comn les chiens ; ils ont comme eux la ver oſſeuſe & environnée d'un bourlet q

(d) Ariſtote a dit mal-à-propos que le Loup av dans le cou un ſeul os continu ; le loup a, comi le chien & comme les autres animaux quadrupède pluſieurs vertèbres dans le cou, & il peut le fléc & le plier de la même façon : on trouve ſeuleme quelquefois une des vertèbres lombaires adhérente à vertèbre voiſine.

ſe gonfle & les empêche de ſe ſéparer. Lorſque les louves ſont prêtes à mettre bas, elles cherchent au fond du bois un fort, un endroit bien fourré, au milieu duquel elles applaniſſent un eſpace aſſez conſidérable en coupant, en arrachant les épines avec les dents; elles y apportent enſuite une grande quantité de mouſſe, & préparent un lit commode pour leurs petits; elles en font ordinairement cinq ou ſix, quelquefois ſept, huit & même neuf, & jamais moins de trois; ils naiſſent les yeux fermés comme les chiens, la mère les allaite pendant quelques ſemaines & leur apprend bientôt à manger de la chair qu'elle leur prépare en la mâchant. Quelque temps après elle leur apporte des mulots, des levreaux, des perdrix, des volailles vivantes; les louveteaux commencent par jouer avec elles & finiſſent par les étrangler, la louve enſuite les déplume, les écorche, les déchire, & en donne une part à chacun. Ils ne ſortent du fort où ils ont pris naiſſance, qu'au bout de ſix ſemaines ou deux mois; ils ſuivent alors leur mère qui les mène boire

dans quelque tronc d'arbre ou à quelque mare voiſine ; elle les ramène au gîte, ou les oblige à ſe receler ailleurs lorſqu'elle craint quelque danger. Ils la ſuivent ainſi pendant pluſieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ſes forces, & même avec fureur : quoique dans les autres temps elle ſoit, comme toutes les femelles, plus timide que le mâle ; lorſqu'elle a des petits, elle devient intrépide, ſemble ne rien craindre pour elle, & s'expoſe à tout pour les ſauver : auſſi ne l'abandonnent-ils que quand leur éducation eſt faite, quand ils ſe ſentent aſſez forts pour n'avoir plus beſoin de ſecours, c'eſt ordinairement à dix mois ou un an, lorſqu'ils ont refait leurs premières dents, qui tombent à ſix mois *(e)*, & lorſqu'ils ont acquis de la force, des armes & des talens pour la rapine.

Les mâles & les femelles ſont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Il eſt à croire que les femelles, comme dans preſque toutes les autres eſpèces,

(e) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris, 1613, page 100, verſo.*

ſont à cet égard plus précoces que les mâles : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elles ne deviennent en chaleur tout au plus tôt qu'au ſecond hiver de leur vie, ce qui ſuppoſe dix-huit ou vingt mois d'âge, & qu'une louve que j'ai fait élever n'eſt entrée en chaleur qu'au troiſième hiver, c'eſt-à-dire, à plus de deux ans & demi. Les chaſſeurs *(f)* aſſurent que dans toutes les portées il y a plus de mâles que de femelles ; cela confirme cette obſervation qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les eſpèces, à commencer par celle de l'homme, la Nature produit plus de mâles que de femelles. Ils diſent aûſſi qu'il y a des loups qui dès le temps de la chaleur s'attachent à leur femelle, l'accompagnent toujours juſqu'à ce qu'elle ſoit ſur le point de mettre bas ; qu'alors elle ſe dérobe, cache ſoigneuſement ſes petits, de peur que leur père ne les dévore en naiſſant ; mais que lorſqu'ils ſont nés, il prend de l'affection pour eux, leur apporte à manger, & que ſi la mère

(f) Voyez le nouveau Traité de la Vénerie, *page 276.*

vient à manquer, il la remplace & en prend ſoin comme elle. Je ne puis aſſurer ces faits, qui me paroiſſent même un peu contradictoires. Ces animaux qui ſont deux ou trois ans à croître, vivent quinze ou vingt ans; ce qui s'accorde encore avec ce que nous avons obſervé ſur beaucoup d'autres eſpèces, dans leſquelles le temps de l'accroiſſement fait la ſeptième partie de la durée totale de la vie. Les loups blanchiſſent dans la vieilleſſe, ils ont alors toutes les dents uſées. Ils dorment lorſqu'ils ſont raſſaſiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, & toujours d'un ſommeil léger; ils boivent fréquemment, & dans les temps de ſéchereſſe, lorſqu'il n'y a point d'eau dans les ornières ou dans les vieux troncs d'arbres, ils viennent plus d'une fois par jour aux mares & aux ruiſſeaux. Quoique très-voraces, ils ſupportent aiſément la diète; ils peuvent paſſer quatre ou cinq jours ſans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force, ſurtout dans les parties antérieures du corps, dans les muſcles du cou & de la mâ-

choire. Il porte avec ſa gueule un mouton, ſans le laiſſer toucher à terre, & court en même temps plus vîte que les bergers, en ſorte qu'il n'y a que les chiens qui puiſſent l'atteindre & lui faire lâcher priſe. Il mord cruellement, & toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui réſiſte moins; car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent ſe défendre. Il craint pour lui, & ne ſe bat que par néceſſité, & jamais par un mouvement de courage: lorſqu'on le tire & que la balle lui caſſe quelque membre il crie, & cependant lorſqu'on l'achève à coups de bâton, il ne ſe plaint pas comme le chien; il eſt plus dur, moins ſenſible, plus robuſte; il marche, court, rôde des jours entiers & des nuits; il eſt infatigable, & c'eſt peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la courſe. Le chien eſt doux & courageux; le loup, quoique féroce, eſt timide. Lorſqu'il tombe dans un piége, il eſt ſi fort & ſi long-temps épouvanté, qu'on peut ou le tuer ſans qu'il ſe défende, ou le prendre vivant ſans qu'il réſiſte; on peut lui mettre un collier,

l'enchaîner, le muſeler, le conduire enſuite par-tout où l'on veut ſans qu'il oſe donner le moindre ſigne de colère ou même de mécontentement. Le loup a les ſens très-bons, l'œil, l'oreille, & ſur-tout l'odorat, il ſent ſouvent de plus loin qu'il ne voit : l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue ; il ſent auſſi de loin les animaux vivans, il les chaſſe même aſſez long-temps en les ſuivant aux portées. Lorſqu'il veut ſortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent ; il s'arrête ſur la liſière, évente de tous côtés, & reçoit ainſi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte de loin. Il préfère la chair vivante à la morte, & cependant il dévore les voieries les plus infectes. Il aime la chair humaine, & peut-être, s'il étoit le plus fort, n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups ſuivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille où l'on n'avoit enterré que négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une inſatiable avidité, & ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine, ſe jeter enſuite ſur les hommes, attaquer le

berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfans, &c. L'on a appelé ces mauvais loups, *loups garoux (g)*, c'eſt-à-dire, loups dont il faut ſe garer.

On eſt donc obligé quelquefois d'armer tout un pays pour ſe défaire des loups. Les Princes ont des équipages pour cette chaſſe, qui n'eſt point déſagréable, qui eſt utile, & même néceſſaire. Les chaſſeurs diſtinguent les loups en *jeunes loups, vieux loups*, & *grands vieux loups ;* ils les connoiſſent par les *pieds*, c'eſt-à-dire, par les *voies*, les traces qu'ils laiſſent ſur la terre : plus le loup eſt âgé, plus il a le pied gros ; la louve l'a plus long & plus étroit, elle a auſſi le talon plus petit & les ongles plus minces. On a beſoin d'un bon limier pour la quête du loup, il faut même l'animer, l'encourager, lorſqu'il tombe ſur la voie ; car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, & ſe rabattent froidement. Quand le loup eſt détourné, on amène les levriers qui doivent le chaſſer, on les partage en deux ou trois laiſſes, on n'en

(g) Voyez la chaſſe du loup de Gaſton Phœbus.

garde qu'une pour le lancer, & on mène les autres en avant pour ſervir de relais. On lâche donc d'abord les premiers à ſa ſuite, un homme à cheval les appuie; on lâche les ſeconds à ſept ou huit cents pas plus loin, lorſque le loup eſt prêt à paſſer, & enſuite les troiſièmes lorſque les autres chiens commencent à le joindre & à le harceler. Tous enſemble le réduiſent bientôt aux dernières extrémités, & le veneur l'achève en lui donnant un coup de couteau. Les chiens n'ont nulle ardeur pour le fouler, & répugnent ſi fort à manger de ſa chair, qu'il faut la préparer & l'aſſaiſonner lorſqu'on veut leur en faire curée. On peut auſſi le chaſſer avec des chiens courans; mais comme il perce toujours droit en avant, & qu'il court tout un jour ſans être rendu, cette chaſſe eſt ennuyeuſe, à moins que les chiens courans ne ſoient ſoutenus par des levriers qui le ſaiſiſſent, le harcèlent, & leur donnent le temps de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes & de mâtins, on tend des piéges, on préſente des appâts,

on fait des fosses, on répand des boulettes empoisonnées; tout cela n'empêche pas que ces animaux ne soient toujours en même nombre, sur-tout dans les pays où il y a beaucoup de bois. Les Anglois prétendent en avoir purgé leur île, cependant on m'a assuré qu'il y en avoit en Ecosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire.

La couleur & le poil de ces animaux changent suivant les différens climats, & varient quelquefois dans le même pays. On trouve en France & en Allemagne, outre les loups ordinaires, quelques loups à poil plus épais & tirant sur le jaune. Ces loups plus sauvages & moins nuisibles que les autres, n'approchent jamais ni des maisons, ni des troupeaux, & ne vivent que de chasse & non pas de rapine. Dans les pays du nord, on en trouve de tout blancs & de tout noirs; ces derniers sont plus grands & plus forts que les autres. L'espèce commune est très-généralement répandue, on l'a

trouvée en Aſie *(h)*, en Afrique *(i)* & en Amérique *(k)* comme en Europe. Les loups du Sénégal *(l)* reſſemblent à ceux de France, cependant ils ſont un peu plus gros, & beaucoup plus cruels; ceux d'Égypte ſont plus petits que ceux de Grèce *(m)*. En Orient, & ſur-tout en Perſe, on fait ſervir les loups à des ſpectacles pour le peuple *(n)*; on les exerce de jeuneſſe à la danſe, ou plutôt à une eſpèce de lutte contre un grand nombre d'hommes. On achette juſqu'à cinq cents écus, dit Chardin, un loup bien

(h) Voyez le Voyage de Pietro della Valle. *Rouen, 1745, Vol. IV, pages 4 & 5.*

(i) Voyez l'Hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *Tome V, page 85.*

(k) Voyez le Voyage du P. Leclercq. *Paris, 1691, pages 488 & 489.*

(l) Voyez l'Hiſtoire générale des voyages par M. l'abbé Prevôt, *Tome III, page 285.* Voyez auſſi le voyage du ſieur le Maire aux îles Canaries, Cap verd, Sénégal, &c. *Paris, 1695, page 100.*

(m) Vide Ariſtot. *Hiſt. animal.* lib. VIII, cap. 28.

(n) Voyez le Voyage de Chardin. *Londres, 1686, page 291.* Voyez auſſi le voyage de Pietro della Valle. *Rouen, 1745, Vol. IV, page 4.*

dreſſé à la danſe. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps & de contrainte ces animaux ſont ſuſceptibles de quelque eſpèce d'éducation. J'en ai fait élever & nourrir quelques-uns chez moi : tant qu'ils ſont jeunes, c'eſt-à-dire, dans la première & la ſeconde année, ils ſont aſſez dociles, ils ſont même careſſans, & s'ils ſont bien nourris, ils ne ſe jettent ni ſur la volaille, ni ſur les autres animaux ; mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel, on eſt obligé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir & de faire du mal. J'en ai eu un qui ayant été élevé en toute liberté dans une baſſe-cour avec des poules pendant dix-huit ou dix-neuf mois, ne les avoit jamais attaquées, mais pour ſon coup d'eſſai, il les tua toutes en une nuit ſans en manger aucune ; un autre qui ayant rompu ſa chaîne à l'âge d'environ deux ans, s'enfuit après avoir tué un chien avec lequel il étoit familier ; une louve que j'ai gardée trois ans, & qui quoiqu'enfermée toute jeune & ſeule avec un mâtin de même âge dans une cour aſſez ſpacieuſe, n'a pu pendant tout ce temps s'accoutumer

à vivre avec lui, ni le ſouffrir, même quand elle devint en chaleur. Quoique plus foible, elle étoit la plus méchante, elle provoquoit, elle attaquoit, elle mordoit le chien, qui d'abord ne fit que ſe défendre, mais qui finit par l'étrangler.

Il n'y a rien de bon dans cet animal que ſa peau ; on en fait des fourrures groſſières, qui ſont chaudes & durables. Sa chair eſt ſi mauvaiſe, qu'elle répugne à tous les animaux, & il n'y a que le loup qui mange volontiers du loup. Il exhale une odeur infecte par la gueule : comme pour aſſouvir ſa faim, il avale indiſtinctement tout ce qu'il trouve, des chairs corrompues, des os, du poil, des peaux à demi tannées & encore toutes couvertes de chaux, il vomit fréquemment, & ſe vide encore plus ſouvent qu'il ne ſe remplit. Enfin, déſagréable en tout, la mine baſſe, l'aſpect ſauvage, la voix effrayante, l'odeur inſupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il eſt odieux, nuiſible de ſon vivant, inutile après ſa mort.

LE RENARD (a).

LE Renard eſt fameux par ſes ruſes, & mérite en partie ſa réputation ; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adreſſe, & réuſſit plus ſouvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, ſans attaquer les troupeaux, ſans traîner les cadavres, il eſt plus ſûr de vivre. Il emploie plus d'eſprit que de mouvement, ſes reſſources ſemblent être en lui-même : ce ſont, comme l'on ſait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonſpect, ingénieux & prudent, même juſqu'à la patience, il varie ſa conduite,

(a) Le Renard ; en Grec, Ἀλώπηξ ; en Latin, *Vulpes ;* en Italien, *Volpe ;* en Eſpagnol, *Raposa ;* en Allemand, *Fuchſſ ;* en Anglois, *Fox ;* en Suédois, *Raef ;* en Polonois, *Liſzka.*

Vulpes Geſner. *Icon. animal. quadr. pag. 88.*

Vulpes Ray. *Synopſ. animal. quadr. pag 177.*

Canis caudâ rectâ. Linnæus.

Vulpes vulgaris. Klein. *Hiſt. Nat. quadr. pag. 71.*

Canis fulvus, pileis cinereis intermixtis. Briſſon. *Regn. animal. pag. 239.*

il a des moyens de réſerve qu'il ſait n'employer qu'à propos. Il veille de près à ſa conſervation ; quoiqu'auſſi infatigable, & même plus léger que le loup, il ne ſe fie pas entièrement à la vîteſſe de ſa courſe, il ſait ſe mettre en ſûreté en ſe pratiquant un aſyle où il ſe retire dans les dangers preſſans, où il s'établit, où il élève ſes petits : il n'eſt point animal vagabond, mais animal domicilié.

Cette différence, qui ſe fait ſentir même parmi les hommes, a de bien plus grands effets, & ſuppoſe de bien plus grandes cauſes parmi les animaux. L'idée ſeule du domicile préſuppoſe une attention ſingulière ſur ſoi-même ; enſuite le choix du lieu, l'art de faire ſon manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, ſont autant d'indices d'un ſentiment ſupérieur. Le renard en eſt doué, & tourne tout à ſon profit ; il ſe loge au bord des bois, à portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles ; il les ſavoure de loin, il prend habilement ſon temps, cache ſon deſſein & ſa

marche, se glisse, se traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier ; il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte & cache de même, mais dans un autre endroit, ensuite une troisième, une quatrième, &c. jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & dans les boquetaux où l'on prend les grives & les bécasses au lacet ; il devance le pipeur, va de très-grand matin, & souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, sur-tout au bords des chemins, dans les ornières, sous de la mousse, sous un genièvre, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, & sait parfaitement les retrouver au besoin.

Il chaſſe les jeunes levreaux en plaine ; ſaiſit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorſqu'ils ſont bleſſés, déterre les lapreaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère ſur les œufs, & détruit une quantité prodigieuſe de gibier. Le loup nuit plus au payſan, le renard nuit plus au gentilhomme.

La chaſſe du renard demande moins d'appareil que celle du loup ; elle eſt plus facile & plus amuſante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, tous les chiens au contraire, chaſſent le renard volontiers, & même avec plaiſir ; car quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préfèrent ſouvent au cerf, au chevreuil & au lièvre. On peut le chaſſer avec des baſſets, des chiens courans, des briquets : dès qu'il ſe ſent pourſuivi, il court à ſon terrier ; les baſſets à jambes torſes ſont ceux qui s'y gliſſent le plus aiſément : cette manière eſt bonne pour prendre une portée entière de renards, la mère avec les petits ; pendant qu'elle ſe défend & combat les baſſets, on tâche de découvrir le terrier

par-dessus, & on la tue ou on la saisit vivante avec des pinces. Mais comme les terriers sont souvent dans des rochers, sous des troncs d'arbres, & quelquefois trop enfoncés sous terre, on ne réussit pas toujours. La façon la plus ordinaire, la plus agréable & la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers : on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets ; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une première décharge : s'il échappe à la balle, il fuit de toute sa vîtesse, fait un grand tour, & revient encore à son terrier, où on le tire une seconde fois, & où trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de se sauver au loin en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courans, lorsqu'on veut le poursuivre : il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand peine à le suivre, & que quand il prend la plaine il va très-loin sans s'arrêter.

Pour détruire les renards, il eſt encore plus commode de tendre des piéges, où l'on met de la chair pour appât, un pigeon, une volaille vivante, &c. Je fis un jour ſuſpendre à neuf pieds de hauteur ſur un arbre, les débris d'une halte de chaſſe, de la viande, du pain, des os; dès la première nuit les renards s'étoient ſi fort exercés à ſauter, que le terrein autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange. Le renard eſt auſſi vorace que carnaſſier; il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, & ſurtout des raiſins: lorſque les levreaux & les perdrix lui manquent, il ſe rabat ſur les rats, les mulots, les ſerpens, les lézards, les crapauds, &c. il en détruit un grand nombre; c'eſt-là le ſeul bien qu'il procure. Il eſt très-avide de miel, il attaque les abeilles ſauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en le perçant de mille coups d'aiguillon; il ſe retire, en effet, mais c'eſt en ſe roulant pour les écraſer, & il revient ſi ſouvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guêpier; alors

l le déterre & en mange le miel & la ire. Il prend auſſi les hériſſons, les oule avec ſes pieds, & les force à 'étendre. Enfin, il mange du poiſſon, les écreviſſes, des hannetons, des ſauerelles, &c.

Cet animal reſſemble beaucoup au hien, ſur-tout par les parties intérieures; ependant il en diffère par la tête, qu'il plus groſſe à proportion de ſon corps; l a auſſi les oreilles plus courtes, la ueue beaucoup plus grande, le poil lus long & plus touffu, les yeux plus nclinés; il en diffère encore par une nauvaiſe odeur très-forte qui lui eſt particulière, & enfin par le caractère le lus eſſentiel, par le naturel; car il ne 'apprivoiſe pas aiſément, & jamais tout-à-fait: il languit lorſqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui quand on veut le garder trop long-temps en domeſticité. Il ne s'accouple point avec la chienne *(b)*; s'ils ne ſont pas antipathiques, ils ſont au moins indifférens. Il produit en moindre nombre, & une ſeule fois par

(b) Voyez les expériences que j'ai faites à ce ſujet, *vol. I.* de cet ouvrage, article du Chien.

an ; les portées ſont ordinairement de quatre ou cinq, rarement de ſix, & jamais moins de trois. Lorſque la femelle eſt pleine, elle ſe recèle, ſort rarement de ſon terrier, dans lequel elle prépare un lit à ſes petits. Elle devient en chaleur en hiver, & l'on trouve déjà de petits renards au mois d'avril : lorſqu'elle s'aperçoit que ſa retraite eſt découverte, & qu'en ſon abſence ſes petits ont été inquiétés, elle les tranſporte tous les uns après les autres, & va chercher un autre domicile. Ils naiſſent les yeux fermés, ils ſont, comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même treize ou quatorze ans.

Le renard a les ſens auſſi bons que le loup, le ſentiment plus fin, & l'organe de la voix plus ſouple & plus parfait. Le loup ne ſe fait entendre que par des hurlemens affreux, le renard glapit, aboie, & pouſſe un ſon triſte, ſemblable au cri du paon ; il a des tons différens ſelon les ſentimens différens dont il eſt affecté ; il a la voix de la chaſſe, l'accent du deſir, le ſon du murmure, le ton plaintif de la triſteſſe, le cri de la douleur,

u'il ne fait jamais entendre qu'au mo-
ient où il reçoit un coup de feu qui
ui casse quelque membre ; car il ne crie
oint pour toute autre blessure, & il
e laisse tuer à coups de bâton, comme
e loup, sans se plaindre, mais toujours
n se défendant avec courage. Il mord
angereusement, opiniâtrément, & l'on
st obligé de se servir d'un ferrement
u d'un bâton pour le faire démordre.
on glapissement est une espèce d'a-
oiement qui se fait par des sons sem-
lables & très-précipités. C'est ordinai-
ement à la fin du glapissement qu'il
onne un coup de voix plus fort, plus
levé, & semblable au cri du paon. En
iver, sur-tout pendant la neige &
a gelée, il ne cesse de donner de la
oix, & il est au contraire presque
uet en été. C'est dans cette saison que
on poil tombe & se renouvelle ; l'on
it peu de cas de la peau des jeunes
enards, ou des renards pris en été. La
hair du renard est moins mauvaise que
elle du loup, les chiens & mêmes les
ommes en mangent en automne, sur-
out lorsqu'il s'est nourri & engraissé

de raiſins, & ſa peau d'hiver fait d
bonnes fourrures. Il a le ſommeil pr
fond, on l'approche aiſément ſans l'
veiller : lorſqu'il dort, il ſe met en ron
comme les chiens ; mais lorſqu'il ne fa
que ſe repoſer, il étend les jambes d
derrière & demeure étendu ſur le ventre
c'eſt dans cette poſture qu'il épie l
oiſeaux le long des haies. Ils ont pou
lui une ſi grande antipathie, que d
qu'ils l'aperçoivent ils font un petit c
d'avertiſſement ; les geais, les merl
ſur-tout le conduiſent du haut des arbre
répètent ſouvent le petit cri d'avis, &
ſuivent quelquefois à plus de deux
trois cents pas.

J'ai fait élever quelques renards p
jeunes : comme ils ont une odeur tr
forte, on ne peut les tenir que dans d
lieux éloignés, dans des écuries, d
étables, où l'on n'eſt pas à portée
les voir ſouvent ; & c'eſt peut-être p
cette raiſon qu'ils s'apprivoiſent moi
que le loup, qu'on peut garder pl
près de la maiſon. Dès l'âge de cin
à ſix mois les jeunes renards couroie
après les canards & les poules, & il fall

es enchaîner. J'en fis garder trois pendant
leux ans, une femelle & deux mâles :
n tenta inutilement de les faire ac-
oupler avec des chiennes ; quoiqu'ils
'euſſent jamais vu des femelles de leur
ſpèce, & qu'ils paruſſent preſſés du
eſoin de jouir, ils ne purent s'y dé-
erminer, ils refusèrent conſtamment
outes les chiennes ; mais dès qu'on
ur préſenta leur femelle légitime, ils
couvrirent quoiqu'enchaînés, & elle
roduiſit quatre petits. Ces mêmes re-
ards qui ſe jetoient ſur les poules lorſ-
u'ils étoient en liberté, n'y touchoient
lus dès qu'ils avoient leur chaîne : on
tachoit ſouvent auprès d'eux une poule
ivante, on les laiſſoit paſſer la nuit
nſemble, on les faiſoit même jeûner
uparavant ; malgré le beſoin & la com-
odité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient
nchaînés, & ne touchoient point à la
oule.

Cette eſpèce eſt une des plus ſujettes
ux influences du climat, & l'on y
ouve preſque autant de variétés que
ans les eſpèces d'animaux domeſtiques.
a plupart de nos renards ſont roux,

mais il s'en trouve auſſi dont le poil eſt gris-argenté; tous deux ont le bout de la queue blanc. Les derniers s'appellent en Bourgogne, renards *charbonniers*, parce qu'ils ont les pieds plus noirs que les autres. Ils paroiſſent auſſi avoir le corps plus court, parce que leur poil eſt plus fourni. Il y en a d'autres qui ont le corps réellement plus long que les autres, & qui ſont d'un gris-ſale, à peu près de la couleur des vieux loups; mais je ne puis décider ſi cette différence de couleur eſt une vraie variété, ou ſi elle n'eſt produite que par l'âge de l'animal qui peut-être blanchit en vieilliſſant. Dans les pays du nord il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des gris-de-fer, des gris-argentés, des blancs, des blancs à pieds fauves, des blancs à tête noire, des blancs avec le bout de la queue noir, des roux avec la gorge & le ventre entièrement blancs, ſans aucun mélange de noir, enfin des croiſés qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos, & une autre ligne noire ſur les épaules, qui traverſe la première: ces derniers ſont plus grands

qu

que les autres, & ont la gorge noire. L'espèce commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres, on la trouve par-tout, en Europe *(c)*, dans l'Asie septentrionale *(d)* & tempérée; on la trouve de même en Amérique *(e)*, mais elle est fort rare en Afrique & dans les pays voisins de l'Équateur. Les Voyageurs qui disent en avoir vu à Calécut *(f)* & dans les autres provinces méridionales les Indes, ont pris les chacals pour des renards. Aristote lui-même est tombé dans une erreur semblable, lorsqu'il a dit *(g)* que les renards d'Égypte étoient plus petits que ceux de Grèce, ces petits renards d'Égypte sont des putois *(h)*, dont l'odeur est insupportable. Nos renards, originaires des climats froids, sont

(c) Voyez les Œuvres de Regnard. *Paris*, *1742*, *tome I*, *pag. 175.*

(d) Voyez la relation du voyage d'Adam Oléarius. *Paris*, *1656*, *tome I*, *page 368.*

(e) Voyez le voyage de la Hontan, *tome II*, *pag. 42.*

(f) Voyez les voyages de François Pyrard. *Paris*, *1619*, *tome I*, *page 427.*

(g) Aristote. *Hist. Animal.* lib. VIII, cap. XVIII.

(h) Aldrovande. *Quadrup. hist.* pag. 197.

devenus naturels aux pays tempérés, & ne ſe ſont pas étendus vers le midi au-delà de l'Eſpagne & du Japon *(i)*. Ils ſont originaires des pays froids, puiſqu'on y trouve toutes les variétés de l'eſpèce, & qu'on ne les trouve que là; d'ailleurs ils ſupportent aiſément le froid le plus extrême; il y en a du côté du pôle antarctique *(k)* comme vers le pôle arctique *(l)*. La fourrure des renards blancs n'eſt pas fort eſtimée, parce que le poil tombe aiſément, les gris-argentés ſont meilleurs, les bleus & les croiſés ſont recherchés à cauſe de leur rareté mais les noirs ſont les plus précieux de tous, c'eſt après la zibeline la fourrure la plus belle & la plus chère. On en

(i) Voyez l'Hiſtoire du Japon, par Kœmpfer *La Haye, 1729, tome I, page 110.*

(k) Voyez le voyage de Narborough à la mer du Sud. *Second volume des voyages de Coréal. Paris, 1722 tome II, page 184.*

(l) Voyez le Recueil des voyages du Nord. *Rouen 1716, tome II, pages 113 & 114.* Voyez auſſi le Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes orientales. *Amſterdam 1702, tome I, pages 39 & 40.*

trouve au Spitzberg *(m)*, en Groenland *(n)*, en Lapponie, en Canada *(o)*, où il y en a auſſi de croiſés, & où l'eſpèce commune eſt moins rouſſe qu'en France, & a le poil plus long & plus fourni.

(m) Voyez le Recueil des voyages du Nord, &c.

(n) Les renards abondent dans toute la Lapponie. Ils ſont preſque tous blancs, quoiqu'il s'en rencontre de la couleur ordinaire. Les blancs ſont les moins eſtimés ; mais il s'en trouve quelquefois de noirs, & ceux-là ſont les plus rares & les plus chers ; leurs peaux ſont quelquefois vendues quarante ou cinquante écus, & le poil en eſt ſi fin & ſi long, qu'il pend de tel côté que l'on veut, en ſorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles, &c. *Œuvres de Regnard, tome I, page 175.*

(o) Voyez le voyage du pays des Hurons, par Regard Théodat. *Paris, 1632, pages 304 & 305.*

LE BLAIREAU (a).

LE Blaireau eſt un animal pareſſeux, défiant, ſolitaire, qui ſe retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus ſombres, & s'y creuſe une demeure ſouterraine; il ſemble fuir la ſociété, même la lumière, & paſſe les trois quarts de ſa vie dans ce ſéjour ténébreux, dont il ne ſort que pour chercher ſa ſubſiſtance. Comme il a le corps alongé, les jambes courtes, les ongles, ſur-tout ceux de pieds de devant, très-longs & très-fermes

(a) Le Blaireau *ou* Taiſſon; en Latin, *Meles Taxus;* en Italien, *Taſſo;* en Eſpagnol, *Tafugo Texon;* en Allemand, *Tachs, Dachs, Dar;* e Anglois, *Badger, Brock, Grai, Bauſſon pate;* e Suédois, *Graf-ſwin;* en Polonois, *Jazwicc, Borſuc Kol-dziki, Zbik.*

Meles. Geſner, *Icon. animal. quadrup. pag. 86.*

Taxus ſive Meles. Ray, *Synopſ. animal. quadru pag. 185.*

Meles unguibus anticis longiſſimis. Taxus, Linnæu

Coati caudâ brevi. Taxus, Meles. Coati griſeu Klein, *de quadrup. pag. 73.*

Meles pilis ex ſordidè albo & nigro variegatis veſtit capite tæniis alternatim albis & nigris variegato, Mele Briſſon, *Regn. animal. pag. 253.*

l a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer, & eter derrière lui les déblais de ſon excavation, qu'il rend tortueuſe, oblique, & qu'il pouſſe quelquefois fort loin. Le Renard qui n'a pas la même facilité pour reuſer la terre, profite de ſes travaux: ie pouvant le contraindre par la force, l'oblige par adreſſe à quitter ſon domiile, en l'inquiétant, en faiſant ſentielle à l'entrée, en l'infectant même de es ordures; enſuite il s'en empare, l'érgit, l'approprie, & en fait ſon terrier. e blaireau, forcé à changer de manoir, e change pas de pays; il ne va qu'à uelque diſtance travailler ſur nouveaux ais à ſe pratiquer un autre gîte, dont ne ſort que la nuit, dont il ne s'écarte uère, & où il revient dès qu'il ſent uelque danger. Il n'a que ce moyen e ſe mettre en ſûreté, car il ne peut happer par la fuite; il a les jambes op courtes pour pouvoir bien courir. es chiens l'atteignent promptement, rſqu'ils le ſurprennent à quelque diſnce de ſon trou: cependant il eſt rare 'ils l'arrêtent tout-à-fait & qu'ils en

viennent à bout, à moins qu'on ne les aide. Le blaireau a le poil très-épais, les jambes, la mâchoire & les dents très-fortes, auſſi-bien que les ongles; il ſe ſert de toute ſa force, de toute ſa réſiſtance & de toutes ſes armes en ſe couchant ſur le dos, & il fait aux chiens de profondes bleſſures. Il a d'ailleurs la vie très-dure; il combat long-temps, ſe défend courageuſement, & juſqu'à la dernière extrémité.

Autrefois que ces animaux étoient plus communs qu'ils ne le ſont aujourd'hui on dreſſoit des baſſets pour les chaſſer & les prendre dans leurs terriers. Il n'y a guère que les baſſets à jambes torſes qui puiſſent y entrer aiſément; le blaireau ſe défend en reculant, éboule de la terre afin d'arrêter ou d'enterrer les chiens. On ne peut le prendre qu'en faiſant ouvrir le terrier par-deſſus, lorſqu'on juge que les chiens l'ont acculé juſqu'au fond; on le ſerre avec des tenailles, & enſuite on le muſèle pour l'empêcher de mordre; on m'en a apporté pluſieurs qui avoient été pris de cette façon, & nous en avons gardé quelques-uns long-temps. Le

jeunes s'apprivoiſent aiſément, jouent avec les petits chiens, & ſuivent comme eux la perſonne qu'ils connoiſſent & qui leur donne à manger ; mais ceux que l'on prend vieux demeurent toujours ſauvages ; ils ne ſont ni mal-faiſans, ni gourmands comme le renard & le loup, & cependant ils ſont animaux carnaſſiers ; ils mangent de tout ce qu'on leur offre, de la chair, des œufs, du fromage, du beurre, du pain, du poiſſon, des fruits, des noix, des graines, des racines, &c. & ils préfèrent la viande crue à tout le reſte. Ils dorment la nuit entière & les trois quarts du jour, ſans cependant être ſujets à l'engourdiſſement pendant l'hiver, comme les marmottes ou les loirs. Ce ſommeil fréquent fait qu'ils ſont toujours gras, quoiqu'ils ne mangent pas beaucoup ; & c'eſt par la même raiſon qu'ils ſupportent aiſément la diète, & qu'ils reſtent ſouvent dans leur terrier trois ou quatre jours ſans en ſortir, ſur-tout dans les temps de neige.

Ils tiennent leur domicile propre, ils n'y font jamais leurs ordures. On trouve rarement le mâle avec la femelle : lorſ-

qu'elle eſt prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, en fait une eſpèce de fagot, qu'elle traîne entre ſes jambes juſqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle & ſes petits. C'eſt en été qu'elle met bas, & la portée eſt ordinairement de trois ou de quatre. Lorſqu'ils ſont un peu grands, elle leur apporte à manger; elle ne ſort que la nuit, va plus au loin que dans les autres temps; elle déterre les nids des guêpes, en emporte le miel, perce les rabouillières des lapins, prend les jeunes lapreaux, ſaiſit auſſi les mulots, les lézards, les ſerpens, les ſauterelles, les œufs des oiſeaux, & porte tout à ſes petits, qu'elle fait ſortir ſouvent ſur le bord du terrier, ſoit pour les allaiter, ſoit pour leur donner à manger.

Ces animaux ſont naturellement frileux; ceux qu'on élève dans la maiſon ne veulent pas quitter le coin du feu, & ſouvent s'en approchent de ſi près qu'ils ſe brûlent les pieds, & ne guériſſent pas aiſément. Ils ſont auſſi fort ſujets à la galle; les chiens qui entrent dans leurs terriers prennent le même mal, à moins

qu'on n'ait grand ſoin de les laver. Le blaireau a toujours le poil gras & mal propre ; il a entre l'anus & la queue une ouverture aſſez large, mais qui ne communique point à l'intérieur & ne pénètre guère qu'à un pouce de profondeur ; il en ſuinte continuellement une liqueur onctueuſe, d'aſſez mauvaiſe odeur, qu'il ſe plaît à ſucer. Sa chair n'eſt pas abſolument mauvaiſe à manger, & l'on fait de ſa peau des fourrures groſſières, des colliers pour les chiens, des couvertures pour les chevaux, &c.

Nous ne connoiſſons point de variétés dans cette eſpèce, & nous avons fait chercher par-tout le blaireau-cochon dont parlent les chaſſeurs, ſans pouvoir le trouver. Du Fouilloux *(b)* dit qu'il y a deux eſpèces de *teſſons* ou *blaireaux*, les *porchins* & les *chenins* ; que les porchins ſont un peu plus gras, un peu plus blancs, un peu plus gros de corps & de tête que les chenins. Ces différences ſont, comme l'on voit, aſſez légères, & il avoue lui-même qu'elles ſont peu

(b) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris, 1613, page 72 verſo, & 73 recto.*

apparentes, à moins qu'on n'y regarde de bien près *(c)*. Je crois donc que cette diſtinction du blaireau, en *blaireau-chien* & *blaireau-cochon*, n'eſt qu'un préjugé, fondé ſur ce que cet animal a deux noms, en latin *meles* & *taxus*, en françois *blaireau* & *taiſſon*, &c. & que c'eſt une de ces erreurs produites par la nomenclature. D'ailleurs, les eſpèces qui ont des variétés, ſont ordinairement très-abondantes, & très-généralement répandues; celle du blaireau eſt au contraire une des moins nombreuſes & des plus confinées. On n'eſt pas ſûr qu'elle ſe trouve en Amérique, à moins que l'on ne regarde comme une variété de l'eſpèce, l'animal envoyé de la Nouvelle-Yorck, dont M. Briſſon a donné une courte deſcription *(d)*, ſous le nom de *blaireau blanc*.

(c) Voyez la Vénerie de du Fouilloux. *Paris, 1613, page 72 verſo, & 73 recto.*

(d) Meles ſuprà alba infrà ex albo flavicans. . . . . Meles alba. Il a, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, un pied neuf pouces de long; ſa queue eſt longue de neuf pouces. Ses yeux ſont petits à proportion de la grandeur de ſon corps, ſes oreilles courtes, ſes jambes très-courtes, ſes ongles blancs. Tout ſon corps eſt couvert de poils très-épais,

Elle n'eſt point en Afrique ; car l'animal du cap de Bonne-eſpérance décrit par Kolbe *(e)* ſous le nom de *blaireau puant*, eſt un animal différent ; & nous doutons que le *foſſa* de Madagaſcar, dont parle Flaccourt dans ſa relation, *page 152*, & qu'il dit reſſembler au blaireau de France, ſoit en effet un blaireau. Les autres Voyageurs n'en parlent pas : le docteur Shaw dit même *(f)* qu'il eſt entièrement inconnu en Barbarie. Il paroît auſſi qu'il ne ſe trouve point en Aſie ; il n'étoit pas connu des Grecs, puiſqu'Ariſtote n'en fait aucune mention, & que le blaireau n'a pas même de nom dans la langue Grecque. Ainſi, cette

blancs dans toute la partie ſupérieure du corps, & d'un blanc-jaunâtre dans la partie inférieure. On le trouve dans la *Nouvelle-Yorck*, d'où il a été apporté à M. de Reaumur. *Briſſon, Regn. animal. page 255.* On doit ajouter à cette deſcription, qu'il eſt en tout plus petit, & qu'il a le nez plus court que notre blaireau ; & d'ailleurs on ne voit pas ſur la peau, qui eſt empaillée, s'il y a une bourſe ſous la queue.

(e) Voyez la deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe. *Amſterdam, 1741, tome III, page 64.*

(f) Voyez les voyages de M. Shaw. *La Haye, 1743, tome I, page 320.*

eſpèce originaire du climat tempéré de l'Europe, ne s'eſt guère répandue au-delà de l'Eſpagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Pologne & de la Suède ; & elle eſt par-tout aſſez rare. Et non-ſeulement il n'y a que peu ou point de variétés dans l'eſpèce, mais même elle n'approche d'aucune autre : le blaireau a des caractères tranchés & fort ſinguliers : les bandes alternatives qu'il a ſur la tête, l'eſpèce de poche qu'il a ſous la queue, n'appartiennent qu'à lui ; il a le corps preſque blanc par-deſſus, & preſque noir par-deſſous, ce qui eſt tout le contraire des autres animaux, dont le ventre eſt toujours d'une couleur moins foncée que le dos.

LA LOUTRE (a).

LA Loutre eſt un animal vorace, plus avide de poiſſon que de chair, qui ne quitte guère le bord des rivières ou des lacs, & qui dépeuple quelquefois les étangs; elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le caſtor, car il n'a des membranes qu'aux pieds de derrière, & il a les doigts ſéparés dans les pieds de devant, tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds, elle nage preſque auſſi vîte qu'elle marche,

(a) La Loutre, en Grec, Ἔνυδρις; en Latin, *Lutra vel Lytra, vel etiam Lutris, Lutrix*; en Italien, *Lodra, Lodria, Loutra*; en Eſpagnol, *Nutria*; en Allemand, *Fiſchotter*; en Anglois, *Otter*; en Suédois, *Witer*; en Polonois, *Wydra*; en Savoie, *Leure*.

Lutra. Geſner, *Hiſt. quadrup. p. 684. Icon. animal. quadrup. pag. 85.*

Lutra. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 187.*

Lutra digitis æqualibus. Linnæus.

Lutra. Klein, *de quadr. pag. 91.*

Lutra caſtanei coloris . . . . Lutra. Briſſon, *Regn. animal. pag. 277.*

elle ne va point à la mer, comme le caſtor, mais elle parcourt les eaux douces, & remonte ou deſcend les rivières à des diſtances conſidérables : ſouvent elle nage entre deux eaux, & y demeure aſſez long-temps ; elle vient enſuite à la ſurface, afin de reſpirer. A parler exactement, elle n'eſt point animal amphibie, c'eſt-à-dire, animal qui peut vivre également & dans l'air & dans l'eau ; elle n'eſt pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément, & elle a beſoin de reſpirer, à peu près comme tous les autres animaux terreſtres : ſi même il arrive qu'elle s'engage dans une naſſe à la pourſuite d'un poiſſon, on la trouve noyée, & l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les oſiers pour en ſortir. Elle a les dents comme la fouine, mais plus groſſes & plus fortes relativement au volume de ſon corps. Faute de poiſſon, d'écreviſſes, de grenouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, & mange l'écorce des arbres aquatiques ; elle mange auſſi de l'herbe nouvelle au printemps : elle ne craint pas plus le froid que l'humidité ; elle devient en

chaleur en hiver, & met bas au mois de mars : on m'a ſouvent apporté des petits au commencement d'avril ; les portées ſont de trois ou quatre. Ordinairement les jeunes animaux ſont jolis : les jeunes loutres ſont plus laides que les vieilles. La tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits & couverts, l'air obſcur, les mouvemens gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal, & qu'elles répètent à tout moment, ſembleroient annoncer un animal ſtupide ; cependant la loutre devient induſtrieuſe avec l'âge, au moins aſſez pour faire la guerre avec grand avantage aux poiſſons, qui pour l'inſtinct & le ſentiment ſont très-inférieurs aux autres animaux ; mais j'ai grand peine à croire qu'elle ait, je ne dis pas les talens du caſtor, mais même les habitudes qu'on lui ſuppoſe, comme celle de commencer toujours par remonter les rivières, afin de revenir plus aiſément & de n'avoir plus *(b)* qu'à ſe laiſſer entraîner au fil de l'eau lorſqu'elle s'eſt

(b) Vide Geſner, *Hiſt. quad. pag. 685, ex Alberto, Bellonio, Scaligero, Olao magno, &c.*

raſſaſiée ou chargée de proie ; celle d'approprier ſon domicile & d'y faire un plancher, pour n'être point incommodée de l'humidité ; celle d'y faire une ample proviſion de poiſſon, afin de n'en pas manquer ; & enfin la docilité & la facilité de s'apprivoiſer au point de pêcher pour ſon maître, & d'apporter le poiſſon juſque dans la cuiſine. Tout ce que je ſais, c'eſt que les loutres ne creuſent point leur domicile elles-mêmes, qu'elles ſe gîtent dans le premier trou qui ſe préſente, ſous les racines des peupliers, des ſaules, dans les fentes des rochers, & même dans les piles de bois à flotter ; qu'elles y font auſſi leurs petits ſur un lit fait de bûchettes & d'herbes ; que l'on trouve dans leur gîte des têtes & des arêtes de poiſſon ; qu'elles changent ſouvent de lieu : qu'elles emmènent ou diſperſent leurs petits au bout de ſix ſemaines ou de deux mois ; que ceux que j'ai voulu priver cherchoient à mordre, même en prenant du lait, & avant que d'être aſſez fort pour mâcher du poiſſon ; qu'au bout de quelques jours ils devenoient plus doux, peut-être parce qu'ils étoient malades & foibles ; que loin

de s'accoutumer aisément à la vie domestique, tous ceux que j'ai essayé de faire élever sont morts dans le premier âge ; qu'enfin la loutre est, de son naturel, sauvage & cruelle ; que quand elle peut entrer dans un vivier, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler : qu'elle tue beaucoup plus de poissons qu'elle ne peut en manger, & qu'ensuite elle en emporte dans sa gueule.

Le poil de la loutre ne mue guère ; sa peau d'hiver est cependant plus brune & se vend plus cher que celle d'été ; elle fait une très-bonne fourrure. Sa chair se mange en maigre, & a en effet un mauvais goût de poisson, ou plutôt de marais. Sa retraite est infectée de la mauvaise odeur des débris du poisson qu'elle y laisse pourrir ; elle sent elle-même assez mauvais ; les chiens la chassent volontiers & l'atteignent aisément, lorsqu'elle est éloignée de son gîte & de l'eau ; mais quand ils la saisissent, elle se défend, les mord cruellement, & quelquefois avec tant de force & d'acharnement, qu'elle leur brise les os des jambes, & qu'il faut la tuer pour la faire

démordre. Le caſtor cependant, qui n'eſt pas un animal bien fort, chaſſe la loutre, & ne lui permet pas d'habiter ſur les bords qu'il fréquente.

Cette eſpèce, ſans être en très-grand nombre, eſt généralement répandue en Europe, depuis la Suède juſqu'à Naples, & ſe retrouve dans l'Amérique ſeptentrionale *(c)*, elle étoit bien connue des Grecs *(d)*, & ſe trouve vraiſemblablement dans tous les climats tempérés, ſur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car la loutre ne peut habiter ni les ſables brûlans, ni les déſerts arides : elle fuit également les rivières ſtériles & les fleuves trop fréquentés. Je ne crois pas qu'elle ſe trouve dans les pays très-chauds; car le Jiya ou Carigueibeju *(e)*, qu'on a appelé

(c) Voyez le voyage de la Hontan, *tome II, pag. 38.*

(d) Vide Ariſtotelem, Hiſt. animal. lib. VIII, cap. 5.

(e) Jiya quæ & Carigueibeju appellatur à Braſilienſibus. Marcg. *Hiſt. Braſil. pag. 234. Lutra Braſilienſis.* Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 189. Lutra pollice digitis breviore.* Linnæus, *Lutra atri coloris, maculâ ſub gutture flavâ.* Briſſon, *Regn. animal. pag. 278.*

B.dir.

LA LOUTRE VUE DE FACE.

Loutre du Brefil, & qui se trouve aussi à Cayenne *(f)*, paroît être d'une espèce voisine, mais différente, au lieu que la loutre de l'Amérique septentrionale ressemble en tout à celle d'Europe, si ce n'est que la fourrure est encore plus noire & plus belle que celle de la loutre de Suède ou de Moscovie *(g)*.

(f) Lutra nigricans, caudâ depressâ & glabrâ. Barrère. *Hist. de la France équinoxiale, pag. 155.*

(g) Voyez le voyage de la Hontan, *tome I, page 84.*

LA FOUINE (a).

LA plupart des Naturaliſtes ont écrit que la Fouine & la Marte étoient des animaux de la même eſpèce. Geſner *(b)* & Ray ont dit, d'après Albert, qu'ils ſe mêloient enſemble. Cependant ce fait, qui n'eſt appuyé par aucun autre témoignage, nous paroît au moins douteux, & nous croyons au contraire que ces animaux ne ſe mêlant point enſemble, font

(a) La Fouine ; en Latin, *Martes domeſtica, Foyna, Gainus, Schiſmus ;* en Italien, *Foina, Fouina ;* en Allemand, *Huhſſ marder.*

Martes domeſtica. Geſner, *Icon animal. quadrup. pag. 97 & 98.*

Martes, aliis Foyna. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 200.*

Muſtela fulvo nigricans, gula pallida. Martes, Linnæus.

Martes Saxorum non fagorum, ſeu domeſticus. Klein, *de quadrup. pag. 64.*

Muſtela pilis in exortu albidis, caſtaneo colore terminatis, veſtita, gutture albo. Foyna, Briſſon, *Regn. animal. pag. 246.*

(b) Geſner, *Hiſt. animal. quadrup. pag. 76.* Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 200.*

deux espèces distinctes & séparées. Je puis ajouter, aux raisons qu'en donne M. Daubenton *(c)*, des exemples qui rendront la chose plus sensible. Si la marte étoit la fouine sauvage, ou la fouine la marte domestique, il en seroit de ces deux animaux comme du chat sauvage & du chat domestique; le premier conserveroit constamment les mêmes caractères, & le second varieroit, comme on le voit dans le chat sauvage, qui demeure toujours le même, & dans le chat domestique qui prend toutes sortes de couleurs. Au contraire, la fouine, ou si l'on veut la marte domestique, ne varie point; elle a ses caractères propres, particuliers, & tous aussi constans que ceux de la marte sauvage; ce qui suffiroit seul pour prouver que ce n'est pas une pure variété, une simple différence produite par l'état de domesticité : d'ailleurs, c'est sans aucun fondement qu'on appelle la fouine *marte domestique*, puisqu'elle n'est pas plus domestique que le renard, le putois, qui, comme elle, s'approchent des maisons

(c) Voyez la description de la Marte, *tome XIV* de l'édition en trente-un volumes.

pour y trouver leur proie, & qu'elle n'a pas plus d'habitude, pas plus de communication avec l'homme, que les autres animaux que nous appelons ſauvages. Elle diffère donc de la marte par le naturel & par le tempérament, puiſque celle-ci fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure ſur les arbres, ne ſe trouve en grand nombre que dans les climats froids, au lieu que la Fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de murailles; qu'enfin l'eſpèce en eſt généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, & même dans les climats chauds, comme à Madagaſcar *(d)*, aux Maldives *(e)*, & qu'elle ne ſe trouve pas dans les pays du nord.

La fouine a la phyſionomie très-fine, l'œil vif, le ſaut léger, les membres ſouples, le corps flexible, tous les mouvemens très-preſtes; elle ſaute & bondit

(d) Voyez les voyages de Jean Struys. *Rouen, 1719, tome I, pag. 30.*

(e) Voyez les voyages de François Pyrard. *Paris, 1619, tome I, page 132.*

plutôt qu'elle ne marche ; elle grimpe aiſément contre les murailles qui ne ſont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, &c. mange les œufs, les pigeons, les poules, &c. en tue quelquefois un grand nombre & les porte à ſes petits, elle prend auſſi les ſouris, les rats, les taupes, les oiſeaux dans leurs nids. Nous en avons élevé une que nous avons gardée long-temps : elle s'apprivoiſe à un certain point ; mais elle ne s'attache pas, & demeure toujours aſſez ſauvage pour qu'on ſoit obligé de la tenir enchaînée ; elle faiſoit la guerre aux chats ; elle ſe jetoit auſſi ſur les poules dès qu'elle ſe trouvoit à portée ; elle s'échappoit ſouvent, quoiqu'attachée par le milieu du corps ; les premières fois elle ne s'éloignoit guère & revenoit au bout de quelques heures, mais ſans marquer de la joie, ſans attachement pour perſonne. Elle demandoit cependant à manger comme le chat & le chien ; peu après elle fit des abſences plus longues, & enfin ne revint plus. Elle avoit alors un an & demi, l'âge apparemment auquel la nature avoit pris le deſſus. Elle

mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit, à l'exception de la ſalade & des herbes : elle aimoit beaucoup le miel, & préféroit le chenevis à toutes les autres graines ; on a remarqué qu'elle buvoit fréquemment, qu'elle dormoit quelquefois deux jours de ſuite, & qu'elle étoit auſſi quelquefois deux ou trois jours ſans dormir ; qu'avant le ſommeil elle ſe mettoit en rond, cachoit ſa tête & l'enveloppoit de ſa queue ; que tant qu'elle ne dormoit pas elle étoit dans un mouvement continuel ſi violent & ſi incommode, que quand même elle ne ſe ſeroit pas jetée ſur les volailles, on auroit été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briſer. Nous avons eu quelques autres fouines plus âgées, que l'on avoit priſes dans des piéges, mais celles-là demeurèrent tout-à-fait ſauvages ; elles mordoient ceux qui vouloient les toucher, & ne vouloient manger que de la chair crue.

Les fouines, dit-on, portent autant de temps que les chats. On trouve des petits depuis le printemps juſqu'en automne, ce qui doit faire préſumer qu'elles produiſent plus d'une fois par an ; les plus

plus jeune ne font que trois ou quatre petits, les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent pour mettre bas dans un magasin à foin, dans un trou de murailles, où elles poussent de la paille & des herbes; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un tronc d'arbre, où elles portent de la mousse, & lorsqu'on les inquiette, elles déménagent & transportent ailleurs leurs petits, qui grandissent assez vîte; car celle que nous avons élevée avoit au bout d'un an presqu'atteint sa grandeur naturelle, & de-là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux musc qui n'est pas absolument désagréable; les martes & les fouines, comme beaucoup d'autres animaux, ont des vésicules intérieures qui contiennent une matière odorante, semblable à celle que fournit la civette: leur chair a un peu de cette odeur, cependant celle de la marte n'est pas mauvaise à manger; celle de la fouine est plus désagréable; & sa peau est aussi beaucoup moins estimée.

LA MARTE (a).

LA Marte, originaire du Nord, eſt naturelle à ce climat & s'y trouve en ſi grand nombre qu'on eſt étonné de la quantité de fourrures de cette eſpèce qu'on y conſomme & qu'on en tire. Elle eſt au contraire en petit nombre dans les climats tempérés, & ne ſe trouve point dans les pays chauds *(b)*, nous en avons

(a) La Marte; en Latin, *Martes*, *Marta*, *Martherus*; en Italien, *Marta*, *Matura*, *Martaro*, *Martorello*, *Martire*; en Eſpagnol, *Marta*; en Allemand, *Feld-marder*, *Wild-marder*; en Anglois, *Martin Martlet*; en Suédois, *Mard*; en Polonois, *Kuna*.

Martes ſylveſtris. Martis altera ſpecies nobilior. Geſner, *Icon. animal. quadrup. pag. 99.*

Martes Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 200.*

Muſtela fulvo nigricans, gulâ pallida. Martes Linnæus.

Muſtela, Martes. Klein, *de quadrup. pag. 64.*

Muſtela pilis in exortu ex cinereo albidis, caſtanei colore terminatis veſtita, gutture flavo. Martes. Briſſon *Regn. animal. pag. 247.*

(b) Il y a toute apparence que les Martes du pays des Anzicos (voiſin du royaume de Congo) dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire générale des voyages *t. V, p. 87*, ſont des Fouines, & non pas des Martes

quelques-unes dans nos bois de Bourgogne, il s'en trouve aussi dans la forêt de Fontainebleau; mais en général elles sont aussi rares en France que la fouine y est commune. Il n'y en a point du tout en Angleterre, parce qu'il n'y a pas de bois; elle fuit également les pays habités & les lieux découverts; elle demeure au fond des forêts, ne se cache point dans les rochers, mais parcourt les bois & grimpe au-dessus des arbres; elle vit de chasse, & détruit une quantité prodigieuse d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs : elle prend les écureuils, les mulots, les lérots, &c. elle mange aussi du miel comme la fouine & le putois. On ne la trouve pas en pleine campagne, dans les prairies, dans les champs, dans les vignes; elle ne s'approche jamais des habitations, & elle diffère encore de la fouine par la manière dont elle se fait chasser; dès que la fouine se sent poursuivie par un chien, elle se soustrait en gagnant promptement son grenier ou son trou : la marte au contraire se fait suivre assez long-temps par les chiens, avant de grimper sur un

arbre; elle ne ſe donne pas la peine de monter juſqu'au-deſſus des branches, elle ſe tient ſur la tige, & de-là les regarde paſſer; la trace que la marte laiſſe ſur la neige paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en ſautant & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois; elle eſt un peu plus groſſe que la fouine, & cependant elle a la tête *(c)* plus courte; elle a les jambes *(d)* plus longues, & court par conſéquent plus aiſément: elle a la gorge jaune, au lieu que la fouine l'a blanche, ſon poil eſt auſſi bien plus fin, bien plus fourni & moins ſujet à tomber; elle ne prépare

(c) Comparez les deux premières tables des deſcriptions de la fouine & de la marte, & vous verrez que le corps de la fouine ayant en longueur un pied quatre pouces ſix lignes, & en groſſeur huit pouces quatre lignes, la longueur de la tête, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'occiput, eſt de quatre pouces; au lieu que dans la marte la longueur du corps étant d'un pied ſix pouces huit lignes, & la groſſeur de dix pouces quatre lignes, la longueur de la tête depuis le bout du muſeau juſqu'à l'occiput, n'eſt cependant que de trois pouces dix lignes. Voyez *Vol. XIV* de l'édition en trente-un volumes.

(d) Comparez dans les mêmes tables les longueurs des jambes. *Idem.*

pas, comme la fouine, un lit à ſes petits; néanmoins elle les loge encore plus commodément. Les écureuils font, comme l'on ſait, des nids au-deſſus des arbres, avec autant d'art que les oiſeaux; lorſque la marte eſt prête à mettre bas, elle grimpe au nid de l'écureuil, l'en chaſſe, en élargit l'ouverture, s'en empare & y fait ſes petits; elle ſe ſert auſſi des anciens nids de ducs & de buſes, & des trous des vieux arbres, dont elle déniche les pics-de-bois & les autres oiſeaux; elle met bas au printemps, la portée n'eſt que de deux ou trois; les petits naiſſent les yeux fermés, & cependant grandiſſent en peu de temps; elle leur apporte bientôt des oiſeaux, des œufs, & les mène enſuite à la chaſſe avec elle: les oiſeaux connoiſſent ſi bien leurs ennemis, qu'ils font pour la marte comme pour le renard, le même petit cri d'avertiſſement; & une preuve que c'eſt la haine qui les anime, plutôt encore que la crainte, c'eſt qu'ils les ſuivent aſſez loin, & qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces & carnaſſiers, tels que le loup, le renard, la marte, le chat ſauvage, la belette, &

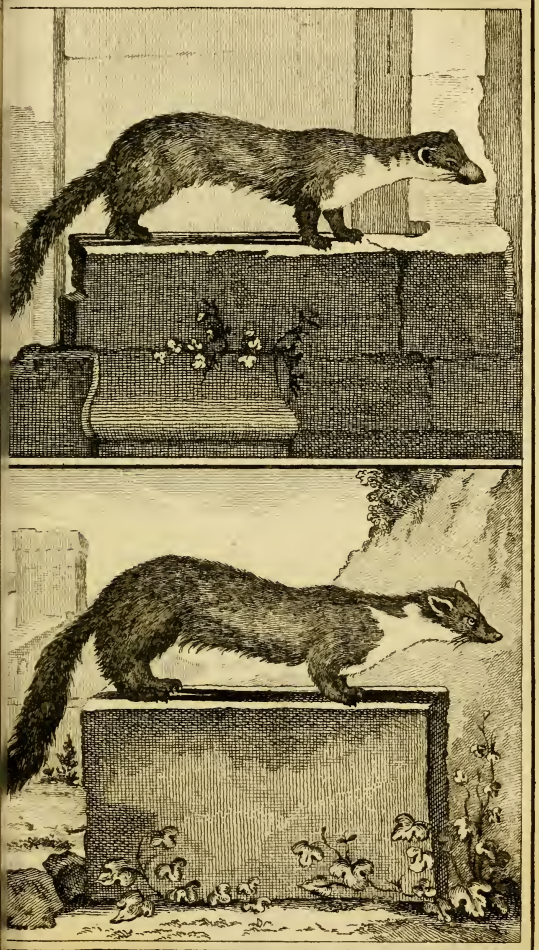
jamais contre le cerf, le chevreuil, le lièvre, &c.

Les martes ſont auſſi communes dans le nord de l'Amérique que dans le nord de l'Europe & de l'Aſie, on en apporte beaucoup du Canada ; il y en a dans toute l'étendue des terres ſeptentrionales de l'Amérique, juſqu'à la baie de Hudſon *(e)*, & en Aſie juſqu'au nord du royaume de Tunquin *(f)* & de l'empire de la Chine *(g)*. Il ne faut pas la confondre avec la marte zibeline, qui eſt un autre animal dont la fourrure eſt bien plus précieuſe. La zibeline eſt noire, la marte n'eſt que brune & jaune ; la partie de la peau qui eſt la plus eſtimée dans la marte, eſt celle qui eſt la plus brune, & qui s'étend tout le long du dos juſqu'au bout de la queue.

(e) Voyez le voyage du Capitaine Robert Lade, traduit par l'abbé Prevôt. *Paris, 1744, tome II, page 227.*

(f) Voyez les voyages de Tavernier. *Rouen, 1713, tome IV, page 182.* Voyez auſſi l'hiſtoire générale des voyages par M. l'abbé Prevôt, *Tome VII, page 117.*

(g) Voyez l'hiſtoire générale des voyages, *tome VI, page 562.*



B. dir.

LA MARTE.

LE PUTOIS (a).

LE Putois reſſemble beaucoup à la fouine par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs, & auſſi par la forme du corps. Comme elle, il s'approche des habitations, monte ſur les toits, s'établit dans les greniers à foin, dans les granges & dans les lieux peu fréquentés, d'où il ne ſort que la nuit pour chercher ſa proie. Il ſe gliſſe dans les baſſe-cours, monte aux volières, aux colombiers, où ſans faire autant de

(a) Le Putois; en Latin, *Putorius;* en Italien, *Foetta, Puzolo;* en Allemand, *Iltis, Ulk, Buntſing;* en Anglois, *Polecat, Fitchet;* en Polonois, *Vydra, Tchorz.*

Putorius. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 767. Icon. anim. quadrup. pag. 99.*

Putorius. Ray, *Synopſ. animal quadrup. pag. 199.*

Muſtela flaveſcente nigricans, ore albo, collari flaveſcente. Putorius. Linnæus.

Muſtela pilis in exortu ex cinereo albidis, colore nigricante terminatis veſtita, oris circumferentiâ albâ. Putorius. Briſſon, *Regn. animal. pag. 249.*

bruit que la fouine, il fait plus de dégât; il coupe ou écraſe la tête à toutes les volailles, & enſuite il les tranſporte une à une & en fait magaſin ; ſi, comme il arrive ſouvent, il ne peut les emporter entières, parce que le trou par où il eſt entré ſe trouve trop étroit, il leur mange la cervelle & emporte les têtes. Il eſt auſſi fort avide de miel; il attaque les ruches en hiver, & force les abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guère des lieux habités; il entre en amour au printemps; les mâles ſe battent ſur les toits & ſe diſputent la femelle, enſuite ils l'abandonnent & vont paſſer l'été à la campagne ou dans les bois ; la femelle au contraire reſte dans ſon grenier juſqu'à ce qu'elle ait mis bas, & n'emmène ſes petits que vers le milieu ou la fin de l'été ; elle en fait trois ou quatre & quelquefois cinq, ne les allaite pas long-temps, & les accoutume de bonne heure à ſucer du ſang & des œufs.

A la ville ils vivent de proie, & de chaſſe à la campagne ; ils s'établiſſent pour paſſer l'été dans des terriers de lapins, dans des fentes de rochers, dans des troncs d'arbres creux, d'où ils ne

ſortent guère que la nuit pour ſe répandre dans les champs, dans les bois; ils cherchent les nids des perdrix, des allouettes & des cailles; ils grimpent ſur les arbres pour prendre ceux des autres oiſeaux: ils épient les rats, les taupes, les mulots, & font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aiſément dans leurs trous; une ſeule famille de putois ſuffit pour détruire une garenne. Ce ſeroit le moyen le plus ſimple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans.

Le putois eſt un peu plus petit que la fouine; il a la queue plus courte, le muſeau plus pointu, le poil plus épais & plus noir; il a du blanc ſur le front, auſſi-bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en diffère encore par la voix; la fouine a le cri aigu & aſſez éclatant, le putois a le cri plus obſcur; ils ont tous deux, auſſi-bien que la marte & l'écureuil, un grognement d'un ton grave & colère, qu'ils répètent ſouvent lorſqu'on les irrite; enfin le putois ne reſſemble point à la fouine par l'odeur, qui loin

d'être agréable eſt au contraire ſi fétide, qu'on l'a d'abord diſtingué & dénommé par-là. C'eſt ſur-tout lorſqu'il eſt échauffé, irrité, qu'il exhale & répand au loin une odeur inſupportable. Les chiens ne veulent point manger de ſa chair, & ſa peau même, quoique bonne, eſt à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entièrement ſon odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follécules ou véſicules que ces animaux ont auprès de l'anus, & qui filtrent & contiennent une matière onctueuſe dont l'odeur eſt très-déſagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, &c. & qui n'eſt au contraire qu'une eſpèce de parfum dans la civette, la fouine, la marte, &c.

Le putois paroît être un animal des pays tempérés: on n'en trouve que peu ou point dans les pays du nord, & ils ſont plus rares que la fouine dans les climats méridionaux. Le puant d'Amérique eſt un animal différent, & l'eſpèce du putois paroît être confinée en Europe, depuis l'Italie juſqu'à la Pologne. Il eſt ſûr que ces animaux craignent le froid, puiſqu'ils ſe retirent dans les mai-

ſons pour y paſſer l'hiver, & qu'on ne voit jamais de leurs traces ſur la neige, dans les bois & dans les champs éloignés des maiſons, & peut-être auſſi craignent-ils la trop grande chaleur, puiſqu'on n'en trouve point dans les pays méridionaux.

LE FURET (a).

QUELQUES Auteurs ont douté ſi le Furet & le Putois étoient des animaux d'eſpèces différentes *(b)*. Ce doute eſt peut-être fondé ſur ce qu'il y a des furets qui reſſemblent aux putois par la couleur du poil : cependant le putois, naturel aux pays tempérés, eſt un animal ſauvage comme la fouine, & le furet, originaire des climats chauds, ne peut ſubſiſter en France que comme animal domeſtique.

(a) Le furet ; en Latin, *Viverra, Furo, Furunculus ;* en Eſpagnol, *Huron, Furam ;* en Allemand, *Frett, Frettel, Furette ;* en Anglois, *Ferret ;* en Polonois, *Laska.*

Viverra, Furo, Idis. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 962. Icon. animal. quadrup. pag. 101.*

Muſtela ſylveſtris viverra dicta. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 198.*

Muſtela viverra dicta. Klein, *de quadrup. pag. 63.*

Muſtela pilis ſubflavis longioribus, caſtaneo colore terminatis veſtita, viverra mas. Muſtela pilis ex albo ſubflavis veſtita.... Viverra fœmina. Briſſon, *Regn. animal. pag. 244.*

(b) Vide *Linnæi*, Syſt. Nat. *Muſtela flaveſcente nigricans, ore albo, collari flaveſcente putorius... Muſtela ſylveſtris viverra dicta*, an diſtincta.

On ne ſe ſert point du putois, mais du furet, pour la chaſſe du lapin, parce qu'il s'apprivoiſe plus aiſément; car d'ailleurs il a comme le putois, l'odeur très-forte & très-déſagréable; mais ce qui prouve encore mieux que ce ſont des animaux différens, c'eſt qu'ils ne ſe mêlent point enſemble, & qu'ils diffèrent d'ailleurs par un grand nombre de caractères eſſentiels. Le furet a le corps plus allongé *(c)* & plus mince, la tête plus étroite, le muſeau plus pointu que le putois, il n'a pas le même inſtinct pour trouver ſa ſubſiſtance; il faut en avoir ſoin, le nourrir à la maiſon, du moins dans ces climats; il ne va pas s'établir à la campagne ni dans les bois; & ceux que l'on perd dans les trous de lapins, & qui ne reviennent pas, ne ſe ſont jamais multipliés dans les champs ni dans les bois, ils périſſent apparemment pendant l'hiver; le furet varie auſſi par la couleur du poil, comme les autres

(c) Voyez la deſcription du furet, où il eſt dit qu'il a quinze côtes, au lieu que le putois, la fouine & la marte n'en ont que quatorze, & qu'il a auſſi un os de plus dans le ſternum, *vol. XV* de l'édition en trente-un volumes.

animaux domeſtiques, & il eſt auſſi commun dans les pays chauds *(d)*, que le putois y eſt rare.

La femelle eſt dans cette eſpèce ſenſiblement plus petite que le mâle ; lorſqu'elle eſt en chaleur, elle le recherche ardemment, & l'on aſſure *(e)* qu'elle meurt ſi elle ne trouve pas à ſe ſatisfaire ; auſſi a-t-on ſoin de ne les pas ſéparer. On les élève dans des tonneaux ou dans des caiſſes où on leur fait un lit d'étoupes ; ils dorment preſque continuellement : ce ſommeil ſi fréquent ne leur tient lieu de rien ; car dès qu'ils s'éveillent ils cherchent à manger ; on les nourrit de ſon, de pain, de lait, &c. ils produiſent deux fois par an ; les femelles portent ſix ſemaines : quelques-unes dévorent leurs petits preſque auſſitôt qu'elles ont mis bas, & alors elles deviennent de nouveau en chaleur & font trois portées, leſquelles ſont ordinairement de cinq ou ſix, & quelquefois de ſept, huit, & même neuf.

(d) Le furet ſe trouve en Barbarie, & ſe nomme *Nimſe*. Voyez les voyages du docteur Shaw. *Amſterdam, 1743, tome I, page 322.*

(e) *Vide* Geſner, *Hiſt. animal. quadrup. p. 763.*

Cet animal eſt naturellement ennemi mortel du lapin ; lorſqu'on préſente un lapin, même mort, à un jeune furet, qui n'en a jamais vu, il ſe jette deſſus & le mord avec fureur ; s'il eſt vivant, il le prend par le cou, par le nez, & lui ſuce le ſang ; lorſqu'on le lâche dans les trous des lapins, on le muſèle, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, & qu'il les oblige ſeulement à ſortir & à ſe jeter dans le filet dont on couvre l'entrée Si on laiſſe aller le furet ſans muſelière, on court riſque de le perdre, parce qu'après avoir ſucé le ſang du lapin il s'endort, & la fumée qu'on fait dans le terrier n'eſt pas toujours un moyen ſûr pour le ramener, parce que ſouvent il y a pluſieurs iſſues, & qu'un terrier communique à d'autres, dans leſquels le furet s'engage à meſure que la fumée le gagne. Les enfans ſe ſervent auſſi du furet pour dénicher les oiſeaux, il entre aiſément dans les trous des arbres & des murailles, & il les apporte au dehors.

Selon le témoignage de Strabon, le furet a été apporté d'Afrique en Eſpagne, & cela ne me paroît pas ſans fondement, parce que l'Eſpagne eſt le climat naturel

des lapins, & le pays où ils étoient autrefois le plus abondans : on peut donc préſumer que pour en diminuer le nombre, devenu peut-être très-incommode, on fit venir des furets avec leſquels on fait une chaſſe utile, au lieu qu'en multipliant les putois, on ne pourroit que détruire les lapins, mais ſans aucun profit, & les détruire peut-être beaucoup au-delà de ce que l'on voudroit.

Le furet, quoique facile à apprivoiſer, & même aſſez docile, ne laiſſe pas d'être fort colère ; il a une mauvaiſe odeur en tout temps, qui devient bien plus forte lorſqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite ; il a les yeux vifs, le regard enflammé, tous les mouvemens très-ſouples, & il eſt en même temps ſi vigoureux, qu'il vient aiſément à bout d'un lapin qui eſt au moins quatre fois plus gros que lui.

Malgré l'autorité des Interprètes & des Commentateurs, nous doutons que le furet ſoit l'*ictis* des Grecs.

« L'ictis, dit Ariſtote, eſt une eſpèce » de belette ſauvage, plus petite qu'un » petit chien de Malte, mais ſemblable à » la belette par le poil, par la forme, par » la blancheur de la partie inférieure, &

aussi par l'astuce des mœurs ; il s'apprivoise beaucoup ; il fait grand tort aux ruches, étant avide de miel, il attaque aussi les oiseaux, il a, comme le chat, le membre génital osseux. *Hist. animal. lib. IX, cap. 6*. Il paroît, 1.° qu'il y a une espèce de contradiction ou de mal-entendu à dire que l'ictis est une espèce de belette sauvage qui s'apprivoise beaucoup, puisque la belette ordinaire, qui est ici la moins sauvage des deux, ne s'apprivoise point. 2.° Le furet, quoique plus gros que la belette, n'est pas trop comparable au petit épagneul ou au chien bichon dont il n'approche pas pour la grosseur. 3.° Il ne paroît pas que le furet ait l'astuce des mœurs de la belette, ni même aucune ruse : enfin, il ne fait aucun tort aux ruches, & n'est nullement avide de miel. J'ai prié M. le Roi, Inspecteur des chasses du Roi, de vérifier ce dernier fait, & voici sa réponse : *M. de Buffon peut être assuré que les furets n'ont pas à la vérité un goût décidé pour le miel, mais qu'avec un peu de diète on leur en fait manger ; nous en avons nourri pendant quatre jours avec du pain trempé dans de l'eau*

miellée ; ils en ont mangé, & même en aſſez grande quantité les deux derniers jours ; il eſt vrai que les plus foibles de ceux-là commençoient à maigrir d'une manière ſenſible. Ce n'eſt pas la première fois que M. le Roi, qui joint à beaucoup d'eſprit un grand amour pour les ſciences, nous a donné des faits plus ou moins importans, & dont nous avons fait uſage. J'ai eſſayé moi-même, n'ayant pas de furet ſous ma main, de faire la même épreuve ſur une hermine, en ne lui donnant que du miel pur à manger, & en même temps du lait à boire, elle en eſt morte au bout de quelques jours ; ainſi, ni l'hermine ni le furet ne ſont avides de miel comme l'*ictis* des Anciens, & c'eſt ce qui me fait croire que ce mot *ictis* n'eſt peut-être qu'un nom générique, ou que s'il déſigne une eſpèce particulière, c'eſt plutôt la fouine ou le putois, qui tous deux en effet ont l'aſtuce de la belette, entrent dans les ruches, & ſont très-avides de miel.

LA BELETTE (a).

LA Belette ordinaire eſt auſſi commune dans les pays tempérés & chauds (b), qu'elle eſt rare dans les climats froids ; l'hermine au contraire très-abondante dans le nord, n'eſt qu'en petit nombre dans les régions tempérées, & ne ſe trouve point vers le midi. Ces animaux forment donc deux eſpèces diſtinctes & ſéparées ; ce qui a pu donner lieu de les confondre & de les prendre pour le

(a) La Belette ; en Grec, Γαλῆ ; en Latin, *Muſtela* ; en Italien, *Donnola*, *Ballottula*, *Benula* ; en Eſpagnol, *Comadreia* ; en Allemand, *Wiſele* ; en Anglois, *Weaſel*, *Weeſel*, & dans quelques endroits d'Angleterre, *Foumart*.

Muſtela proprie ſic dicta. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 752. Icon. animal. quadrup. pag. 99.*

Muſtela vulgaris. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 195.*

Muſtela vulgaris. Klein, *de quadrup. pag. 62.*

Muſtela ſupra rutila, infra alba.... Muſtela vulgaris. Briſſon, *Regn. animal. pag. 242.*

(b) La Belette ſe trouve en Barbarie ; on la nomme *Fert-el Steile*. Voyez les Voyages du docteur Shaw. *La Haye, 1743, tome I, page 332.*

même animal, c'eſt que parmi les belettes ordinaires il y en a quelques-unes qui, comme l'hermine, deviennent blanches pendant l'hiver, même dans notre climat: mais ſi ce caractère leur eſt commun, elles en ont d'autres qui ſont très-différens; l'hermine, rouſſe en été, blanche en hiver, a en tout temps le bout de la queue noire; la belette, même celle qui blanchit en hiver, a le bout de la queue jaune; elle eſt d'ailleurs ſenſiblement plus petite, & a la queue beaucoup plus courte que l'hermine, elle ne demeure pas, comme elle, dans les déſerts & dans les bois, elle ne s'écarte guère des habitations: nous avons eu les deux eſpèces, & il n'y a nulle apparence que ces animaux qui diffèrent par le climat, par le tempérament, par le naturel & par la taille, ſe mêlent enſemble; il eſt vrai que parmi les belettes il y en a de plus grandes & de plus petites; mais cette différence ne va guère qu'à un pouce *(c)* ſur la

(c) Voyez les deſcriptions de la belette & de l'hermine, & comparez enſemble les dimenſions de ces deux animaux, *vol. XV* de l'édition en trente-un volumes.

longueur entière du corps ; au lieu que l'hermine eſt de deux pouces plus longue que la belette la plus grande : ni l'une ni l'autre ne s'apprivoiſent, elles demeurent toujours très-ſauvages dans les cages de fer où l'on eſt obligé de les garder ; ni l'une ni l'autre ne veulent manger de miel ; elles n'entrent pas dans les ruches, comme le putois & la fouine ; ainſi, l'hermine n'eſt pas la belette ſauvage, l'*ictis* d'Ariſtote, puiſqu'il dit qu'elle devient fort privée, & qu'elle eſt fort avide de miel ; la belette & l'hermine, loin de s'apprivoiſer, ſont ſi ſauvages, qu'elles ne veulent pas manger lorſqu'on les regarde : elles ſont dans une agitation continuelle, cherchent toujours à ſe cacher ; & ſi l'on veut les conſerver, il faut leur donner un paquet d'étoupes dans lequel elles puiſſent ſe fourrer, elles y traînent tout ce qu'on leur donne, ne mangent guère que la nuit, & laiſſent pendant deux ou trois jours la viande fraîche ſe corrompre avant que d'y toucher ; elles paſſent les trois quarts du jour à dormir ; celles qui ſont en liberté attendent auſſi la nuit pour chercher leur

proie. Lorſqu'une belette peut entrer dans un poulailler, elle n'attaque pas les coqs ou les vieilles poules, elle choiſit les petits pouſſins, les tue par une ſeule bleſſure qu'elle leur fait à la tête, & enſuite les emporte tous les uns après les autres : elle caſſe auſſi les œufs, & les ſuce avec une incroyable avidité ; en hiver, elle demeure ordinairement dans les greniers, dans les granges ; ſouvent même elle y reſte au printemps pour y faire ſes petits dans le foin ou la paille ; pendant tout ce temps, elle fait la guerre avec plus de ſuccès que le chat, aux rats & aux ſouris, parce qu'ils ne peuvent lui échapper & qu'elle entre après eux dans leurs trous ; elle grimpe aux colombiers, prend les pigeons, les moineaux, &c. en été elle va à quelque diſtance des maiſons, ſur-tout dans les lieux bas, autour des moulins, le long des ruiſſeaux, des rivières, ſe cache dans les buiſſons pour attraper des oiſeaux, & ſouvent s'établit dans le creux d'un vieux ſaule pour y faire ſes petits ; elle leur prépare un lit avec de l'herbe, de la paille, des feuilles, des étoupes ; elle met

bas au printemps; les portées ſont quelquefois de trois, & ordinairement de quatre ou de cinq; les petits naiſſent les yeux fermés, auſſi-bien que ceux du putois, de la marte, de la fouine, &c. mais en peu de temps ils prennent aſſez d'accroiſſement & de force pour ſuivre leur mère à la chaſſe; elle attaque les couleuvres, les rats d'eau, les taupes, les mulots, &c. parcourt les prairies, dévore les cailles & leurs œufs. Elle ne marche jamais d'un pas égal, elle ne va qu'en bondiſſant par petits ſauts inégaux & précipités; & lorſqu'elle veut monter ſur un arbre, elle fait un bond par lequel elle s'élève tout d'un coup à pluſieurs pieds de hauteur; elle bondit de même lorſqu'elle veut attraper un oiſeau.

Ces animaux ont, auſſi-bien que le putois & le furet, l'odeur ſi forte, qu'on ne peut les garder dans une chambre habitée; ils ſentent plus mauvais en été qu'en hiver, & lorſqu'on les pourſuit ou qu'on les irrite, ils infectent de loin. Ils marchent toujours en ſilence, ne donnent jamais de voix qu'on ne les frappe; ils ont un cri aigre & enroué

qui exprime bien le ton de la colère. Comme ils ſentent eux-mêmes fort mauvais, ils ne craignent pas l'infection. Un payſan de ma campagne prit un jour trois belettes nouvellement nées dans la carcaſſe d'un loup qu'on avoit ſuſpendu à un arbre par les pieds de derrière; le loup étoit preſqu'entièrement pourri, & la mère belette avoit apporté des herbes, des pailles & des feuilles pour faire un lit à ſes petits dans la cavité du thorax.

L'HERMINE
ou LE ROSELET (a).

LA Belette à queue noire s'appelle *Hermine* & *Roſelet*, Hermine lorſqu'elle eſt blanche, Roſelet lorſqu'elle eſt rouſſe ou jaunâtre ; quoique moins commune que la belette ordinaire, on ne laiſſe pas d'en trouver beaucoup, ſur-tout dans les anciennes forêts, & quelquefois pendant l'hiver dans les champs voiſins des bois ; il eſt aiſé de la diſtinguer en tout temps de la belette commune, parce

(a) Hermine, Roſelet; en Latin, *Hermellanus, animal Ermineum;* en Italien, *Armellino;* en Allemand, *Hermelin;* en Anglois, *Ermine, Stoat;* en Suédois, *Hermelin, Lekatt;* en Polonois, *Gronoſtay.*

Muſtela alba, Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 753. Icon. animal. quadrup. pag. 100.*

Muſtela Candida, ſive animal Ermineum recentiorum. Ray, *Synop. animal. quadrup. pag. 198.*

Muſtela caudæ apice atro. Linnæus.

Muſtela Armellina ; Muſtela alba, extremâ caudâ nigrâ. Klein, *de quadrup. pag. 63.*

Muſtela hieme alba, æstate ſuprà rutila, infrà alba ; cauda apice nigro. Briſſon, *Regn. animal. pag. 243.*

qu'elle a toujours le bout de la queue d'un noir foncé, le bord des oreilles & l'extrémité des pieds blancs.

Nous avons peu de choſe à ajouter à ce que nous avons déjà dit de cet animal *(b)*, & à ce que M. Daubenton en a écrit dans ſa deſcription *(c)*; nous obſerverons ſeulement, que comme d'ordinaire l'hermine change de couleur en hiver, il y a toute apparence que celle dont il parle, & que nous avions encore au mois d'avril 1758, ſeroit devenue blanche & telle qu'elle étoit l'année paſſée lorſqu'on la prit au 1.er mars 1757, ſi elle fût demeurée libre; mais comme elle a été enfermée depuis ce temps dans une cage de fer, qu'elle ſe frotte continuellement contre les barreaux, & que d'ailleurs elle n'a pas eſſuyé toute la rigueur du froid, ayant toujours été à l'abri ſous une arcade contre un mur, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ait gardé ſon poil d'été; elle eſt toujours extrêmement ſauvage; elle n'a rien perdu de ſa mauvaiſe odeur;

(b) Voyez dans ce volume l'article de la Belette.

(c) Voyez la deſcription de l'Hermine, au *tome XV* de l'édition en trente-un volumes.

à cela près, c'eſt un joli petit animal, les yeux vifs, la phyſionomie fine, & les mouvemens ſi prompts, qu'il n'eſt pas poſſible de les ſuivre de l'œil; on l'a toujours nourrie avec des œufs & de la viande, mais elle la laiſſe corrompre avant que d'y toucher; elle n'a jamais voulu manger du miel, qu'après avoir été privée pendant trois jours de toute autre nourriture, & elle eſt morte après en avoir mangé. La peau de cet animal eſt précieuſe; tout le monde connoît les fourrures d'hermine, elles ſont bien plus belles & d'un blanc plus mat que celles du lapin blanc, mais elles jauniſſent avec le temps, & même les hermines de ce climat ont toujours une légère teinte de jaune.

Les hermines ſont très-communes dans tout le nord, ſur-tout en Ruſſie, en Norvège, en Lapponie *(d)*: elles y ſont, comme ailleurs, rouſſes en été, & blanches en hiver; elles ſe nourriſſent de petits-gris, & d'une eſpèce de rats dont nous parlerons dans la ſuite de cet

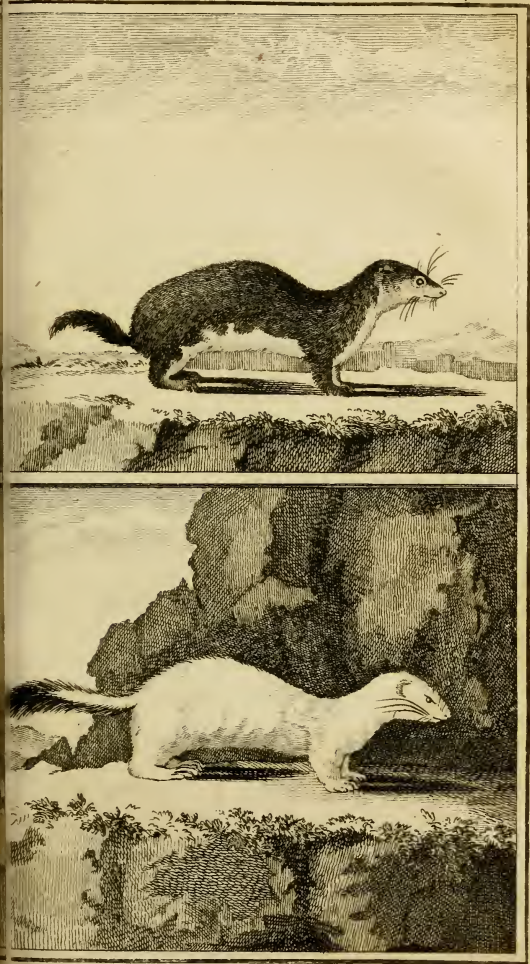
(d) Voyez les Œuvres de Regnard. *Paris, 1742, Tome I, page 178.*

ouvrage, & qui eſt très-abondante en Norvège & en Lapponie; les hermines ſont rares dans les pays tempérés, & ne ſe trouvent point dans les pays chauds. L'animal du cap de Bonne-eſpérance, que Kolbe appelle *hermine (e)*; & duquel il dit que la chair eſt ſaine & agréable au palais, n'eſt point une hermine, ni même rien d'approchant; les belettes de Cayenne dont parle M. Barrère *(f)*, & les hermines griſes de la Tartarie orientale & du nord de la Chine, dont il eſt fait mention par quelques voyageurs *(g)*, ſont auſſi des animaux différens de nos belettes & de nos hermines.

(e) Deſcription du Cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe. *Amſterdam, 1741, partie III, chapitre VI, page 54.*

(f) Deſcription de la France équinoxiale, par M. Barrère.

(g) Voyez l'hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome VI, pages 565 & 603.*



B. dir.

L'HERMINE.

L'ÉCUREUIL (a).

L'ÉCUREUIL est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, & qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériteroit d'être épargné ; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux ; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine & du gland ; il est propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-

(a) L'Écureuil ; en Grec & en Latin, *Sciurus* ; en Italien, *Schirivolo, Chirivolo, Schirato, Schiratolo* ; en Espagnol, *Harda-Esquilo* ; en Allemand, *Eychorn, Eichhermlin* ; en Anglois, *Squirrel* ; en Suédois, *Ikorn* ; en Polonois, *Wijervijorka* ; ancien François, *Escurieu, Escuriau.*

Sciurus. Gesner, *Hist. quadrup. pag. 845. Icon. animal. quadrup. pag. 110.*

Sciurus vulgaris. Ray, *Synopf. animal. quadrup. pag. 214.*

Sciurus palmis solis saliens Linnæus.

Sciurus vulgaris rubicundus. Klein, *de quadrup. pag. 53.*

Sciurus rufus, quandoque griseo admixto.... Sciurus vulgaris. Brisson, *Regn. animal. pag. 150.*

induſtrieux; il a les yeux pleins de feu, la phyſionomie fine, le corps nerveux, les membres très-diſpos: ſa jolie figure eſt encore rehauſſée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève juſque deſſus ſa tête, & ſous laquelle il ſe met à l'ombre; le deſſous de ſon corps eſt garni d'un appareil tout auſſi remarquable, & qui annoncent de grandes facultés pour l'exercice de la génération; il eſt, pour ainſi dire, moins quadrupède que les autres, il ſe tient ordinairement aſſis preſque debout, & ſe ſert de ſes pieds de devant, comme d'une main, pour porter à ſa bouche; au lieu de ſe cacher ſous terre, il eſt toujours en l'air; il approche des oiſeaux par ſa légèreté, il demeure comme eux ſur la cime des arbres, parcourt les forêts en ſautant de l'un à l'autre, y fait ſon nid, cueille les graines, boit la roſée, & ne deſcend à terre que quand les arbres ſont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine, il n'approche jamais des habitations, il ne reſte point dans les

taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, & l'on assure *(b)* que lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, & de sa queue pour voiles & pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver, il est en tout temps très-éveillé, & pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, & a recours en hiver à sa provision, il les cherche aussi sous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, & plus

(b) Rei veritate nititur quod Gesnerus ex Vincentio Beluancensi & Olao magno refert. Sciuros, quandò aquam transire cupiunt lignum leviſſimum aquæ imponere; eique insidentes & caudâ non tamen ut vult, erecta, sed continuo mota, velificantes neque flante vento, sed tranquillo æquore transvehi, quod fide dignus, fidusque meus emissarius ad insulas Gothlandiæ, plus simplici vice observavit, & cum spoliis in littoribus ibidem collectis redux mirabundus mihi retulit. Differt. de Sciuro volante. Phil. Transf. n.° 97, pag. 38. *Klein*, de quadrup. pag. 53.

perçante encore que celle de la fouine ; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il eſt trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits ſauts & quelquefois par bonds ; il a les ongles ſi pointus & les mouvemens ſi prompts, qu'il grimpe en un inſtant ſur un hêtre dont l'écorce eſt fort liſſe.

On entend les écureuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant ſur les arbres les uns après les autres ; ils ſemblent craindre l'ardeur du ſoleil, ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile, dont ils ſortent le ſoir pour s'exercer, jouer, faire l'amour & manger, ce domicile eſt propre, chaud & impénétrable à la pluie, c'eſt ordinairement ſur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établiſſent ; ils commencent par tranſporter des bûchettes qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mouſſe ; ils la ſerrent enſuite, ils la foulent & donnent aſſez de capacité & de ſolidité à leur ouvrage, pour y être à l'aiſe & en ſûreté avec leurs petits ; il n'y a

qu'une ouverture vers le haut, juſte, étroite, & qui ſuffit à peine pour paſſer; au-deſſus de l'ouverture eſt une eſpèce de couvert en cône qui met le tout à l'abri, & fait que la pluie s'écoule par les côtés & ne pénètre pas. Ils produiſent ordinairement trois ou quatre petits; ils entrent en amour au printemps & mettent bas au mois de mai ou au commencement de juin; ils muent au ſortir de l'hiver, le poil nouveau eſt plus roux que celui qui tombe. Ils ſe peignent, ils ſe poliſſent avec les mains & les dents; ils ſont propres, ils n'ont aucune mauvaiſe odeur; leur chair eſt aſſez bonne à manger. Le poil de la queue ſert à faire des pinceaux; mais leur peau ne fait pas une bonne fourrure.

Il y a beaucoup d'eſpèces voiſines de celle de l'écureuil, & peu de variétés dans l'eſpèce même; il s'en trouve quelques-uns de cendrés, tous les autres ſont roux. Les petits-gris qui ſont d'une eſpèce différente, demeurent toujours gris. Et ſans citer les écureuils volans

qui ſont bien différens des autres, l'écureuil blond de Cambaye *(c)*, qui eſt fort petit & qui a la queue ſemblable à l'écureuil d'Europe, celui de Madagaſcar *(d)* nommé *Tſitſihi*, qui eſt gris, & qui n'eſt, dit Flaccourt, ni beau ni bon à apprivoiſer; l'écureuil blanc de Siam *(e)*, l'écureuil gris *(f)* un peu tacheté de Bengale, l'écureuil-raye de Canada *(g)*, l'écureuil noir *(h)*, le grand écureuil gris de Virginie *(i)*, l'écureuil de la Nouvelle-Eſpagne à raies blanches *(k)*, l'écureuil

(c) Voyez les voyages de Pietro della Valle. *Rouen, 1745, tome VI, pag 368.*

(d) Voyez le voyage de Flaccourt. *Paris, 1661, page 164.*

(e) Voyez le ſecond voyage du P. Tachard. *Paris, 1689, page 249.*

(f) Voyez le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, *Amſterdam, 1711, tome VII.*

(g) Voyez les voyages de Sabard Theodat. *Paris, 1632, pages 305 & 306.*

(h) Voyez l'hiſtoire naturelle de la Caroline, par Cateſby. *Londres, 1743, tome II, page 73.*

(i) Voyez *idem, tome II, page 76.*

(k) Vide Albert Seba, *Vol. I, page 76.*

B. dir.

L'ÉCUREUIL.

blanc de Sibérie *(l)*, l'écureuil varié ou le *mus ponticus*, le petit écureuil d'Amérique, celui du Breſil, celui de Barbarie, le rat palmiſte, &c. forment autant d'eſpèces diſtinctes & ſéparées.

(l) Vide Briſſon, *Regn. animal. pag.* 152.

LE RAT (a).

DESCENDANT par degrés du grand au petit, du fort au foible, nous trouverons que la Nature a ſu tout compenſer : qu'uniquement attentive à la conſervation de chaque eſpèce, elle fait profuſion d'individus, & ſe ſoutient par le nombre dans toutes celles qu'elle a réduites au petit, ou qu'elle a laiſſées ſans forces, ſans armes & ſans courage : & non-ſeulement elle a voulu que ces eſpèces

(a) Le Rat ; en Grec, Μύς ; en Latin, *Mus major*, *Rattus* ; en Italien, *Rato di caſa* ; en Eſpagnol, *Raton* ; en Allemand, *Ratz* ; en Anglois, *Rat*, *Ratte* ; en Suédois, *Rotta* ; en Polonois, *Szurcz*.

Mus domeſticus major, ſive Rattus. Geſner, *Hiſt. quadr. pag. 731. Icon. animal. quadr. pag. 114.*

Mus domeſticus major, ſive Rattus. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 217.*

Mus caudâ longâ, ſubnudâ, corpore fuſco cineraſcente. Linnæus.

Mus, Rattus domeſticus. Klein, *de quadr. pag. 57.*

Mus caudâ longiſſimâ, obſcure cinereus . . . . . Rattus. Briſſon. *Regn. animal. pag. 168.*

inférieures fussent en état de résister ou durer par le nombre ; mais il semble qu'elle ait en même temps donné des supplémens à chacune, en multipliant les espèces voisines. Le rat, la souris, le mulot, le rat d'eau, le campagnol, le loir, le lerot, le muscardin, la musaraigne, beaucoup d'autres que je ne cite point parce qu'ils sont étrangers à notre climat, forment autant d'espèces distinctes & séparées, mais assez peu différentes pour pouvoir en quelque sorte se suppléer & faire que, si l'une d'entre elles venoit à manquer, le vide en ce genre seroit à peine sensible, c'est ce grand nombre d'espèces voisines qui a donné l'idée des genres aux Naturalistes ; idée que l'on ne peut employer qu'en ce sens, lorsqu'on ne voit les objets qu'en gros, mais qui s'évanouit dès qu'on l'applique à la réalité, & qu'on vient à considérer la Nature en détail.

Les hommes ont commencé par donner différens noms aux choses qui leur ont paru distinctement différentes, & en même temps ils ont fait des dénominations générales pour tout ce qui leur

paroiſſoit à peu près ſemblable. Chez les peuples groſſiers & dans toutes les langues naiſſantes, il n'y a preſque que des noms généraux, c'eſt-à-dire, des expreſſions vagues & informes de choſes du même ordre & cependant très-différentes entr'elles ; un chêne, un hêtre, tilleul, un ſapin, un if, un pin, n'auront d'abord eu d'autre nom que celui d'*arbre ;* enſuite le chêne, le hêtre, le tilleul ſe ſeront tous trois appellés *chênes* lorſqu'on les aura diſtingués du ſapin, du pin, de l'if, qui tous trois ſe ſeront appelés *ſapin.* Les noms particuliers ne ſont venus qu'à la ſuite de la comparaiſon & de l'examen détaillé qu'on a fait de chaque eſpèce de choſes : on a augmenté le nombre de ces noms à meſure qu'on a plus étudié & mieux connu la Nature ; plus on l'examinera, plus on la comparera, plus il y aura de noms propres & de dénominations particulières. Lorſqu'on nous la préſente donc aujourd'hui par des dénominations générales, c'eſt-à-dire, par des genres, c'eſt nous renvoyer à l'ABC de toute connoiſſance, & rappeler les ténèbres de l'enfance des hommes :

l'Ignorance a fait les genres, la Science a fait & fera les noms propres, & nous ne craindrons pas d'augmenter le nombre des dénominations particulières, toutes les fois que nous voudrons désigner des espèces différentes.

L'on a compris & confondu sous ce nom générique de Rat, plusieurs espèces de petits animaux; nous ne donnerons ce nom qu'au rat commun, qui est noirâtre & qui habite dans les maisons, chacune des autres espèces aura sa dénomination particulière, parce que ne se mêlant point ensemble, chacune est différente de toutes les autres. Le rat est assez connu par l'incommodité qu'il nous cause; il habite ordinairement les greniers où l'on entasse le grain, où l'on serre les fruits, & de-là descend & se répand dans la maison. Il est carnassier, & même omnivore, il semble seulement préferer les choses dures aux plus tendres; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers, dans les vides de la charpente ou de la boiserie; il en sort pour chercher

ſa ſubſiſtance, & ſouvent il y tranſporte tout ce qu'il peut traîner, il y fait même quelquefois magaſin, ſur-tout lorſqu'il a des petits. Il produit pluſieurs fois par an, preſque toujours en été; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix. Il cherche les lieux chauds, & ſe niche en hiver auprès des cheminées ou dans le foin, dans la paille. Malgré les chats, le poiſon, les piéges, les appâts, ces animaux pullulent ſi fort, qu'ils cauſent ſouvent de grands dommages; c'eſt ſur-tout dans les vieilles maiſons à la campagne, où l'on garde du blé dans les greniers, & où le voiſinage des granges & des magaſins à foin facilite leur retraite & leur multiplication, qu'ils ſont en ſi grand nombre qu'on ſeroit obligé de déménager, de déſerter, s'ils ne ſe détruiſoient eux-mêmes; mais nous avons vu par expérience qu'ils ſe tuent, qu'ils ſe mangent entr'eux pour peu que la faim les preſſe, en ſorte que quand il y a diſette à cauſe du trop grand nombre, les plus forts ſe jettent ſur les plus foibles, leur ouvrent la tête & mangent d'abord la cervelle, & enſuite le reſte du cadavre;

le lendemain la guerre recommence, & dure ainſi juſqu'à la deſtruction du plus grand nombre ; c'eſt par cette raiſon, qu'il arrive ordinairement, qu'après avoir été infeſté de ces animaux pendant un temps, ils ſemblent ſouvent diſparoître tout-à-coup, & quelquefois pour long-temps. Il en eſt de même des mulots, dont la pullulation prodigieuſe n'eſt arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. Ariſtote a attribué cette deſtruction ſubite à l'effet des pluies ; mais les rats n'y ſont point expoſés, & les mulots ſavent s'en garantir ; car les trous qu'ils habitent ſous terre, ne ſont pas même humides.

Les rats ſont auſſi laſcifs que voraces ; ils glapiſſent dans leurs amours, & crient quand ils ſe battent ; ils préparent un lit à leurs petits, & leur apportent bientôt à manger ; lorſqu'ils commencent à ſortir de leur trou, la mère les veille, les défend, & ſe bat même contre les chats pour les ſauver. Un gros rat eſt plus méchant, & preſqu'auſſi fort qu'un jeune chat ; il a les dents de devant longues

& fortes: le chat mord mal, & comme il ne ſe ſert guère que de ſes griffes, il faut qu'il ſoit non-ſeulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite, eſt un ennemi plus dangereux, & que le rat redoute parce qu'elle le ſuit dans ſon trou: le combat dure quelquefois long-temps, la force eſt au moins égale, mais l'emploi des armes eſt différent: le rat ne peut bleſſer qu'à pluſieurs repriſes & par les dents de devant, leſquelles ſont plutôt faites pour ronger que pour mordre, & qui étant poſées à l'extrémité du levier de la mâchoire ont peu de force; tandis que la belette mord de toute la mâchoire avec acharnement, & qu'au lieu de démordre, elle ſuce le ſang de l'endroit entamé; auſſi le rat ſuccombe-t-il toujours.

On trouve des variétés dans cette eſpèce, comme dans toutes celles qui ſont très-nombreuſes en individus; outre les rats ordinaires qui ſont noirâtres, il y en a de bruns, de preſque noirs, d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs: ces rats blancs ont les yeux rouges comme le

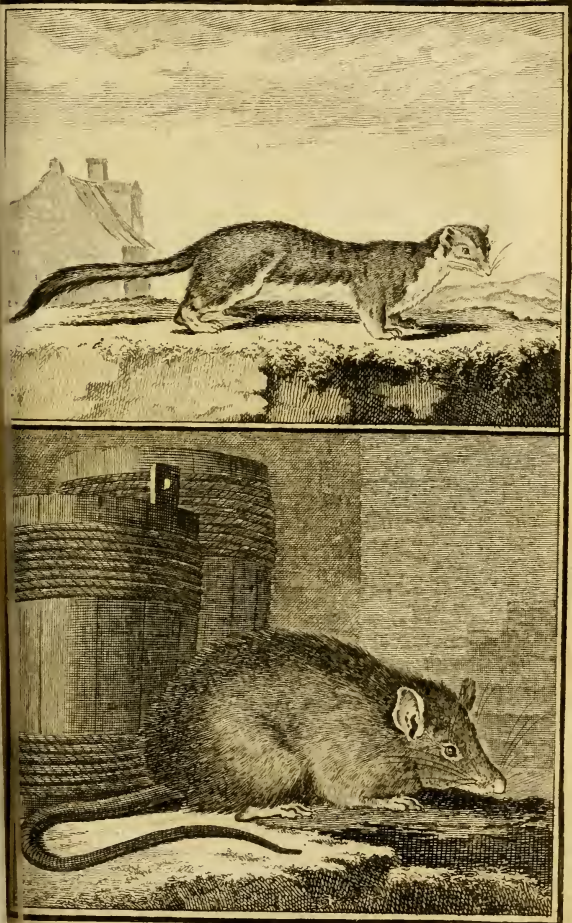
lapin blanc, la souris blanche, & comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espèce entière, avec ses variétés, paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, & s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Il n'y en avoit point en Amérique *(b)*, & ceux qui y sont aujourd'hui, & en très-grand nombre, y ont débarqué avec les Européens : ils multiplièrent d'abord si prodigieusement, qu'ils ont été pendant long-temps le fléau des Colonies, où ils n'avoient guère d'autres ennemis que les grosses couleuvres qui les avalent tout vivans : les navires les ont aussi portés aux Indes orientales, & dans toutes les îles de l'Archipel indien *(c)*.

(b) Voyez la description des Antilles par le P. du Tertre. *Paris, 1677, tome II, page 303.* L'Histoire naturelle des îles Antilles. *Rotterdam, 1658, page 261.* Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique. *Paris, 1722, tome III, page 160.* Voyage de Dampier. *Rouen, 1715, tome IV, page 225.*

(c) Voyez les Lettres édifiantes, *Recueil XVIII, page 161.*

il s'en trouve auſſi beaucoup en Afrique *(d)*. Dans le nord, au contraire, ils ne ſe ſont guère multipliés au-delà de la Suède, & ce qu'on appelle des rats en Norvège, en Lapponie, &c. ſont des animaux différens de nos rats.

(d) Voyez le voyage de Guinée par Boſman. *Utrecht, 1705, page 241.* Voyez auſſi l'hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome IV, page 238.*



B. dir.

LE RAT

LA SOURIS (a).

LA Souris, beaucoup plus petite que le Rat, eſt auſſi plus nombreuſe, plus commune & plus généralement répandue : elle a le même inſtinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en diffère guère que par la foibleſſe & par les habitudes qui l'accompagnent ; timide par nature, familière par néceſſité, la peur ou le beſoin font tous ſes

(a) La Souris ; en Grec, Μύσκος ; en Latin, *Mus, Muſculus, Mus minor, Sorex* ; en Italien, *Topo, Sorice, Sorgio di caſa* ; en Eſpagnol, *Rat* ; en Allemand, *Muſz* ; en Anglois, *Mouſe* ; en Suédois, *Mus* ; en Polonois, *Myſſ.*

Mus. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 714. Mus domeſticus communis vel minor.* Geſner, *Icon. animal. quadr. pag. 114.*

Mus domeſticus vulgaris ſeu minor. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 218.*

Mus caudâ nudiuſculâ, corpore cinereo-fuſco, abdomine ſubalbeſcente. Linnæus.

Mus minor, muſculus vulgaris domeſticus, caudâ tereti longâ. Klein, *de quadrup. pag. 57.*

Mus caudâ longiſſimâ, obſcurè cinereus, ventre ſubalbeſcente . . Sorex. Briſſon, *Regn. animal. pag. 169.*

mouvemens ; elle ne ſort de ſon trou que pour chercher à vivre ; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la première alerte, ne va pas, comme le rat, de maiſons en maiſons à moins qu'elle n'y ſoit forcée, fait auſſi beaucoup moins de dégât, a les mœurs plus douces & s'apprivoiſe juſqu'à un certain point, mais s'en s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dreſſent des embûches ? plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt ſe ſouſtraire, que par ſon agilité, ſa petiteſſe même. Les chouettes, tous les oiſeaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre ; on l'attire, on la leurre aiſément par des appâts, on la détruit à milliers ; elle ne ſubſiſte enfin que par ſon immenſe fécondité.

J'en ai vu qui avoient mis bas dans des ſouricières ; elles produiſent dans toutes les ſaiſons, & pluſieurs fois par an, les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix petits ; en moins de quinze jours ils prennent aſſez de force & de croiſſance pour ſe diſperſer & aller chercher

à vivre : ainſi, la durée de la vie de ces petits animaux eſt fort courte, puiſque leur accroiſſement eſt ſi prompt ; & cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur prodigieuſe multiplication. Ariſtote *(b)* dit, qu'ayant mis une ſouris pleine dans un vaſe à ſerrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt ſouris toutes iſſues de la même mère.

Ces petits animaux ne ſont point laids, ils ont l'air vif & même aſſez fin ; l'eſpèce d'horreur qu'on a pour eux, n'eſt fondée que ſur les petites ſurpriſes & ſur l'incommodité qu'ils cauſent. Toutes les ſouris ſont blanchâtres ſous le ventre, & il y en a de blanches ſur tout le corps, il y en a auſſi de plus ou moins brunes & de plus ou moins noires. L'eſpèce eſt généralement répandue en Europe, en Aſie, en Afrique ; mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, & que celles qui y ſont actuellement, en grand nombre, viennent originairement de notre continent ; ce qu'il y a

(b) Vide Ariſtote, *Hiſtor. animal. lib. VI, cap. 37.*

de vrai, c'eſt qu'il paroît que ce petit animal ſuit l'homme & fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre & les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.

LE MULOT.

LE MULOT.

LE Mulot est plus petit que le Rat, & plus gros que la Souris; il n'habite jamais les maisons, & ne se trouve que dans les champs & dans les bois; il est remarquable par les yeux qu'il a gros & proéminens, & il diffère encore du rat & de la souris par la couleur du poil qui est blanchâtre sous le ventre, & d'un roux brun sur le dos: il est très-généralement & très-abondamment répandu, sur-tout dans les terres élevées. Il paroît qu'il est long-temps à croître, parce qu'il varie considérablement pour la grandeur; les grands ont quatre pouces deux ou trois lignes de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue, les petits, qui paroissent adultes comme les autres, ont un pouce de moins. Et comme il s'en trouve de toutes les grandeurs intermédiaires, on ne peut pas douter que les grands & les petits ne soient tous de la même espèce; il y a grande apparence que c'est faute d'avoir connu ce

fait, que quelques Naturaliſtes en ont fait deux eſpèces; l'une qu'ils ont appelée le *grand rat des champs (a)*, & l'autre le *mulot (b)*. Ray, qui le premier eſt tombé dans cette erreur en les indiquant ſous deux dénominations, ſemble avouer qu'il n'en connoît qu'une eſpèce *(c)*. Et quoique les courtes deſcriptions qu'il donne de l'une & de l'autre eſpèce paroiſſent différer, on ne doit pas en conclure qu'elles exiſtent toutes deux, 1.° parce qu'il n'en connoiſſoit lui-même qu'une; 2.° parce que nous n'en connoiſſons qu'une, & que quelques recherches que nous ayons faites, nous n'en avons trouvé qu'une; 3.° parce que Geſner & les autres anciens

(a) Mus agreſtis major, macrouros Geſneri. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 219.*

Le grand Rat des champs. *Mus caudâ longiſſimâ fuſcus, ad latera rufus.... Mus campeſtris major.* Briſſon, *Regn. animal. pag. 171.*

(b) Mus domeſticus medius. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 218.*

Le Mulot. *Mus caudâ longâ, ſupra fuſco flaveſcens, infra ex albo cineraſcens.* Briſſon, *Regn. animal. pag. 274.*

(c) De hac ſpecie mihi non undequaque ſatisfactum eſt. Ray, *Synopſ. quadrup. pag. 219.*

Naturaliſtes ne parlent que d'une, ſous le nom de *mus agreſtis major*, qu'ils diſent être très-commune, & que Ray dit auſſi que l'autre qu'il donne ſous le nom de *mus domeſticus medius*, eſt très-commune: ainſi, il ſeroit impoſſible que les uns ou les autres de ces Auteurs ne les euſſent pas vues toutes deux, puiſque de leur aveu toutes deux ſont ſi communes; 4.° parce que dans cette ſeule & même eſpèce, comme il s'en trouve de plus grands & de plus petits, il eſt probable qu'on a été induit en erreur, & qu'on a fait une eſpèce des plus grands, & une autre eſpèce des plus petits; 5.° enfin, parce que les deſcriptions de ces deux prétendues eſpéces n'étant nulle part ni exactes ni complètes, on ne doit pas tabler ſur les caractères vagues & ſur les différences qu'elles indiquent.

Les Anciens, à la vérité, font mention de deux eſpèces, l'une ſous la dénomination de *mus agreſtis major*, & l'autre ſous celle de *mus agreſtis minor*; ces deux eſpèces ſont fort communes, & nous les connoiſſons comme les Anciens: la première eſt notre mulot; mais la

ſeconde n'eſt pas le *mus domeſticus medius* de Ray, c'eſt un autre animal qui eſt connu ſous le nom de *mulot à courte queue*, ou de *petit rat des champs;* & comme il eſt fort différent du rat ou du mulot, nous n'adoptons pas le nom générique de *petit rat des champs*, ni celui de *mulot à courte queue*, parce qu'il n'eſt ni rat ni mulot, & nous lui donnerons un nom particulier *(d)*. Il en eſt de même d'une eſpèce nouvelle qui s'eſt répandue depuis quelques années, & qui s'eſt beaucoup multipliée autour de Verſailles, & dans quelques provinces voiſines de Paris, qu'on appelle *rats des bois*, *rats ſauvages*, *gros rats des champs*, qui ſont très-voraces, très-méchans, très-nuiſibles, & beaucoup plus grands que nos rats; nous lui donnerons auſſi un nom particulier, parce qu'il diffère de toutes les autres, & que pour éviter toute confuſion, il faut donner à chaque eſpèce un nom. Comme le mulot & le mulot à courte queue, que nous appellerons *campagnol*, ſont tous deux très-communs dans les

(d) Je l'appelle *Campagnol*, de ſon nom en Italien *Campagnoli*.

champs & dans les bois ; les gens de la campagne les ont désignés par la différence qui les a le plus frappés : nos payſans en Bourgogne appellent le mulot *la ratte à la grande queue*, & le campagnol *la ratte couette ;* dans d'autres provinces on appelle le mulot *le rat ſauterelle*, parce qu'il va toujours par ſauts ; ailleurs, on l'appelle *ſouris de terre* lorſqu'il eſt petit, & *mulot* lorſqu'il eſt grand ; ainſi, on ſe ſouviendra que la ſouris de terre, le rat ſauterelle, la ratte à la grande queue, le grand rat des champs, le rat domeſtique moyen, ne ſont que des dénominations différentes de l'animal que nous appelons *mulot*.

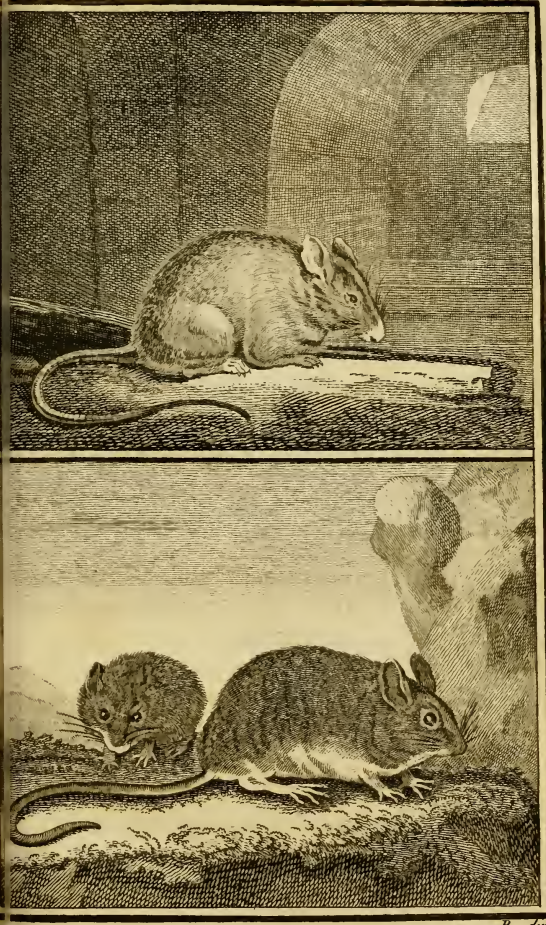
Il habite, comme je l'ai dit, les terres sèches & élevées ; on le trouve en grande quantité dans les bois & dans les champs qui en ſont voiſins, il ſe retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il ſe pratique ſous des buiſſons & des troncs d'arbres ; il y amaſſe une quantité prodigieuſe de gland, de noiſettes ou de faine ; on en trouve quelquefois juſqu'à un boiſſeau dans un ſeul trou, & cette proviſion, au lieu d'être proportionnée à

ſes beſoins, ne l'eſt qu'à la capacité du lieu ; ces trous ſont ordinairement de plus d'un pied ſous terre, & ſouvent partagé en deux loges, l'une où il habite avec ſes petits, & l'autre où il fait ſon magaſin. J'ai ſouvent éprouvé le dommage très-conſidérable que ces animaux cauſent aux plantations ; ils emportent les glands nouvellement ſemés, ils ſuivent le ſillon tracé par la charrue, déterrent chaque gland l'un après l'autre, & n'en laiſſent pas un : cela arrive ſur-tout dans les années où le gland n'eſt pas fort abondant ; comme ils n'en trouvent pas aſſez dans les bois, ils viennent le chercher dans les terres ſemées, ne le mangent pas ſur le lieu, mais l'emportent dans leur trou, où ils l'entaſſent & le laiſſent ſouvent ſécher & pourrir. Eux ſeuls font plus de tort à un *ſemis* de bois, que tous les oiſeaux & tous les autres animaux enſemble : je n'ai trouvé d'autre moyen pour éviter ce grand dommage, que de tendre des piéges de dix pas en dix pas dans toute l'étendue de la terre ſemée ; il ne faut qu'une noix grillée pour appât, ſous une pierre plate ſoutenue par une

bûchette; ils viennent pour manger la noix qu'ils préfèrent au gland; comme elle eſt attachée à la bûchette, dès qu'ils y touchent, la pierre leur tombe ſur le corps & les étouffe ou les écraſe: je me ſuis ſervi du même expédient contre les campagnols qui détruiſent auſſi les glands; & comme l'on avoit ſoin de m'apporter tout ce qui ſe trouvoit ſous les piéges, j'ai vu les premières fois, avec étonnement, que chaque jour on prenoit une centaine, tant de mulots que de campagnols, & cela dans une pièce de terre d'environ quarante arpens, j'en ai eu plus de deux milliers en trois ſemaines, depuis le 15 novembre juſqu'au 8 décembre, & enſuite en moindre nombre juſqu'aux grandes gelées, pendant leſquelles ils ſe recèlent & ſe nourriſſent dans leur trou. Depuis que j'ai fait cette épreuve, il y a plus de vingt ans, je n'ai jamais manqué, toutes les fois que j'ai ſemé du bois, de me ſervir du même expédient, & jamais on n'a manqué de prendre des mulots en très-grand nombre; c'eſt ſur-tout en automne qu'ils ſont en ſi grande quantité, il y en a beaucoup

moins au printemps ; car ils ſe détruiſent eux-mêmes pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver ; les gros mangent les petits. Ils mangent auſſi les campagnols, & même les grives, les merles & les autres oiſeaux qu'ils trouvent pris aux lacets, ils commencent par la cervelle, & finiſſent par le reſte du cadavre. Nous avons mis dans un même vaſe douze de ces mulots vivans ; on leur donnoit à manger à huit heures du matin ; un jour qu'on les oublia d'un quart-d'heure, il y en eut un qui ſervit de pâture aux autres, le lendemain ils en mangèrent un autre, & enfin au bout de quelques jours il n'en reſta qu'un ſeul ; tous les autres avoient été tués & dévorés en partie, & celui qui reſta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilées.

Le rat pullule beaucoup, le mulot pullule encore davantage ; il produit plus d'une fois par an, & les portées ſont ſouvent de neuf & dix, au lieu que celles du rat ne ſont que de cinq ou ſix ; un homme de ma campagne en prit un jour vingt-deux dans un ſeul trou, il y avoit



B. dir

LE MULOT.

deux mères & vingt petits. Il eſt très-généralement répandu dans toute l'Europe, on le trouve en Suède, & c'eſt celui que M. Linnæus appelle *(e) Mus caudâ longâ, corpore nigro flaveſcente, abdomine albo.* Il eſt très-commun en France, en Italie, en Suiſſe; Geſner l'a appelé *mus agreſtis major (f).* Il eſt auſſi en Allemagne & en Angleterre où on le nomme *feld-muſz, field-mauſe*, c'eſt-à-dire, *rat des champs :* il a pour ennemis les loups, les renards, les martes, les oiſeaux de proie, & lui-même.

(e) Vide Linnæi, *Faun. Suecic. Stockolmiæ, 1746, pag. 11.*

(f) Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 733. Icon. animal. quadrup. pag. 116.*

LE RAT D'EAU (a).

LE Rat d'eau eſt un petit animal de la groſſeur d'un rat, mais qui, par le naturel & par les habitudes, reſſemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat ; comme elle, il ne fréquente que les eaux douces, & on le trouve communément ſur les bords des rivières, des ruiſſeaux, des étangs ; comme elle, il ne vit guère que de poiſſons : les goujons, les mouteilles, les verrons, les ablettes, le frai de

(a) Le Rat d'eau ; en Latin, *Mus aquaticus, Mus aquatilis ;* en Italien, *Sorgo morgange ;* en Allemand, *Waſſer-muſ ;* en Anglois, *Watter-Rat ;* en Polonois, *Myſſ-Wodna.*

Mus aquaticus. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 732. Mus aquatilis, quadrupes Bellonii. Icon. animal. aquat. pag. 354.*

Mus major aquaticus, ſive Rattus aquaticus. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 317.*

Caſtor caudâ lineari tereti. Rattus aquaticus. Linnæus.

Mus, Rattus aquatilis. Klein, *de quadrup. pag. 57.*

Mus caudâ longâ, pilis ſuprà ex nigro & flaveſcente mixtis, infrà cinereis veſtitus ..... Mus aquaticus. Briſſon, *Regn. animal. pag. 175.*

la carpe, du brochet, du barbeau, ſont ſa nourriture ordinaire ; il mange auſſi des grenouilles, des inſectes d'eau, & quelquefois des racines & des herbes. Il n'a pas, comme la loutre, des membranes entre les doigts des pieds, c'eſt une erreur de Willugby, que Ray & pluſieurs autres Naturaliſtes ont copiée ; il a tous les doigts des pieds ſéparés, & cependant il nage facilement, ſe tient ſous l'eau long-temps, & rapporte ſa proie pour la manger à terre, ſur l'herbe ou dans ſon trou, les pêcheurs l'y ſurprennent quelquefois en cherchant des écreviſſes, il leur mord les doigts, & cherche à ſe ſauver en ſe jettant dans l'eau. Il a la tête plus courte, le muſeau plus gros, le poil plus hériſſé, & la queue beaucoup moins longue que le rat. Il fuit, comme la loutre, les grands fleuves, ou plutôt les rivières trop fréquentées. Les chiens le chaſſent avec une eſpèce de fureur. On ne le trouve jamais dans les maiſons, dans les granges ; il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne même pas autant que la loutre, qui quelquefois s'écarte & voyage en pays ſec à plus

d'une lieue. Le rat d'eau ne va point dans les terres élevées, il eſt fort rare dans les hautes montagnes, dans les plaines arides, mais très-nombreux dans tous les vallons humides & marécageux. Les mâles & les femelles ſe cherchent ſur la fin de l'hiver, elles mettent bas au mois d'avril ; les portées ordinaires ſont de ſix ou ſept. Peut-être ces animaux produiſent-ils pluſieurs fois par an, mais nous n'en ſommes pas informés ; leur chair n'eſt pas abſolument mauvaiſe, les payſans la mangent les jours maigres comme celle de la loutre. On les trouve par-tout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du Pôle : on les retrouve en Égypte ſur les bords du Nil, ſi l'on en croit Bellon ; cependant la figure qu'il en donne reſſemble ſi peu à notre rat d'eau, que l'on peut ſoupçonner, avec quelque fondement, que ces rats du Nil ſont des animaux différens.

LE CAMPAGNOL (a).

LE Campagnol eſt encore plus commun, plus généralement répandu que le Mulot; celui-ci ne ſe trouve guère que dans les terres élevées, le campagnol ſe trouve par-tout, dans les bois, dans les champs, dans les prés, & même dans les jardins; il eſt remarquable par la groſſeur de ſa tête, & auſſi par ſa queue

(a) Campagnol, Mulot à courte queue, petit Rat des champs; en Italien, *Campagnoli.*

Mus agreſtis minor. Geſner, *Hiſt. quadr. pag. 733. Icon. animal. quadr. pag. 116.*

Mus agreſtis capite grandi, Brachiuros. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 218.*

Mus caudâ brevi, corpore nigro fuſco, abdomine cineraſcente. Linnæus.

Mus agreſtis capite grandi. Klein, *de quadrup. pag. 57.*

Mus caudâ brevi, pilis è nigricante & ſordide luteo mixtis in dorſo, & ſaturate cinereis in ventre, veſtitus..... Mus campeſtris minor. Briſſon, *Regn. animal. pag. 176.*

Rat de terre. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1756*, Mémoire ſur les Muſaraignes, *par M. Daubenton.*

courte & tronquée, qui n'a guère qu'un pouce de long ; il ſe pratique des trous en terre où il amaſſe du grain, des noiſettes & du gland ; cependant il paroît qu'il préfère le blé à toutes les autres nourritures. Dans le mois de juillet, lorſque les blés ſont mûrs, les campagnols arrivent de tous côtés, & font ſouvent de grands dommages en coupant les tiges du blé pour en manger l'épi ; ils ſemblent ſuivre les moiſſonneurs, ils profitent de tous les grains tombés & des épis oubliés ; lorſqu'ils ont tout glané, ils vont dans les terres nouvellement ſemées, & détruiſent d'avance la récolte de l'année ſuivante. En automne & en hiver, la plupart ſe retirent dans les bois où ils trouvent de la faine, des noiſettes & du gland. Dans certaines années, ils paroiſſent en ſi grand nombre, qu'ils détruiroient tout s'ils ſubſiſtoient longtemps ; mais ils ſe détruiſent eux-mêmes & ſe mangent dans les temps de diſette : ils ſervent d'ailleurs de pâture aux mulots, & de gibier ordinaire au renard, au chat ſauvage, à la marte & aux belettes.

Le campagnol reſſemble plus au rat

d'eau qu'à aucun animal par les parties intérieures, comme on peut le voir par ce qu'en dit M. Daubenton *(b)*; mais à l'extérieur il en diffère par plusieurs caractères essentiels : 1.° par la grandeur; il n'a guère que trois pouces de longueur depuis le bout du nez, jusqu'à l'origine de la queue, & le rat d'eau en a sept : 2.° par les dimensions de la tête & du corps; le campagnol est proportionnellement à la longueur de son corps, plus gros que le rat d'eau, & il a aussi la tête proportionnellement plus grosse : 3.° par la longueur de la queue, qui dans le campagnol ne fait tout au plus que le tiers de la longueur de l'animal entier, & qui dans le rat d'eau fait près des deux tiers de cette même longueur : 4.° enfin par le naturel & les mœurs; les campagnols ne se nourrissent pas de poisson & ne se jettent point à l'eau, ils vivent de gland dans les bois, de blé dans les champs, & dans les prés de racines tuberculeuses, comme celle du chiendent; leurs trous ressemblent à ceux des mulots,

(b) Voyez la description du Campagnol, au *tome XV* de l'édition en trente-un volumes.

& ſouvent ſont diviſés en deux loges ; mais ils ſont moins ſpacieux & beaucoup moins enfoncés ſous terre : ces petits animaux y habitent quelquefois pluſieurs enſemble. Lorſque les femelles ſont prêtes à mettre bas, elles y portent des herbes pour faire un lit à leurs petits : elles produiſent au printemps & en été ; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix, & quelquefois de ſept ou huit.

LE COCHON D'INDE (a).

CE petit animal, originaire des climats chauds du Breſil & de la Guinée, ne laiſſe pas de vivre & de produire dans le climat tempéré, & même dans les pays froids, en le ſoignant & le mettant à l'abri de l'intempérie des ſaiſons. On élève des cochons d'Inde en France, &

(a) Le Cochon d'Inde; *au Breſil, Cavia Cobaya;* en Allemand, *Indianiſch Künele, Indiſch Seule, Meer-Ferckel, Meer-Scwhein;* en Anglois, *Guiny-pig;* en Suédois, *Marſwin;* en Polonois, *Swinka Zamorska.*

Cavia Cobaya. Piſon, *Hiſt. nat. pag.* 102.

Cuniculus Indus. Geſner, *Icon. animal. quadrup. pag.* 106.

Mus, ſeu cuniculus Americanus & Guineenſis, porcelli pilis & voce, Cavia Cobaya Braſilienſibus dictus, Margravii. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag.* 223.

Mus caudâ abrupta; palmis tetradactylis, plantis, tridactylis. Linnæus.

Cavia Cobaya Braſilienſibus; quibuſdam mus Pharaonis, tatu piloſus, porcellus, mus Indicus. Klein, *de quadrup. pag.* 49.

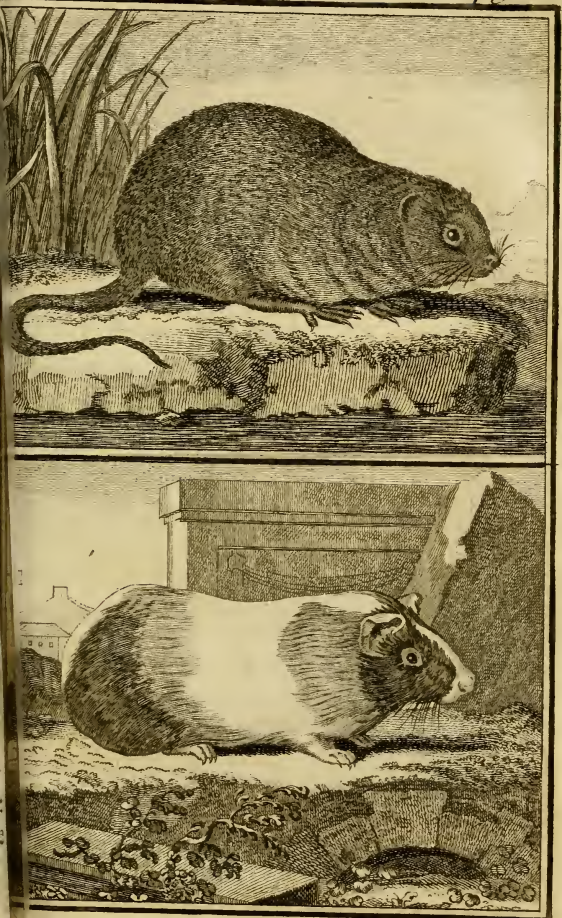
Lapin des Indes. *Cuniculus ecaudatus, auritus, albus aut rufus, aut ex utroque variegatus . . . . . Cuniculus Indicus.* Briſſon, *Regn. animal. pag.* 147.

quoiqu'ils multiplient prodigieuſement ; ils n'y ſont pas en grand nombre, parce que les ſoins qu'ils demandent ne ſont pas compenſés par le profit qu'on en tire. Leur peau n'a preſqu'aucune valeur, & leur chair, quoique mangeable, n'eſt pas aſſez bonne pour être recherchée : elle ſeroit meilleure, ſi on les élevoit dans des eſpèces de garennes où ils auroient de l'air, de l'eſpace & des herbes à choiſir. Ceux qu'on garde dans les maiſons ont à peu près le même mauvais goût que les lapins clapiers, & ceux qui ont paſſé l'été dans un jardin ont toujours un goût fade, mais moins déſagréable.

Ces animaux ſont d'un tempérament ſi précoce & ſi chaud, qu'ils ſe recherchent & s'accouplent cinq ou ſix ſemaines après leur naiſſance ; ils ne prennent cependant leur accroiſſement entier qu'en huit ou neuf mois, mais il eſt vrai que c'eſt en groſſeur apparente & en graiſſe qu'ils augmentent le plus, & que le développement des parties ſolides eſt fait avant l'âge de cinq ou ſix mois. Les femelles ne portent que trois ſemaines, & nous en avons vu mettre bas à deux

mois d'âge. Ces premières portées ne ſont pas ſi nombreuſes que les ſuivantes, elles ſont de quatre ou cinq, la ſeconde portée eſt de cinq ou ſix, & les autres de ſept ou huit, & même de dix ou onze. La mère n'allaite ſes petits que pendant douze ou quinze jours, elle les chaſſe dès qu'elle reprend le mâle, c'eſt au plus tard trois ſemaines après qu'elle a mis bas, & s'ils s'obſtinent à demeurer auprès d'elle, leur père les maltraite & les tue. Ainſi, ces animaux produiſent au moins tous les deux mois, & ceux qui viennent de naître produiſant de même, l'on eſt étonné de leur prompte & prodigieuſe multiplication. Avec une ſeule couple, on pourroit en avoir un millier dans un an; mais ils ſe détruiſent auſſi vîte qu'ils pullulent, le froid & l'humidité les font mourir, ils ſe laiſſent manger par les chats ſans ſe défendre; les mères même ne s'irritent pas contre eux : n'ayant pas le temps de s'attacher à leurs petits, elles ne font aucun effort pour les ſauver. Les mâles ſe ſoucient encore moins des petits, & ſe laiſſent manger eux-mêmes ſans réſiſtance; ils n'ont de ſentiment bien diſtinct

que celui de l'amour, ils ſont alors ſuſceptibles de colère, ils ſe battent cruellement, ils ſe tuent même quelquefois entr'eux lorſqu'il s'agit de ſe ſatisfaire & d'avoir la femelle. Ils paſſent leur vie à dormir, jouir & manger; leur ſommeil eſt court, mais fréquent; ils mangent à toute heure du jour & de la nuit, & cherchent à jouir auſſi ſouvent qu'ils mangent, ils ne boivent jamais & cependant ils urinent à tout moment. Ils ſe nourriſſent de toutes ſortes d'herbes, & ſur-tout de perſil; ils le préfèrent même au ſon, à la farine, au pain; ils aiment auſſi beaucoup les pommes & les autres fruits. Ils mangent précipitamment, à peu près comme les lapins, peu à la fois, mais très-ſouvent. Ils ont un grognement ſemblable à celui d'un petit cochon de lait; ils ont auſſi une eſpèce de gazouillement qui marque leurs plaiſirs lorſqu'ils ſont auprès de leur femelle, & un cri fort aigu lorſqu'ils reſſentent de la douleur. Ils ſont délicats, frileux, & l'on a de la peine à leur faire paſſer l'hiver; il faut les tenir dans un endroit ſain, ſec & chaud. Lorſqu'ils ſentent le froid, ils ſe



B. dir.

LE COCHON D'INDE.

B. dir.

LE CAMPAGNOL.

raſſemblent & ſe ſerrent les uns contre les autres, & il arrive ſouvent que ſaiſis par le froid ils meurent tous enſemble. Ils ſont naturellement doux & privés, ils ne font aucun mal, mais ils ſont également incapables de bien, ils ne s'attachent point: doux par tempérament, dociles par foibleſſe, preſque inſenſibles à tout, ils ont l'air d'automates montés pour la propagation, faits ſeulement pour figurer une eſpèce.

LE HÉRISSON (a).

Πολλ' οἶδ' ἀλώπηξ, ἀλλ ἐχῖνός ὸν μέγα : le Renard ſait beaucoup de choſes, le Hériſſon n'en ſait qu'une grande, diſoient proverbialement les Anciens *(b)*. Il ſait ſe défendre ſans combattre, & bleſſer ſans

(a) Le Hériſſon ; en Grec, Ἐχῖνος ; en Latin, *Echinus, Herinaceus, Erinaceus, Echinus terreſtris ;* en Italien, *Erinaceo, Riccio, Aizzo ;* en Eſpagnol, *Erizo ;* en Portugais, *Ourizo, Orico cachero ;* en Allemand, *Igel ;* en Anglois, *Urchin, Heyde-hog ;* en Suédois, *Igelkott ;* en Danois, *Pind Swin ;* en Polonois, *Jez, Ziennay ;* en Hollandois, *Yſeren Vereken ;* en ancien François, *Eurchon.*

Echinus terreſtris. Geſner, *Hiſt. quadr. pag. 368.*

Herinaceus. Geſner, *Icon. anim. quadrup. pag. 106.*

Echinus ſive Erinaceus terreſtris. Ray, *Synopſ. anim. quadrup. pag. 231.*

Erinaceus ſpinoſus, auriculatus, Echinus terreſtris. Linnæus.

Acanthion vulgaris noſtras, Herinaceus, Echinus. Klein, *de quadrup. pag. 66.*

Erinaceus auriculis erectis . . . . . Erinaceus. Briſſon, *Regn. animal. pag. 161.*

(b) Zenodotus, Plutarchus & alii ex Archilocho.

attaquer : n'ayant que peu de force & nulle agilité pour fuir, il a reçu de la Nature une armure épineuſe, avec la facilité de ſe reſſerrer en boule & de préſenter de tous côtés des armes défenſives, poignantes, & qui rebutent ſes ennemis ; plus ils le tourmentent, plus il ſe hériſſe & ſe reſſerre. Il ſe défend encore par l'effet même de la peur, il lâche ſon urine, dont l'odeur & l'humidité ſe répandant ſur tout ſon corps, achèvent de les dégoûter. Auſſi la plupart des chiens ſe contentent de l'aboyer & ne ſe ſoucient pas de le ſaiſir : cependant il y en a quelques-uns qui trouvent moyen, comme le renard, d'en venir à bout en ſe piquant les pieds & ſe mettant la gueule en ſang ; mais il ne craint ni la fouine, ni la marte, ni le putois, ni le furet, ni la belette, ni les oiſeaux de proie. La femelle & le mâle ſont également couverts d'épines depuis la tête juſqu'à la queue, & il n'y a que le deſſous du corps qui ſoit garni de poils ; ainſi, ces mêmes armes qui leur ſont ſi utiles contre les autres, leur deviennent très-incommodes lorſqu'ils veulent s'unir : ils

ne peuvent s'accoupler à la manière des autres quadrupèdes, il faut qu'ils ſoient face à face, debouts ou couchés. C'eſt au printemps qu'ils ſe cherchent, & ils produiſent au commencement de l'été. On m'a ſouvent apporté la mère & les petits au mois de juin : il y en a ordinairement trois ou quatre, & quelquefois cinq ; ils ſont blancs dans ce premier temps, & l'on voit ſeulement ſur leur peau la naiſſance des épines. J'ai voulu en élever quelques-uns, on a mis plus d'une fois la mère & les petits dans un tonneau avec une abondante proviſion ; mais au lieu de les allaiter, elle les a dévorés les uns après les autres. Ce n'étoit pas par le beſoin de nourriture, car elle mangeoit de la viande, du pain, du ſon, des fruits, & l'on n'auroit pas imaginé qu'un animal auſſi lent, auſſi pareſſeux, auquel il ne manquoit rien que la liberté, fût de ſi mauvaiſe humeur, & ſi fâché d'être en priſon ; il a même de la malice, & de la même ſorte que celle du ſinge. Un hériſſon qui s'étoit gliſſé dans la cuiſine découvrit une petite marmite, en tira la viande & y fit ſes ordures. J'ai gardé

des

des mâles & des femelles enſemble dans une chambre, ils ont vécu, mais ils ne ſe ſont point accouplés. J'en ai lâché pluſieurs dans mes jardins, ils n'y font pas grand mal, & à peine s'apperçoit-on qu'ils y habitent; ils vivent de fruits tombés, ils fouillent la terre avec le nez à une petite profondeur; ils mangent les hannetons, les ſcarabées, les grillons, les vers & quelques racines; ils ſont auſſi très-avides de viande, & la mangent cuite ou crue. A la campagne, on les trouve fréquemment dans les bois, ſous les troncs des vieux arbres, & auſſi dans les fentes de rochers, & ſur-tout dans les monceaux de pierre qu'on amaſſe dans les champs & dans les vignes. Je ne crois pas qu'ils montent ſur les arbres, comme le diſent les Naturaliſtes *(c)*, ni qu'ils ſe ſervent de leurs épines pour emporter des fruits ou des grains de raiſin, c'eſt avec la gueule qu'ils prennent ce qu'ils veulent ſaiſir, & quoiqu'il y en ait un grand nombre dans nos forêts,

(c) Arbores aſcendit, poma & pyra decutit, in iſtis ſeſe volutat ut ſpinis hæreant. Sperling. Zoologia. Lipſiæ, 1661, pag. 281.

nous n'en avons jamais vu ſur les arbres; ils ſe tiennent toujours au pied dans un creux ou ſous la mouſſe, ils ne bougent pas tant qu'il eſt jour, mais ils courent, ou plutôt ils marchent pendant toute la nuit; ils approchent rarement des habitations; ils préfèrent les lieux élevés & ſecs, quoiqu'ils ſe trouvent auſſi quelquefois dans les prés. On les prend à la main, ils ne fuient pas, ils ne ſe défendent ni des pieds ni des dents, mais ils ſe mettent en boule dès qu'on les touche, & pour les faire étendre il faut les plonger dans l'eau. Ils dorment pendant l'hiver; ainſi les proviſions qu'on dit qu'ils font pendant l'été leur ſeroient bien inutiles. Ils ne mangent pas beaucoup, & peuvent ſe paſſer aſſez longtemps de nourriture. Ils ont le ſang froid à peu près comme les autres animaux qui dorment en hiver. Leur chair n'eſt pas bonne à manger, & leur peau, dont on ne fait maintenant aucun uſage, ſervoit autrefois de vergette & de frottoir pour ſerancer le chanvre.

Il en eſt de deux eſpèces de hériſſon, l'un à groin de cochon, & l'autre à

muſeau de chien, dont parlent quelques Auteurs, comme des deux eſpèces de blaireau; nous n'en connoiſſons qu'une ſeule, & qui n'a même aucune variété dans ces climats, elle eſt aſſez généralement répandue, on en trouve par-tout en Europe, à l'exception des pays les plus froids, comme la Lapponie, la Norvège, &c. Il y a, dit Flaccourt *(d)*, des hériſſons à Madagaſcar comme en France, & on les appelle *Sora*. Le hériſſon de Siam dont parle le P. Tachard *(e)*, nous paroît être un autre animal, & le hériſſon d'Amérique *(f)*, le hériſſon de Sibérie *(g)*, ſont les eſpèces les plus voiſines du hériſſon commun; enfin le

(d) Voyez le Voyage de Flaccourt. *Paris, 1661, page 152.*

(e) Voyez le ſecond Voyage du P. Tachard. *Paris, 1689. pag. 272.*

(f) Echinus Indicus albus. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 232. Echinus Americanus albus.* Albert Seba, *vol. I, pag. 78. Acanthion echinatus, Erinaceus Americanus albus Surinamenſis.* Klein, *de quadrup. pag. 66.*

(g) Erinaceus Sibericus. Albert Seba, *vol. I. p. 66.*

hériſſon de Malaca (*h*), ſemble plus approcher de l'eſpèce du Porc-épic que de celle du hériſſon.

(*h*) *Porcus aculeatus ſeu Hiſtrix Malaccenſis.* Albert Seba, *vol. I, pag. 81. Acanthion aculeis longiſſimis, Hiſtrix genuina. Porcus aculeatus Malaccenſis.* Klein, *de quadrup. pag. 66. Hiſtrix pedibus pentadactylis, caudâ truncatâ.* Linnæus. *Erinaceus auriculis pendulis. . . .* Briſſon, *Regn. animal. pag. 183.*

B. dr.

LE HÉRISSON DEPOUILLÉ DE SES PIQUANTS.

LA MUSARAIGNE (a).

LA Muſaraigne ſemble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, & remplir l'intervalle qui ſe trouve entre le rat & la taupe, qui ſe reſſemblant par leur petiteſſe, diffèrent beaucoup par la forme

(a) La Muſaraigne ; en Grec, Μυγαλὴ ; en Latin, *Mus araneus, Mus cæcus ;* en Italien, *Topo-ragno ;* en Eſpagnol, *Murganho ;* en Allemand, *Mitger, Spignus, Ziſmus, Spitzmaus, Haſelmaus ;* en Anglois, *Shrew, Shrew-mouſe, Hardy-Shrew ;* en Suédois, *Nabbmus ;* en Polonois, *Keret ;* en Siléſie, *Biſem-mus ;* chez les Griſons, *Muſarring ;* en Suiſſe, *Mürer ;* en Savoie, *Muſet, Muſette ;* en ancien François, *Muſerain, Muzeraigne, Muſet, Muſetre, Sery, Sri.*

Muſaraneus. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 747.*

Mus Mochias (parce qu'il ſent le Muſc lorſqu'il eſt deſſéché). Geſner, *Icon. animal. quadrup. pag. 116.*

Muſaraneus. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 239.*

Sorex Muſaraneus. Linnæus.

Muſaraneus, roſtro productiore ; Mus venenoſus. Klein, *de quadrup. pag. 58.*

Muſaraneus ſuprà ex fuſco, rufus, infrà albicans.. *Muſaraneus.* Briſſon, *Regn. animal. pag. 178.*

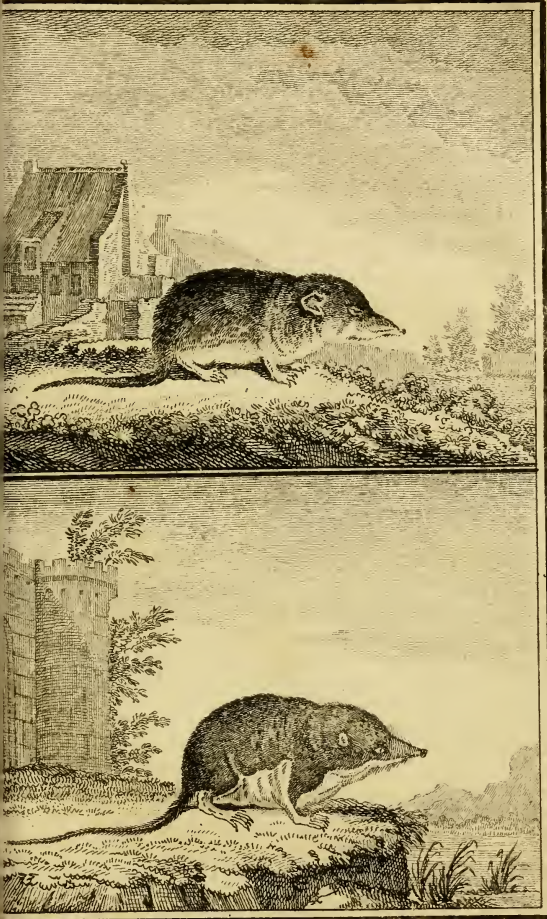
& ſont en tout d'eſpèces très-éloignées. La muſaraigne plus petite encore que la ſouris, reſſemble à la taupe par le muſeau, ayant le nez beaucoup plus alongé que les mâchoires; par les yeux qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, ſont cachés de même, & ſont beaucoup plus petits que ceux de la ſouris; par le nombre des doigts, dont elle a cinq à tous les pieds: par la queue, par les jambes, ſur-tout celles de derrière qu'elle a plus courtes que la ſouris; par les oreilles *(b)*, & enfin par les dents. Ce très-petit animal a une odeur forte qui lui eſt particulière, & qui répugne aux chats; ils chaſſent, ils tuent la muſaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la ſouris. C'eſt apparemment cette mauvaiſe odeur & cette répugnance des chats qui a fondé le préjugé du venin de cet animal & de ſa morſure dangereuſe pour le bétail, ſur-tout pour les chevaux; cependant il n'eſt ni venimeux, ni même capable de mordre, car

(b) Voyez la deſcription de la Muſaraigne, & comparez-la avec celle de la Taupe & celle de la Souris, au *tome XV* de l'edition en trente-un volumes.

il n'a pas l'ouverture de la gueule assez grande pour pouvoir saisir la double épaisseur de la peau d'un autre animal, ce qui cependant est absolument nécessaire pour mordre : & la maladie des chevaux que le vulgaire attribue à la dent de la musaraigne, est une enflure, une espèce d'anthrax, qui vient d'une cause interne, & qui n'a nul rapport avec la morsure, ou, si l'on veut, la piqûre de ce petit animal. Il habite assez communément, sur-tout pendant l'hiver, dans les greniers à foin, dans les écuries, dans les granges, dans les cours à fumier; il mange du grain, des insectes & des chairs pourries; on le trouve aussi fréquemment à la campagne, dans les bois, où il vit de graines; & il se cache sous la mousse, sous les feuilles, sous les troncs d'arbres, & quelquefois dans les trous abandonnés par les taupes, ou dans d'autres trous plus petits qu'il se pratique lui-même en fouillant avec les ongles & le museau. La musaraigne produit en grand nombre, autant, dit-on, que la souris, quoique moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu que la souris,

mais elle n'eſt pas auſſi agile à beaucoup près : on la prend aiſément, parce qu'elle voit & court mal. La couleur ordinaire de la muſaraigne eſt d'un brun mêlé de roux, mais il y en a auſſi de cendrées, de preſque noires, & toutes ſont plus ou moins blanchâtres ſous le ventre. Elles ſont très-communes dans toute l'Europe, mais il ne paroît pas qu'on les retrouve en Amérique. L'Animal du Breſil dont Marcgrave parle *(c)* ſous le nom de *muſaraigne*, qui a, dit-il, le muſeau très-pointu & trois bandes noires ſur le dos, eſt plus gros, & paroît être d'une autre eſpèce que notre muſaraigne.

(c) Vide Marcgravii, *Hiſt. Braſil. pag.* 229.



B. dir.

LA MUSARAIGNE D'EAU

LA MUSARAIGNE D'EAU (a).

COMME cet animal, quoique naturel à ce climat, n'étoit connu d'aucun Naturaliſte, & que c'eſt M. Daubenton qui le premier en a fait la découverte, nous renvoyons entièrement ce que l'on en peut dire à la deſcription très-exacte qu'il en donne *(b)*. J'aurai ſouvent occaſion d'en uſer de même dans la ſuite de cet Ouvrage, attendu la diligence infinie avec laquelle il recherche les animaux, & les découvertes qu'il a faites de pluſieurs eſpèces auparavant inconnues, ou confondues avec celles que l'on connoiſſoit. Tout ce que je puis aſſurer au ſujet de la muſaraigne d'eau, c'eſt qu'on la prend à la ſource des fontaines, au lever & au coucher du ſoleil; que dans le jour elle reſte cachée dans des fentes de rochers ou dans des trous ſous terre, le long des petits ruiſſeaux; qu'elle met bas au printemps, & qu'ordinairement elle produit neuf petits.

(*a*) La Muſaraigne d'eau. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1756, Mémoire ſur la Muſaraigne*, par M. Daubenton.

(*b*) Voyez le *tome XVI* de l'édition en trente un volumes.

LA TAUPE (a).

LA Taupe, ſans être aveugle, a les yeux ſi petits, ſi couverts, qu'elle ne peut faire grand uſage du ſens de la vue; en dédommagement la Nature lui a donné avec magnificence l'uſage du ſixième ſens, un appareil remarquable de réſervoirs & de vaiſſeaux *(b)*, une quantité

(a) La Taupe; en Grec, Ἀσπάλαξ; en Latin, *Talpa;* en Italien, *Talpa;* en Eſpagnol, *Topo;* en Allemand, *Multwerf*, *Maultwurf;* en Anglois, *Mole*, *Moldward*, *Want;* en Suédois, *Multvad;* en Polonois, *Kret.*

Σπάλαξ, *Galeni.*

Talpa Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 931. Icon. animal. quadrup. pag. 116.*

Talpa. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 236.*

Talpa caudata. Linnæus.

Talpa noſtras, nigra communiter. Klein, *de quadrup. pag. 60.*

Talpa caudata, nigricans, pedibus anticis & poſticis pentadactylis ..... Talpa vulgaris. Briſſon, *Regn. animal. pag. 280.*

(b) Teſtes maximos, paraſtatas ampliſſimas, novum corpus ſeminale ab his diverſum ac ſeparatum . . . penem etiam facile omnium, nifallor, animalium longiſſimum, ex quibus colligere eſt maximam præ reliquis omnibus animalibus voluptatem in coitu, hoc abjectum & vile ani-

prodigieuſe de liqueur ſéminale, des teſticules énormes, le membre génital exceſſivement long ; tout cela ſecrètement caché à l'intérieur, & par conſéquent plus actif & plus chaud. La taupe à cet égard eſt de tous les animaux le plus avantageuſement doué, le mieux pourvu d'organes, & par conſéquent de ſenſations qui y ſont relatives : elle a de plus le toucher délicat ; ſon poil eſt doux comme la ſoie ; elle a l'ouïe très-fine, & de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, & preſque ſemblables aux mains de l'homme ; beaucoup de force pour le volume de ſon corps, le cuir ferme, un embonpoint conſtant, un attachement vif & réciproque du mâle & de la femelle, de la crainte ou du dégoût pour toute autre ſociété, les douces habitudes du repos & de la ſolitude, l'art de ſe mettre en ſûreté, de ſe faire en un inſtant un aſyle, un domicile, la facilité de l'étendre & d'y trouver ſans en ſortir une abon-

malculum percipere, ut habeant quod ipſi invideant qui in hoc ſupremas vitæ ſuæ delicias collocant. Ray, *Synopſ. animal. quadrup, pag.* 239.

dante ſubſiſtance. Voilà ſa nature, ſes mœurs & ſes talens, ſans doute préférables à des qualités plus brillantes & plus incompatibles avec le bonheur, que l'obſcurité la plus profonde.

Elle ferme l'entrée de ſa retraite, n'en ſort preſque jamais qu'elle n'y ſoit forcée par l'abondance des pluies d'été, lorſque l'eau la remplit ou lorſque le pied du Jardinier en affaiſſe le dôme: elle ſe pratique une voûte en rond dans les prairies, & aſſez ordinairement un boyau long dans les jardins, parce qu'il y a plus de facilité à diviſer & à ſoulever une terre meuble & cultivée qu'un gazon ferme & tiſſu de racines; elle ne demeure ni dans la fange ni dans les terreins durs, trop compactes ou trop pierreux; il lui faut une terre douce, fournie de racines eſculentes, & ſur-tout bien peuplée d'inſectes & de vers, dont elle fait ſa principale nourriture.

Comme les taupes ne ſortent que rarement de leur domicile ſouterrain, elles ont peu d'ennemis, & échappent aiſément aux animaux carnaſſiers; leur plus grand fléau eſt le débordement des rivières; on les voit dans les inondations,

fuir en nombre à la nage, & faire tous leurs efforts pour gagner les terres plus élevées ; mais la plupart périſſent auſſi-bien que leurs petits qui reſtent dans les trous ; ſans cela, les grands talens qu'elles ont pour la multiplication nous deviendroient trop incommodes. Elles s'accouplent vers la fin de l'hiver ; elles ne portent pas long-temps, car on trouve déja beaucoup de petits au mois de mai ; il y en a ordinairement quatre ou cinq dans chaque portée, & il eſt aſſez aiſé de diſtinguer, parmi les mottes qu'elles élèvent, celles ſous leſquelles elles mettent bas : ces mottes ſont faites avec beaucoup d'art, & ſont ordinairement plus groſſes & plus élevées que les autres. Je crois que ces animaux produiſent plus d'une fois par an, mais je ne puis pas l'aſſurer ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on trouve des petits depuis le mois d'avril juſqu'au mois d'août : peut-être auſſi que les unes s'accouplent plus tard que les autres.

Le domicile où elles font leurs petits mériteroit une deſcription particulière. Il eſt fait avec une intelligence ſingulière,

elles commencent par pouſſer, par élever la terre & former une voûte aſſez élevée; elles laiſſent des cloiſons, des eſpèces de piliers de diſtance en diſtance; elles preſſent & battent la terre, la mêlent avec des racines & des herbes, & la rendent ſi dure & ſi ſolide par-deſſous, que l'eau ne peut pas pénétrer la voûte à cauſe de ſa convexité & de ſa ſolidité; elles élèvent enſuite un tertre par-deſſous, au ſommet duquel elles apportent de l'herbe & des feuilles pour faire un lit à leurs petits; dans cette ſituation ils ſe trouvent au-deſſus du niveau du terrein; & par conſéquent à l'abri des inondations ordinaires, & en même temps à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre le tertre ſur lequel ils repoſent. Ce tertre eſt percé tout autour de pluſieurs trous en pente, qui deſcendent plus bas & s'étendent de tous côtés, comme autant de routes ſouterraines par où la mère taupe peut ſortir & aller chercher la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits; ces ſentiers ſouterrains ſont fermés & battus, s'étendent à douze ou quinze pas, & partent tous du domicile comme des rayons d'un centre. On y

trouve, auſſi-bien que ſous la voûte, des débris d'oignons de colchique, qui ſont apparemment la première nourriture qu'elle donne à ſes petits. On voit bien par cette diſpoſition qu'elle ne ſort jamais qu'à une diſtance conſidérable de ſon domicile, & que la manière la plus ſimple & la plus ſûre de la prendre avec ſes petits, eſt de faire autour une tranchée qui l'environne en entier & qui coupe toutes les communications ; mais comme la taupe fuit au moindre bruit, & qu'elle tâche d'emmener ſes petits, il faut trois ou quatre hommes qui, travaillant enſemble avec la bêche, enlèvent la motte toute entière ou faſſent une tranchée preſque dans un moment, & qui enſuite les ſaiſiſſent ou les attendent aux iſſues.

Quelques Auteurs *(c)* ont dit mal-à-propos que la taupe & le blaireau dormoient ſans manger pendant l'hiver entier. Le blaireau, comme nous l'avons dit *(d)*, ſort

(c) Urſus, Meles, *Erinaceus*, Talpa, *Veſpertilio per hyemem dormiunt abſtemii.* Linnæi, *Fauna Suecica. Stockolmiæ, 1746, pag. 8.*

(d) Voyez dans ce volume l'article du Blaireau.

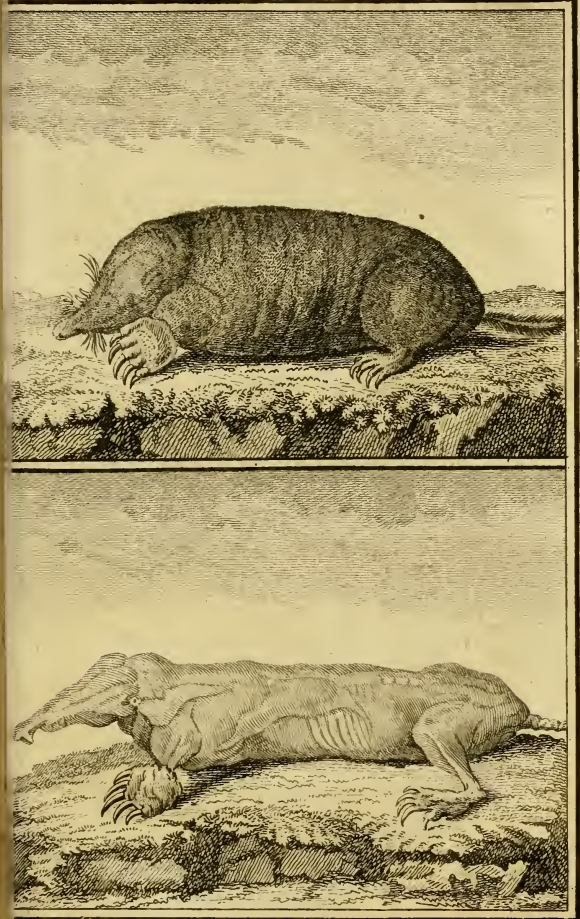
de ſon trou en hiver comme en été, pour chercher ſa ſubſiſtance, & il eſt aiſé de s'en aſſurer par les traces qu'il laiſſe ſur la neige. La taupe dort ſi peu pendant tout l'hiver, qu'elle pouſſe la terre comme en été, & que les gens de la campagne diſent, comme par proverbe : *les taupes pouſſent, le dégel n'eſt pas loin.* Elles cherchent à la vérité les endroits les plus chauds : les Jardiniers en prennent ſouvent autour de leurs couches aux mois de décembre, de janvier & de février.

La taupe ne ſe trouve guère que dans les pays cultivés, il n'y en a point dans les déſerts arides ni dans les climats froids, où la terre eſt gelée pendant la plus grande partie de l'année. L'animal qu'on a appelé *Taupe de Sibérie (e)*, qui a le poil vert & or, eſt d'une eſpèce différente de nos taupes, qui ne ſont en abondance que depuis la Suède *(f)* juſqu'en Barbarie *(g)*; car le ſilence des voyageurs nous fait

(e) Vide Albert Seba. *Amſtelædami, 1734, vol. I, pag. 5.*

(f) Vide Linnæi, *Faun. Suecic. Stockolm. 1746, pag. 7.*

(g) Voyez les voyages du Dr Shaw. *Amſterdam, 1743, tome I, page 322.*



B. dir.

LA TAUPE DEPOUILLÉE DE SA PEAU.

préſumer qu'elles ne ſe trouvent point dans les climats plus chauds. Celles d'Amérique ſont auſſi différentes : la taupe de Virginie *(h)* eſt cependant aſſez ſemblable à la nôtre, à l'exception de la couleur du poil, qui eſt mêlée de pourpre foncé ; mais la taupe rouge d'Amérique *(i)* eſt un autre animal. Il y a ſeulement deux ou trois variétés dans l'eſpèce commune de nos taupes : on en trouve de plus ou moins brunes & de plus ou moins noires : nous en avons vu de toutes blanches, & Seba fait mention *(k)* & donne la figure d'une taupe tachée de noir & de blanc, qui ſe trouve en Oſt-Friſe, & qui eſt un peu plus groſſe que la taupe ordinaire.

(h) Voyez Albert Seba, *vol. I, page 5.*

(i) *Ibid.*

(k) Cette taupe a été trouvée en Oſt-Friſe, dans le grand chemin ; elle eſt un peu plus longue que les taupes ordinaires, dont au reſte elle ne diffère que par ſa peau, qui eſt toute marbrée ſur le dos & ſous le ventre de taches blanches & noires, dans leſquelles pourtant on diſtingue comme un mélange de poils gris auſſi fins que de la ſoie. Le muſeau de cet animal eſt long & hériſſé d'un long poil ; les yeux ſont ſi petits, que l'on a de la peine à découvrir l'ouverture des paupières. Albert Seba, *vol. I, page 68.*

LA CHAUVE-SOURIS (a).

QUOIQUE tout ſoit également parfait en ſoi, puiſque tout eſt ſorti des mains du Créateur, il eſt cependant, relativement à nous, des êtres accomplis, & d'autres qui ſemblent être imparfaits ou difformes. Les premiers ſont ceux dont la figure nous paroît agréable & complète, parce que toutes les parties ſont bien enſemble, que le corps & les membres ſont proportionnés, les mouvemens aſſortis, toutes les fonctions faciles & naturelles.

(a) La Chauve-Souris ; en Grec, Νυκτερὶς ; en Latin, *Veſpertilio ;* en Italien, *Nottolo, Notula, Barbaſtello, Vilpiſtrello, Pipiſtrello, Sportegliono ;* en Allemand, *Flaedermuſſ ;* en Anglois, *Bat, Flittermouſe ;* en Suédois, *Laderlapp ;* en Polonois, *Nietoperſz.*

Veſpertilio. Geſner, *Hiſt. Avi. pag. 766. Icon. Avi. pag. 17.*

Veſpertilio. Ray, *Synopſ. anim. quadr. pag. 243.*

Veſpertilio caudatus, ore naſoque ſumplici. Linnæus.

Veſpertilio vulgaris. Klein, *de quadrup. pag. 61.*

La grande Chauve-Souris de notre pays. *Veſpertilio murini coloris, pedibus omnibus pentadactylis, auriculis ſimplicibus... Veſpertilio major.* Briſſon, *Reg. anim. pag. 224.*

Les autres, qui nous paroiſſent hideux, ſont ceux dont les qualités nous ſont nuiſibles, ceux dont la nature s'éloigne de la nature commune, & dont la forme eſt trop différente des formes ordinaires deſquelles nous avons reçu les premières ſenſations, & tiré les idées qui nous ſervent de modèle pour juger. Une tête humaine ſur un cou de cheval, le corps couvert de plumes, & terminé par une queue de poiſſon, n'offrent un tableau d'une énorme difformité que parce qu'on y réunit ce que la Nature a de plus éloigné. Un animal qui, comme la Chauve-ſouris, eſt à demi-quadrupède, à demi-volatile, & qui n'eſt en tout ni l'un ni l'autre, eſt, pour ainſi dire, un être monſtre, en ce que réuniſſant les attributs de deux genres ſi différens, il ne reſſemble à aucun des modèles que nous offrent les grandes claſſes de la Nature. Il n'eſt qu'imparfaitement quadrupède, & il eſt encore plus imparfaitement oiſeau. Un quadrupède doit avoir quatre pieds, un oiſeau a des plumes & des aîles; dans la chauve-ſouris les pieds de devant ne ſont ni des pieds ni des aîles, quoiqu'elle

s'en ſerve pour voler, & qu'elle puiſſe auſſi s'en ſervir pour ſe traîner : ce ſont en effet des extrémités difformes, dont les os ſont monſtrueuſement alongés, & réunis par une membrane qui n'eſt couverte ni de plumes, ni même de poil, comme le reſte du corps : ce ſont des eſpèces d'ailerons, ou, ſi l'on veut, des pattes ailées, où l'on ne voit que l'ongle d'un pouce court, & dont les quatre autres doigts très-longs ne peuvent agir qu'enſemble, & n'ont point de mouvemens propres, ni de fonctions ſéparées : ce ſont des eſpèces de mains dix fois plus grandes que les pieds, & en tout quatre fois plus longues que le corps entier de l'animal : ce ſont, en un mot, des parties qui ont plutôt l'air d'un caprice que d'une production régulière. Cette membrane couvre les bras, forme les ailes ou les mains de l'animal, ſe réunit à la peau de ſon corps, & enveloppe en même temps ſes jambes, & même ſa queue qui, par cette jonction bizarre, devient, pour ainſi dire, l'un de ſes doigts. Ajoutez à ces diſparates & à ces diſproportions du corps & des membres, les difformités de

la tête, qui ſouvent ſont encore plus grandes ; car, dans quelques eſpèces, le nez eſt à peine viſible, les yeux ſont enfoncés tout près de la conque de l'oreille, & ſe confondent avec les joues ; dans d'autres, les oreilles ſont auſſi longues que le corps, ou bien la face eſt tortillée en forme de fer-à-cheval, & le nez recouvert par une eſpèce de crête. La plupart ont la tête ſurmontée par quatre oreillons, toutes ont les yeux petits, obſcurs & couverts, le nez, ou plutôt les naſeaux informes, la gueule fendue de l'une à l'autre oreille ; toutes auſſi cherchent à ſe cacher, fuient la lumière, n'habitent que les lieux ténébreux, n'en ſortent que la nuit, y rentrent au point du jour pour demeurer collées contre les murs. Leur mouvement dans l'air eſt moins un vol qu'une eſpèce de voltigement incertain, qu'elles ſemblent n'exécuter que par effort, & d'une manière gauche ; elles s'élèvent de terre avec peine, elles ne volent jamais à une grande hauteur, elles ne peuvent qu'imparfaitement précipiter, ralentir, ou même diriger leur vol ; il n'eſt ni très-rapide ni bien

direct, il ſe fait par des vibrations bruſques dans une direction oblique & tortueuſe ; elles ne laiſſent pas de ſaiſir en paſſant les moucherons, les couſins & ſur-tout les papillons phalènes qui ne volent que la nuit ; elles les avalent, pour ainſi dire, tout entiers, & l'on voit dans leurs excrémens les débris des ailes & des autres parties sèches qui ne peuvent ſe digérer. Étant un jour deſcendu dans les grottes d'Arci pour en examiner les ſtalactites, je fus ſurpris de trouver ſur un terrain tout couvert d'albâtre, & dans un lieu ſi ténébreux & ſi profond, une eſpèce de terre qui étoit d'une toute autre nature ; c'étoit un tas épais & large de pluſieurs pieds d'une matière noirâtre, preſqu'entièrement compoſée de portions d'ailes & de pattes de mouches & de papillons, comme ſi ces inſectes ſe fuſſent raſſemblés en nombre immenſe & réunis dans ce lieu pour y périr & pourrir enſemble. Ce n'étoit cependant autre choſe que de la fiente de chauve-ſouris, amoncelée probablement pendant pluſieurs années dans l'endroit de ces voûtes ſouterraines, qu'elles habitoient de préférence ;

car dans toute l'étendue de ces grottes, qui eſt de plus d'un demi-quart de lieue, je ne vis aucun autre amas d'une pareille matière, & je jugeai que les chauve-ſouris avoient fixé dans cet endroit leur demeure commune, parce qu'il y parvenoit encore une très-foible lumière par l'ouverture de la grotte; & qu'elles n'alloient pas plus avant pour ne pas s'enfoncer dans une obſcurité trop profonde.

Les chauve-ſouris ſont de vrais quadrupèdes, elles n'ont rien de commun que le vol avec les oiſeaux; mais comme l'action de voler ſuppoſe une très-grande force dans la partie ſupérieure du corps & dans les membres antérieurs, elles ont les muſcles pectoraux beaucoup plus forts & plus charnus qu'aucun des quadrupèdes, & l'on peut dire que par là elles reſſemblent encore aux oiſeaux; elles en diffèrent par tout le reſte de la conformation, tant extérieure qu'intérieure; les poumons, le cœur, les organes de la génération, tous les autres viſcères ſont ſemblables à ceux des quadrupèdes, à l'exception de la verge qui eſt pendante & détachée, ce qui eſt particulier à

l'homme, aux ſinges & aux chauve-ſouris; elles produiſent, comme les quadrupèdes, leurs petits vivans; enfin elles ont, comme eux, des dents & des mamelles : l'on aſſure qu'elles ne portent que deux petits, qu'elles les allaitent & les tranſportent même en volant. C'eſt en été qu'elles s'accouplent & qu'elles mettent bas, car elles ſont engourdies pendant l'hiver : les unes ſe recouvrent de leurs ailes comme d'un manteau, s'accrochent à la voûte de leur ſouterrain par les pieds de derrière, & demeurent ainſi ſuſpendues; les autres ſe collent contre les murs ou ſe recèlent dans des trous; elles ſont toujours en nombre pour ſe défendre du froid : toutes paſſent l'hiver ſans bouger, ſans manger, ne ſe réveillent qu'au printemps, & ſe recèlent de nouveau vers la fin de l'automne. Elles ſupportent plus aiſément la diète que le froid, elles peuvent paſſer pluſieurs jours ſans manger, & cependant elles ſont du nombre des animaux carnaſſiers; car lorſqu'elles peuvent entrer dans un office, elles s'attachent aux quartiers de lard qui y ſont ſuſpendus, & elles mangent auſſi de

de la viande crue ou cuite, fraîche ou corrompue.

Les Naturaliſtes qui nous ont précédés ne connoiſſoient que deux eſpèces de chauve-ſouris. M. Daubenton en a trouvé cinq autres qui ſont, auſſi-bien que les deux premières eſpèces, naturelles à notre climat; elles y ſont même auſſi communes, auſſi abondantes, & il eſt aſſez étonnant qu'aucun obſervateur ne les eût remarquées. Ces ſept eſpèces ſont très-diſtinctes, très-différentes les unes des autres, & n'habitent même jamais enſemble dans le même lieu.

La première, qui étoit connue, eſt la chauve-ſouris commune ou la chauve-ſouris proprement dite, dont j'ai donné ci-devant les dénominations. *Voy. la fig.*

La ſeconde eſt la chauve-ſouris à grandes oreilles, que nous nommerons l'*oreillar*, qui a auſſi été reconnue par les Naturaliſtes & indiquée par les Nomenclateurs *(b)*. L'oreillar eſt peut-être

(b) Veſpertilio. Aldrovand. *Avi. pag. 571. Veſpertilio auriculis quaternis.* Jonſt. *Avi. pag. 34.*

Veſpertilio vulgaris, auriculis duplicibus. Klein, *de quadrup. pag. 61.*

plus commun que la chauve-ſouris ; il eſt bien plus petit de corps ; il a auſſi les ailes beaucoup plus courtes, le muſeau moins gros & plus pointu, les oreilles d'une grandeur démeſurée. *Voy. la fig.*

La troiſième eſpèce, que nous appellerons la *noctule*, du mot Italien *noctula*, n'étoit pas connue ; cependant elle eſt très-commune en France, & on la rencontre même plus fréquemment que les deux eſpèces précédentes. On la trouve ſous les toits, ſous les gouttières de plomb des châteaux, des égliſes, & auſſi dans les vieux arbres creux ; elle eſt preſqu'auſſi groſſe que la chauve-ſouris ; elle a les oreilles courtes & larges, le poil rouſſâtre, la voix aigre, perçante, & aſſez ſemblable au ſon d'un timbre de fer. *Voyez la figure.*

Nous nommerons *ſerotine* la quatrième eſpèce, qui n'étoit nullement connue ; elle eſt plus petite que la chauve-ſouris & que la noctule ; elle eſt à peu près de

La petite Chauve-ſouris de notre pays. *Veſpertilio murini coloris, pedibus omnibus pentadactylis, auriculis duplicibus . . . . . Veſpertilio minor.* Briſſ. *Regn. animal. pag.* 226.

la grandeur de l'oreillar, mais elle en diffère par les oreilles qu'elles a courtes & pointues, & par la couleur du poil, elle a les ailes plus noires & le poil d'un brun plus foncé. *Voyez la figure.*

Nous appellerons la cinquième eſpèce, qui n'étoit pas connue, la *pipiſtrelle*, du mot Italien *pipiſtrello*, qui ſignifie auſſi chauve-ſouris. La pipiſtrelle n'eſt pas à beaucoup près auſſi groſſe que la chauve-ſouris ou la noctule, ni même que la ſérotine ou l'oreillar: de toutes les chauve-ſouris c'eſt la plus petite & la moins laide, quoiqu'elle ait la lèvre ſupérieure fort renflée, les yeux très-petits, très-enfoncés, & le front très-couvert de poil. *Voyez la figure.*

La ſixième eſpèce, qui n'étoit pas connue, ſera nommée *barbaſtelle*, du mot Italien *barbaſtello*, qui ſignifie encore *chauve-ſouris*. Cet animal eſt à peu près de la groſſeur de l'oreillar; il a les oreilles auſſi larges, mais bien moins longues: le nom de *barbaſtelle* lui convient d'autant mieux qu'il paroît avoir une groſſe mouſtache, ce qui cependant n'eſt qu'une apparence occaſionnée par le renflement

des joues qui forment un bourrelet au-deſſus des lèvres ; il a le muſeau très-court, le nez fort aplati & les yeux preſque dans les oreilles. *Voyez la figure.*

Enfin nous nommerons *fer-à-cheval* une ſeptième eſpèce qui n'étoit nullement connue ; elle eſt très-frappante par la ſingulière difformité de ſa face, dont le trait le plus apparent & le plus marqué eſt un bourrelet en forme de fer-à-cheval autour du nez & ſur la lèvre ſupérieure ; on la trouve très-communément en France dans les murs & dans les caveaux des vieux châteaux abandonnés. Il y en a de petites & de groſſes, mais qui ſont au reſte ſi ſemblables par la forme, que nous les avons jugées de la même eſpèce ; ſeulement, comme nous en avons beaucoup vu ſans en trouver de grandeur moyenne entre les groſſes & les petites, nous ne décidons pas ſi l'âge ſeul produit cette différence, ou ſi c'eſt une variété conſtante dans la même eſpèce. *Voy. la fig.*

B. dr.

LA CHAUVE SOURIS.
sur ces 4. Jambes.

B. dir.

L'OREILLAR.

B. dir.

LA SEROTINE.

B. dir.

LA PIPISTRELLE.

B. dur.

LE FER-À-CHEVAL.

LE LOIR (a).

Nous connoiſſons trois eſpèces de Loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver, le Loir, le Lérot & le Muſcardin; le loir eſt le plus gros des trois, le muſcardin eſt le plus petit. Pluſieurs auteurs ont confondu l'une de ces eſpèces avec les deux autres, quoiqu'elles ſoient toutes trois très-diſtinctes, & par conſéquent très-aiſées à reconnoître & à diſtinguer. Le loir eſt à peu près de la grandeur de l'écureuil, il a, comme lui,

(a) Le Loir ; en Grec, Μυοξὸς, ſelon Geſner ; Ἐλειὸς, ſelon les Grammairiens ; en Latin, *Glis ;* en Italien, *Galero, Gliero, Ghiro ;* en Eſpagnol, *Liroa ;* en Allemand, *Scebens-chlafer*, ſelon Klein ; & *Greul* en quelques endroits d'Allemagne, ſelon Geſner ; en Polonois, *Sczurek ;* en Suiſſe, *Rell, Rell-muſc ;* en vieux François, *Liron, Rat-liron, Rat-veule.*

Glis. Geſner, *Hiſt. quadr. pag. 550. Icon. quadr. pag. 109.*

Glis. Aldrovande, *Hiſt. quadr. digit. pag. 409.*

Glis ſuprà obſcure cinereus, infrà ex albo cinereſcens. Briſſon, *Regn. animal. pag. 160.*

la queue couverte de longs poils ; le lérot n'eſt pas ſi gros que le rat, il a la queue couverte de poils très-courts, avec un bouquet de poils longs à l'extrémité ; le muſcardin n'eſt pas plus gros que la ſouris, il a la queue couverte de poils plus longs que le lérot, mais plus courts que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité. Le lérot diffère des deux autres par les marques noires qu'il a près des yeux, & le muſcardin par la couleur blonde de ſon poil ſur le dos. Tous trois ſont blancs ou blanchâtres ſous la gorge & le ventre ; mais le lérot eſt d'un aſſez beau blanc, le loir n'eſt que blanchâtre, & le muſcardin eſt plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures. *Voyez ci-après les trois figures.*

C'eſt improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver ; leur état n'eſt point celui d'un ſommeil naturel, c'eſt une torpeur, un engourdiſſement des membres & des ſens, & cet engourdiſſement eſt produit par le refroidiſſement du ſang. Ces animaux ont ſi peu de chaleur intérieure, qu'elle n'excède guère celle de la température de l'air.

Lorſque la chaleur de l'air eſt au thermomètre, de dix degrés au-deſſus de la congélation, celle de ces animaux n'eſt auſſi que de dix degrés. Nous avons plongé la boule d'un petit thermomètre dans le corps de pluſieurs lérots vivans; la chaleur de l'intérieur de leur corps étoit à peu près égale à la température de l'air; quelquefois même le thermomètre plongé, &, pour ainſi dire, appliqué ſur le cœur, a baiſſé d'un demi-degré ou d'un degré, la température de l'air étant à onze. Or, l'on ſait que la chaleur de l'homme, & de la plupart des animaux qui ont de la chair & du ſang, excède en tout temps trente degrés; il n'eſt donc pas étonnant que ces animaux, qui ont ſi peu de chaleur en comparaiſon des autres, tombent dans l'engourdiſſement dès que cette petite quantité de chaleur intérieure ceſſe d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, & cela arrive lorſque le thermomètre n'eſt plus qu'à dix ou onze degrés au-deſſus de la congélation. C'eſt-là la vraie cauſe de l'engourdiſſement de ces animaux; cauſe que l'on ignoroit, & qui cependant s'étend géné-

ralement ſur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver; car nous l'avons reconnue dans les loirs, dans les hériſſons, dans les chauve-ſouris; & quoique nous n'ayons pas eu occaſion de l'éprouver ſur la marmotte, je ſuis perſuadé qu'elle a le ſang froid comme les autres, puiſqu'elle eſt comme eux ſujette à l'engourdiſſement pendant l'hiver.

Cet engourdiſſement dure autant que la cauſe qui le produit, & ceſſe avec le froid; quelques degrés de chaleur au-deſſus de dix ou onze ſuffiſent pour ranimer ces animaux, & ſi on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdiſſent point du tout; ils vont & viennent, ils mangent & dorment ſeulement de temps en temps, comme tous les autres animaux. Lorſqu'ils ſentent le froid, ils ſe ſerrent & ſe mettent en boule pour offrir moins de ſurface à l'air & ſe conſerver un peu de chaleur: c'eſt ainſi qu'on les trouve en hiver dans les arbres creux, dans les trous des murs expoſés au midi; ils y giſſent en boule, & ſans aucun mouvement, ſur de la mouſſe & des feuilles: on les prend, on les tient,

on les roule ſans qu'ils remuent, ſans qu'ils s'étendent; rien ne peut les faire ſortir de leur engourdiſſement qu'une chaleur douce & graduée; ils meurent lorſqu'on les met tout-à-coup près du feu; il faut, pour les dégourdir, les en approcher par degrés. Quoique dans cet état ils ſoient ſans aucun mouvement, qu'ils aient les yeux fermés & qu'ils paroiſſent privés de tout uſage des ſens, ils ſentent cependant la douleur lorſqu'elle eſt très-vive; une bleſſure, une brûlure leur fait faire un mouvement de contraction & un petit cri ſourd qu'ils répètent même pluſieurs fois: la ſenſibilité intérieure ſubſiſte donc auſſi-bien que l'action du cœur & des poumons. Cependant il eſt à préſumer que ces mouvemens vitaux ne s'exercent pas dans cet état de torpeur avec la même force, & n'agiſſent pas avec la même puiſſance que dans l'état ordinaire, la circulation ne ſe fait probablement que dans les plus gros vaiſſeaux, la reſpiration eſt foible & lente, les ſecrétions ſont très-peu abondantes, les déjections nulles; la tranſpiration eſt preſque nulle auſſi, puiſqu'ils paſſent pluſieurs

mois ſans manger, ce qui ne pourroit être, ſi dans ce temps de diète ils perdoient de leur ſubſtance autant, à proportion, que dans les autres temps où ils la réparent en prenant de la nourriture. Ils en perdent cependant, puiſque dans les hivers trop longs ils meurent dans leurs trous : peut-être auſſi n'eſt-ce pas la durée, mais la rigueur du froid qui les fait périr; car lorſqu'on les expoſe à une forte gelée, ils meurent en peu de temps. Ce qui me feroit croire que ce n'eſt pas la trop grande déperdition de ſubſtance qui les fait mourir dans les grands hivers, c'eſt qu'en automne ils ſont exceſſivement gras, & qu'ils le ſont encore lorſqu'ils ſe raniment au printemps : cette abondance de graiſſe eſt une nourriture intérieure qui ſuffit pour les entretenir & pour ſuppléer à ce qu'ils perdent par la tranſpiration.

Au reſte, comme le froid eſt la ſeule cauſe de leur engourdiſſement, & qu'ils ne tombent dans cet état que quand la température de l'air eſt au-deſſous de dix ou onze degrés, il arrive ſouvent qu'ils ſe raniment même pendant l'hiver :

car il y a des heures, des jours, & même des suites de jours, dans cette saison, où la liqueur du thermomètre se soutient à douze, treize, quatorze, &c. degrés, & pendant ce temps doux les loirs sortent de leurs trous pour chercher à vivre, ou plutôt ils mangent les provisions qu'ils ont ramassées pendant l'automne, & qu'ils y ont transportées. Aristote a dit *(b)*, & tous les Naturalistes ont dit après Aristote, que les loirs passent tout l'hiver sans manger, & que dans ce temps même de diète ils deviennent extrêmement gras, que le sommeil seul les nourrit plus que les alimens ne nourrissent les autres animaux. Le fait non-seulement n'est pas vrai, mais la supposition même du fait n'est pas possible. Le loir engourdi pendant quatre ou cinq mois ne pourroit s'engraisser que de l'air qu'il respire : accordons si l'on veut (& c'est beaucoup trop accorder) qu'une partie de cet air se tourne en nourriture, en résultera-t-il une augmentation si considérable ? cette nourriture si légère pourra-t-elle même suffire à la déperdition

(b) Hist. animal. lib. VIII, cap. XVII.

continuelle qui ſe fait par la tranſpiration. Ce qui a pu faire tomber Ariſtote dans cette erreur, c'eſt qu'en Grèce, où les hivers ſont tempérés, les loirs ne dorment pas continuellement, & que prenant de la nourriture, peut-être abondamment, toutes les fois que la chaleur les ranime, il les aura trouvés très-gras, quoiqu'engourdis. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'ils ſont gras en tout temps, & plus gras en automne qu'en été: leur chair eſt aſſez ſemblable à celle du cochon d'Inde. Les loirs faiſoient partie de la bonne chère chez les Romains; ils en élevoient en quantité. Varron donne la manière de faire des garennes de loirs, & Apicius celle d'en faire des ragoûts: cet uſage n'a point été ſuivi, ſoit qu'on ait eu du dégoût pour ces animaux, parce qu'ils reſſemblent aux rats, ſoit qu'en effet leur chair ne ſoit pas de bien bon goût. J'ai ouï dire à des payſans qui en avoient mangé, qu'elle n'étoit guère meilleure que celle du rat d'eau. Au reſte, il n'y a que le loir qui ſoit mangeable; le lérot a la chair mauvaiſe & d'une odeur déſagréable.

Le loir reſſemble aſſez à l'écureuil par

les habitudes naturelles; il habite comme lui les forêts, il grimpe sur les arbres, saute de branche en branche, moins légèrement à la vérité que l'écureuil qui a les jambes plus longues, le ventre bien moins gros, & qui est aussi maigre que le loir est gras: cependant ils vivent tous deux des mêmes alimens; de la faine, des noisettes, de la châtaigne, d'autres fruits sauvages, font leur nourriture ordinaire. Le loir mange aussi de petits oiseaux qu'il prend dans les nids: il ne fait point de bauge au-dessus des arbres comme l'écureuil, mais il se fait un lit de mousse dans le tronc de ceux qui sont creux; il se gîte aussi dans les fentes des rochers élevés, & toujours dans des lieux secs; il craint l'humidité, boit peu, & descend rarement à terre; il diffère encore de l'écureuil en ce que celui-ci s'apprivoise & que l'autre demeure toujours sauvage. Les loirs s'accouplent sur la fin du printemps, ils font leurs petits en été, les portées sont ordinairement de quatre ou de cinq; ils croissent vîte, & l'on assure qu'ils ne vivent que six ans. En Italie, où l'on est encore dans l'usage

de les manger, on fait des foſſes dans les bois, que l'on tapiſſe de mouſſe, qu'on recouvre de paille, & où l'on jette de la faine ; on choiſit un lieu ſec à l'abri d'un rocher expoſé au midi, les loirs s'y rendent en nombre, & on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne, c'eſt le temps où ils ſont les meilleurs à manger. Ces petits animaux ſont courageux, & défendent leur vie juſqu'à la dernière extrémité, ils ont les dents de devant très-longues & très-fortes, auſſi mordent-ils violemment ; ils ne craignent ni la belette ni les petits oiſeaux de proie, ils échappent au renard qui ne peut les ſuivre au deſſus des arbres, leurs plus grands ennemis ſont les chats ſauvages & les martes.

Cette eſpèce n'eſt pas extrêmement répandue, on ne la trouve point dans les climats très-froids, comme la Lapponie, la Suède, du moins les Naturaliſtes du Nord n'en parlent point : l'eſpèce de loir qu'ils indiquent eſt le muſcardin, la plus petite des trois. Je préſume auſſi qu'on ne les trouve pas dans les climats très-chauds, puiſque les Voyageurs n'en font aucune mention : il n'y a que peu ou

point de loirs dans les pays découverts, comme l'Angleterre ; il leur faut un climat tempéré & un pays couvert de bois ; on en trouve en Eſpagne, en France, en Grèce, en Italie, en Allemagne, en Suiſſe, où ils habitent dans les forêts, ſur les collines, & non pas au-deſſus des hautes montagnes comme les marmottes, qui, quoique ſujettes à s'engourdir par le froid, ſemblent chercher la neige & les frimats.

LE LÉROT (a).

LE Loir demeure dans les forêts, & ſemble fuir nos habitations ; le Lérot au contraire habite nos jardins, & ſe trouve quelquefois dans nos maiſons ; l'eſpèce en eſt auſſi plus nombreuſe, plus géné-

(a) Le Lérot ; ce nom vient probablement de Loirot, petit Loir. Le lérot eſt en effet plus petit que le loir. On appelle auſſi le lérot *Rat blanc ;* & comme il eſt plus commun que le loir, & que le nom de *loir* eſt plus connu que celui de *lérot*, on donne ſouvent le nom de *loir* au lérot. En Bourgogne, on appelle le lérot *Voiſieu* ou *Vonſieu ;* en Latin, *Sorex Plinii*, ſelon Geſner ; en Allemand, *Haſelmuſſ ; Grauwert* à Dantzic, ſelon Klein ; en Anglois, *the Greater Dormouſe or Sleeper*, ſelon Ray ; en Flamand, *Slaep-Rate*, ſelon Geſner ; en Polonois, *Myſzorzechowa, Koſzatka*, ſelon Rzaczinski.

Mus avellanarum major. Hiſt. quadrup. pag. 735. Icon. animal. quadrup. pag. 215.

Mus avellanarum major. Ray, *Synopſ. animal. quadr. pag. 219.*

Loir, Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences, *tome III, partie III, page 40.*

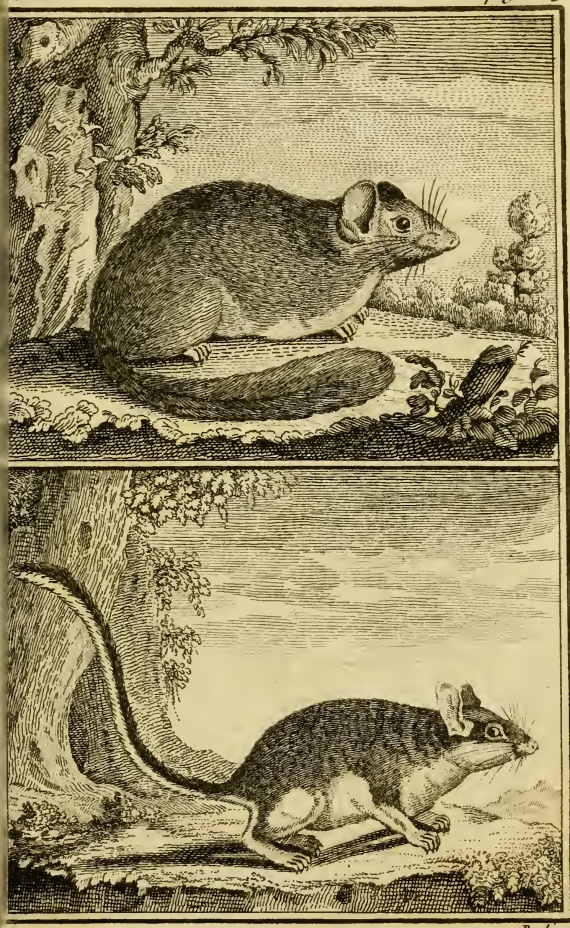
Glis ſuprà obſcurè cinereus, infrà ex albo cinerascens maculâ ad oculos nigrâ. Briſſon, *Regn. animal. pag. 161.*

ralement répandue, & il y a peu de jardins qui n'en soient infestés. Ils se nichent dans les trous des murailles, ils courent sur les arbres en espalier, choisissent les meilleurs fruits & les entament tous dans le temps qu'ils commencent à mûrir ; ils semblent aimer les pêches de préférence, & si l'on veut en conserver, il faut avoir grand soin de détruire les lérots; ils grimpent aussi sur les poiriers, les abricotiers, les pruniers; & si les fruits doux leur manquent, ils mangent des amandes, des noisettes, des noix, & même des graines légumineuses ; ils en transportent en grande quantité dans leurs retraites qu'ils pratiquent en terre, surtout dans les jardins soignés, car dans les anciens vergers on les trouve souvent dans de vieux arbres creux ; ils se font un lit d'herbes, de mousse & de feuilles. Le froid les engourdit, & la chaleur les ranime ; on en trouve quelquefois huit ou dix dans le même lieu, tous engourdis, tous resserrés en boule au milieu de leurs provisions de noix & de noisettes.

Ils s'accouplent au printemps, produisent en été, & font cinq ou six petits

qui croiſſent promptement, mais qui cependant ne produiſent eux-mêmes que dans l'année ſuivante. Leur chair n'eſt pas mangeable comme celle du loir, ils ont même la mauvaiſe odeur du rat domeſtique, au lieu que le loir ne ſent rien ; ils ne deviennent pas auſſi gras, & manquent des feuillets greſſeux qui ſe trouvent dans le loir, & qui enveloppent la maſſe entière des inteſtins *(b)*. On trouve des lérots dans tous les climats tempérés de l'Europe, & même en Pologne, en Pruſſe, mais il ne paroît pas qu'il y en ait en Suède ni dans les pays ſeptentrionaux.

(b) Voyez les deſcriptions du loir & du lérot, au *tome XV* de l'édition en trente-un volumes.



B. dir.

LE LEROT.

LE MUSCARDIN (a).

LE Muſcardin eſt le moins laid de tous les rats ; il a les yeux brillans, la queue touffue & le poil d'une couleur diſtinguée ; il eſt plus blond que roux ; il n'habite jamais dans les maiſons, rarement dans les jardins, & ſe trouve, comme le loir, plus ſouvent dans les bois où il ſe retire dans les vieux arbres creux. L'eſpèce n'en eſt pas, à beaucoup près, auſſi nombreuſe que celle du lérot : on trouve le muſcardin preſque toujours ſeul dans ſon trou, & nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer quelques-uns ; cependant il paroît qu'il eſt aſſez commun en Italie, que même

(a) Muſcardin, de ſon nom en Italien *Moſcardino* ; on l'appelle auſſi *Ratdor* ou *Ratdort* en Bourgogne ; en Anglois, *Dormous*, *or Sleeper*.

Mus avellanarum minor. Aldrov. *Hiſt. quadrup. digit. pag.* 440.

Mus avellanarum minor. Ray, *Synopſ. animal. quadr. pag* 220.

Mus caudâ longâ, piloſâ, corpore, rufo, gulâ albicante. Linnæus.

Glis ſuprà rufus, infrà albicans. Le Croque-noix, Briſſon, *Regn. animal. pag.* 162.

il ſe trouve dans les climats du nord, puiſque M. Linnæus l'a compris dans la liſte *(b)* qu'il a donnée des animaux de Suède ; & en même temps il ſemble qu'il ne ſe trouve point en Angleterre, car M. Ray *(c)*, qui l'avoit vu en Italie, dit que le petit *rat dormeur* qui ſe trouve en Angleterre, n'eſt pas roux ſur le dos comme celui d'Italie, & qu'il pourroit bien être d'une autre eſpèce. En France, il eſt le même qu'en Italie, & nous avons trouvé qu'Aldrovande *(d)* l'avoit bien indiqué; mais cet auteur ajoute qu'il y en a deux eſpèces en Italie, l'une rare dont l'animal a l'odeur du muſc, l'autre plus commune dont l'animal n'a point d'odeur, & qu'à Bologne on les appelle tous deux *muſcardins* à cauſe de leur reſſemblance, tant par la figure que par la groſſeur. Nous ne connoiſſons que l'une de ces eſpèces, & c'eſt la ſeconde, car notre muſcardin n'a point d'odeur, ni bonne, ni mauvaiſe. Il manque comme le lérot, de feuillets graiſſeux qui enveloppent les inteſtins dans le loir, auſſi ne

(b) Vide *Linnæi Faun. Suec.* pag. 11.
(c) Vid. *Raii Synopſ. animal. quadr. pag.* 220.
(d) Vid. *Aldrov. Hiſt. quadr. digit. pag.* 440.

vient-il pas ſi gras, & quoiqu'il n'ait point de mauvaiſe odeur, il n'eſt pas bon à manger.

Le muſcardin s'engourdit par le froid & ſe met en boule comme le loir & le lérot, il ſe ranime comme eux dans les temps doux, & fait auſſi proviſion de noiſettes & d'autres fruits ſecs. Il fait ſon nid ſur les arbres, comme l'écureuil, mais il le place ordinairement plus bas, entre les branches d'un noiſetier, dans un buiſſon, &c. Le nid eſt fait d'herbes entrelacées, il a environ ſix pouces de diamètre, & n'eſt ouvert que par le haut. Bien des gens de la campagne m'ont aſſuré qu'ils avoient trouvé de ces nids dans des bois taillis, dans des haies, qu'ils ſont environnés de feuilles & de mouſſe, & que dans chaque nid il y avoit trois ou quatre petits. Ils abandonnent le nid dès qu'ils ſont grands, & cherchent à ſe gîter dans le creux, ou ſous le tronc des vieux arbres, & c'eſt-là qu'ils repoſent, qu'ils font leur proviſion, & qu'ils s'engourdiſſent.

FIN du ſecond Volume.

B. dir.

LE MUSCARDIN.